



HAL
open science

Exilés de la ville : rencontre entre des hommes et leur nouveau lieu d'inscription

Sabryn Daiki

► **To cite this version:**

Sabryn Daiki. Exilés de la ville : rencontre entre des hommes et leur nouveau lieu d'inscription. Architecture, aménagement de l'espace. 2019. dumas-02873629

HAL Id: dumas-02873629

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02873629v1>

Submitted on 18 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

E
X I L
È S
DE LA VILLE.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

EXILÉS DE LA VILLE.

—

Rencontre entre des hommes et
leur nouveau lieu d'inscription.

Daiki Sabryn

*

Mémoire de master réalisé sous la double
direction d'Elise Roy et Théo Fort-Jacques.

Lieux et enjeux _LA VILLE EN COMMUN.

septembre 2018 _ septembre 2019.

*

E.N.S.A. NANTES.

Merci,

Elise Roy et Théo Fort-Jacques, grâce à votre accompagnement généreux et bienveillant, j'ai passé une année de recherches passionnantes.

Sabbir, Djibril et Amir pour la confiance que vous avez placée en moi lorsque vous m'avez compté vos histoires courageusement.

À ma maman, ma famille et mes amis pour leur soutien.

Annaëlle, une colocataire superbe et relectrice hors paire.

Et surtout, merci Axel, pour tout.

Ce mémoire se veut le récit d'une rencontre,
celle des exilés avec leur nouvelle ville d'inscription, Nantes.

La Ville réserve
un certain accueil
à l'exilé:
entre inclusion
et exclusion,
sur le le chemin
qui mène l'exilé
vers une destination
inconnue
mais tant rêvée,
se dessine une géographie,
intime et sensible.
La Ville,
par sa présence
inconditionnelle
offre soutien,
hospitalité,
accueil,
mise en visibilité,
mais aussi
violence,
exclusion,
injustice,
et tourments
incessants
d'une vie rythmée
par des déménagements
constants.

15

Enjeux d'une étude spatiale de la migration.

Méthodologie en quête de justesse.

Les exilés des médias.

41

**L'espace urbain
théâtre de l'exil.**

Dramaturgie urbaine en trois temps: contacts.

La ville "a drama in time".

Sur les traces de l'exil.

95

Que fait la ville aux migrants?

Que font les
pouvoirs publics?

Que font
les pouvoirs
associatifs?

131

Rencontre entre l'exilé et la ville.

Sabbir

Djibril

Amir

récit initiatique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

EUX FACE À NOUS.

histoire d'un changement de camp.

À l'âge de 7 ans, ma famille et moi, nous nous sommes définitivement installés en France. Nous vivions dans un quartier que l'étudiante en architecture que je suis devenue qualifierait de *sensible* ou *discriminatoire*. Pourtant, l'enfant inconsciente que j'étais menait une vie rythmée par des aventures réjouissantes. Ce n'est qu'au collège, et après un déménagement, que j'ai pris conscience de ma condition d'enfant d'immigré. Lors d'un cours de géographie sur le concept de nation et de nationalité française, une de mes camarade, en expliquant sa vision de la place des personnes étrangères en France, a prononcé un mot, un mot qui résonna en moi comme extrêmement offensant car porteur de concessions que nous autres, personnes issues de l'immigration devions faire si nous voulions obtenir une place dans la société: **s'intégrer**. Plus tard, ce fût le tour de mon professeur de français de me convoquer pour me demander, quelque peu embarrassé, pourquoi bon nombre de mes amis étaient noirs ou arabes. Un constat dont j'avais pleinement conscience sans pour autant avoir jamais pris la peine d'y émettre un avis. Il en était ainsi, c'était simplement plus simple de rester *Entre nous*.

Entre nous nous n'avions pas besoin de faire l'effort de nous intégrer.

Entre nous nous n'avions pas honte d'être différents, c'était une fierté.

Entre nous nous pouvions être nous même, sans se sentir jugé.

Alors, nous passions beaucoup de temps en ville. L'espace public nous paraissait plus clément face à cette exigence de similitude. Il invitait à la coexistence des différences. Tout le monde y trouvait une place, y compris les personnes les plus marginalisées. On pouvait y être seuls, quelques uns, nombreux, chaque lieu

ménageait de multiples possibilités. Chaque banc, marche d'escalier, rebord de vitrine, morceau de pelouse étaient de vrais invitations matérielles à prendre place dans les espaces. Et cela nous plaisait.

Plus tard, j'ai compris que le *nous* dont je parlais était compatible avec *les autres*, que nous pouvions faire plus que mener des vies parallèles. Que nous pouvions réellement vivre ensemble. Mes amis se sont diversifiés. Un nouveau monde s'ouvrait à moi. J'ai pris conscience de la richesse générée par le partage. À cette période, mon intérêt porté à la cohabitation des différences ne se limitait encore qu'à l'aspect relationnel. En entrant à l'Ensa, mon point de vue sur la cohabitation a pris la forme d'un intérêt pour les espaces où l'on vit ensemble, et notamment ce fameux *centre ville* qui m'était si cher au collège. J'étais en train de dépasser cette idée d'une ville où nous pouvions co-exister, je croyais en une ville qui ne se limiterait pas à un ensemble de groupes hétérogènes, mais qui serait portée par des valeurs qui dépassent les catégories et clivages. Une ville qui, enfin, créée du lien.

C'est ainsi que lors d'une promenade estivale dans le centre Nantais, j'ai vu apparaître ces tentes, humbles et poignantes du square Daviaï. J'étais face à un nouveau monde qui émergeait en marge. J'y voyais un haut-lieu de la mondialisation, les prémices d'une implantation humaine où de nouvelles histoires allaient se raconter, celles de la solidarité, de la condition humaine, entre solitude et sollicitude. Je voulais en être, raconter ces histoires, y consacrer mon mémoire. Satisfaite d'avoir trouvé un sujet de mémoire, je fus vite rattrapée par une étrange vision en réalisant que je n'appartenais plus déjà depuis longtemps au clan des *autres*. J'étais presque le *nous* face à *eux*. Quelle drôle de vision que de se sentir à la fois appartenir à un groupe stigmatisé tout en étant

parfaitement intégré au groupe qui le stigmatise. Pourtant, j'avais le sentiment, absolument pas légitime, de partager quelque chose avec ces personnes, ou que du moins, je leur devais une sorte de *retour* d'expérience en les accueillant comme moi je l'ai été. Je me suis engagée dans le monde associatif avec l'association *Coucou c'est nous*, je suis partie à la rencontre de ces hommes qui rapidement sont devenus mes amis, et la dichotomie *eux* et *nous* est vite devenue bien obsolète.

Quelques jours après avoir rédigé ce texte, je suis tombée, presque par hasard sur ces phrases de Michel Agier (2015) dans *Les Migrants et nous* : "Souvent, les manifestants en soutien aux migrants ont déclaré "je suis moi même fils/fille de migrants, de réfugiés... ". La "cause", dans ce cas, c'est soigner l'autre qui incarne l'autre-moi-qui-est-en-moi, et qui suppose donc une part d'identification".⁰¹ Je tiens alors à préciser, que je suis pleinement consciente d'être l'archétype de la personne décrite par l'anthropologue. Vous l'écrire, vous exposer ce qui m'a mené à la rédaction de ce mémoire est pour moi primordial. Sans ces premières lignes, impossible pour vous lecteur de comprendre ce qui se joue, de comprendre dans quelles dimensions s'inscrit mon savoir, un savoir en quête d'une objectivité impossible, un savoir situé, un savoir né de l'ébranlement des subjectivités.

01_ Agier M., juin 2017. *Les migrants et nous*. Edition CNRS, Collection: Débats, page 23.

en guise d'ouverture

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le titre, “*Exilés de la ville*” me permet de jouer de la dichotomie qui naît de l’utilisation de la proposition “de” qui en général marque l’appartenance, ici de la ville, pourtant précédée du substantif “exilé”, celle-ci signifie finalement en être exclu. Le terme Exilé peut aussi être compris à différentes échelles, exilé d’un lieu, d’une ville, d’un pays, de son monde.

De même le sous-titre explicite bien qu’il s’agit de la rencontre entre des hommes et la ville. Des hommes et non des femmes, non pas car celles-ci sont absentes de la scène migratoire, bien au contraire, elles représentent la moitié de la population qui migre. Malheureusement, je n’ai pas eu l’occasion de rencontrer de femmes. Une invisibilité que j’ai encore du mal à expliquer, et que je ne risquerai pas à supposer. Ce qui est certain, c’est que l’expérience de la migration au féminin, est bien différente de celles des hommes, et l’aborder constituerait un sujet d’étude à part entière.

*

ENJEUX D'UNE ETUDE SPATIALE DE LA MIGRATION.

La ville en commun.

2015 est la date qui signe l'arrivée significative de milliers d'exilés en Europe; ils fuient les conflits armés, la pauvreté et la répression en quête de liberté. Ce n'est pourtant qu'en juin 2018 que Nantes connaît un épisode sans précédent; en proie à une crise de l'accueil, incapable de répondre à toutes les demandes, et suite à la fermeture d'un certain nombre de squats, les premières tentes sont posées au square Daviais. D'abord quelques unes, elles deviennent vite très nombreuses et finissent par constituer une implantation humaine à l'état initial, un camp de migrant. Très médiatisé, il a suscité autant de solidarité que d'hostilité, et pour moi, il a joué le rôle d'élément déclencheur qui m'a conduit à faire de l'exil mon sujet de mémoire. J'y voyais «une fenêtre ouverte sur la mondialisation»⁰¹, prête à raconter de nouvelles histoires, cette fenêtre s'est vite refermée, le camp a été démantelé, la fenêtre ouverte est devenue un monde, ils se sont emparés de tout l'espace urbain; allant de la Place du Commerce à la médiathèque Jacques Demy, en passant par le square Vertais, les exilés ont vu en chaque lieu une ressource particulière. La ville entière est devenue une source de savoir incroyable. Par leurs appropriations singulières, parfois contraintes, toujours riches, ils nous ont donné à voir la ville différemment. Les espaces vécus par les exilés sont devenus porteurs d'une poésie certaine. Théâtre de l'exil, la ville a manifesté la pauvreté, la souffrance mais surtout la solidarité, l'espoir et le désir d'un monde en

01_ Lussault M., 2018. *Espace d'accueil*, Esprit, Accueillir, p 110.

commun. Mon mémoire a alors été mis en chantier devant la nécessité de caractériser de nouvelles formes d'urbanités, qui subitement ont émergé et qui très vite se sont rendues extrêmement visibles. Une présence et des comportements qui ont rendu la ville porteuse d'enjeux sociétaux majeurs. Les migrants posent des questions nouvelles à la forme de nos villes. Il faut les écouter, les analyser, les comprendre et les définir dans l'espoir d'esquisser des premières réponses à cette problématique liées à l'intégration d'une population nouvelle.

Réfléchir aux migrations par l'espace.

Annick Germain (2003) l'affirme: "*L'immigration est une question essentiellement urbaine*".⁰² Et pour cause, c'est par l'espace que l'on peut réfléchir aux migration de nouvelles façon (Michel Lussault et Cynthia Ghorra Gobin, 2016). Il met en scène de nouvelles façons d'habiter, révèle la précarité d'une population nouvellement arrivée autant que sa capacité de résilience, son pouvoir d'agir politiquement, de faire monde malgré une vertigineuse perte de repères territoriaux, sociaux et temporels. Ici, se joue le besoin de penser le rapport qu'entretient une personne nouvellement arrivée avec ce nouveau monde qui se présente. Cette ville qui peut inclure autant qu'exclure. Francisco Torres Pérez et Miguel Monsell Liern (2018) définissent l'insertion urbaine: "*comme leur processus d'inclusion en tant qu'habitants, travailleurs, consommateurs et utilisateurs es espaces et*

02_ Germain A., 2003. *L'Autre, là où on ne l'attendait pas: l'expérience d'une ville multiethnique*, Montréal, Annales de la Recherche Urbain, l'Accueil dans la ville, n°94, p 17.

des services publics.”⁰³ Dès les premiers pas foulés dans la ville, ceux de la découverte, de la rencontre, se profilent des possibles. “On peut véritablement parler de rencontre parce que le passant va au devant de l'événement, parce qu'à chaque seconde, par ses pas, il se porte vers l'imprévisible, parce qu'à chaque instant il inaugure un nouveau présent, un nouveau paysage.” (Pierre Sansot, 1971)⁰⁴

Ces rues qui deviennent familières,

ces bâtiments que l'on reconnaît,

ces repères que l'on se constitue,

ces impasses où l'on se perd

et que l'on finit par connaître par cœur, par delà même de la rencontre, constituent une relation entre l'exilé et sa nouvelle ville. Au gré des déplacements, la ville n'est plus une succession de lieux sans rapports, elle devient une entité à part entière, un ensemble de lieux reliés, articulés, qui place le migrant au cœur du processus d'inclusion ou d'exclusion urbaine. D'hospitalité ou de rejet. Anne Gotman (2003), dans *“Barrières Urbaines, politiques publiques et usages de l'hospitalité”* propose la définition suivante de l'hospitalité, elle : “qualifie une situation asymétrique dans laquelle “l'hôte” est pourvu d'un “chez soi” alors que “l'invité” en est dépourvu, le premier est sur un territoire dont il est maître le second en est dépourvu. À ce titre et indépendamment de sa qualité sociale, il est dans le besoin relativement à son hôte.”⁰⁵ À Nantes, se déploient un ensemble aussi varié que

03_ Torres F, Daccord G., Monsell M., décembre 2018. *Lieux, logements et accès à la ville des Roms à Valence (Espagne)*, Espace et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 110.

04_ Sansot P., *Poétique de la ville*, Paris, Edition Klincksieck, page 316.

05_ Gotman A., 2003. *Barrières urbaines, politiques publiques et usages de l'hospitalité*, Annales de la Recherche Urbaine, l'Accueil dans la ville, n°94, p.14.

opposé de modalités de l'accueil des primo-arrivants: un accueil institutionnel qui implique une contrepartie d'intégration, des formes d'hospitalités volontaristes libres de toutes contrepartie d'intégration, un accueil contraint qui amène à une gestion autoritaire à l'origine de violences et conflits ainsi que de nouvelles pratiques qui s'inventent comme une hospitalité pratiquée avec parcimonie afin d'éviter l'effet "d'appel d'air".⁰⁶ L'hospitalité se voit pourvue d'adjectifs qui en font une entité qui se spécialise, rationalise, en proie aux contrôles, au tri, à l'instauration de quota, peut-on même encore parler d'hospitalité?

Relation d'une société urbaine à l'Autre.

L'hospitalité pourtant nous renseigne sur le rapport d'une société urbaine à l'autre, à l'étranger, au vulnérable (Gotman, 2003).⁰⁷ Une relation qui commence par un contact visuel, le regard que nous portons sur eux, si visibles dans l'espace urbain, un contact physique et verbal, qui rend possible une future relation ou la condamne au néant. La ville de Nantes peut-elle prétendre à la co-existence et au partage des différences. Car c'est dans la ville comme espace urbain que le commun devient possible. C'est dans cet espace, que "nous partageons nos existences"⁰⁸ (Pierre Sansot, 1973). Bien sur, loin de moi l'idée de prôner la

06_ Pour reprendre une expression employée par de nombreuses personnalités politiques, et notamment, le secrétaire général de la préfecture de Loire-Atlantique, Serge Boulanger, le 4 juin dernier, justifiant son refus de prendre en charge 300 personnes qui vivent encore au gymnase Jeanne-Bernard à Saint-Herblain.

07_ Gotman A., 2003. Barrières urbaines, politiques publiques et usages de l'hospitalité, Annales de la Recherche Urbaine, l'Accueil dans la ville, n°94, p. 7-15.

08_ Sansot P., *Poétique de la ville*, Paris, Edition Klincksieck, 422 pages.

suprématie de nos disciplines dans le domaine de l'intégration de la population étrangère à la ville, nous accepterons tout de même que la qualité de l'espace urbain représente une condition majeure à toute action visant à améliorer les conditions de vie. Dès lors, l'accueil s'envisage sous l'angle urbain, architectural et social. En somme, ce qui est en cours de mise en oeuvre, c'est une tentative de spatialisation de l'accueil, un déplacement de la pensée de l'accueil vers sa concrétisation en espace tangible.

Mais alors ?

En quoi et dans quelle mesure Nantes est une ville accueillante? Quels sont les espaces urbains nantais qui incarnent au mieux une politique d'accueil? Dans quelle mesure le centre nantais fait ressource pour une population primo-arrivante? Comment les lieux habités renforcent le processus d'intégration ou d'exclusion urbaine?

Que fait la ville aux migrants? L'hospitalité en ville peut-elle prendre la forme d'une relation d'altérité? Sommes nous égaux dans l'espace urbain? L'espace urbain permet-il la coexistence des différences, ou au contraire, renforce-t-il les inégalités?

Que font les migrants à la ville? Comment les migrants prennent possession de l'espace urbain? Que nous apprennent de nos villes les multiples façons d'habiter des migrants? Quelles sont les possibilités offertes par l'espace urbain ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

MÉTHODOLOGIE EN QUETE DE JUSTESSE.

Le terrain Nantais.

La Ville⁰⁹ de Nantes sera mon territoire privilégié à la construction d'une pensée urbaine de l'accueil. Cette échelle tient sa pertinence par son positionnement stratégique face à l'arrivée des migrants. En effet, alors que juridiquement, l'Etat est présenté comme l'acteur majeur de l'accueil des migrants, dans les faits, l'accueil a lieu au sein des villes. Il s'agira donc d'étudier la mise en pratique des politiques de l'accueil étatiques, parfois transnationales, appliquées à l'échelle de la ville. Les scientifiques qui plaident pour plus de pouvoir donné aux villes sont nombreux. Douillet et Lefebvre dans *"Sociologie politique du pouvoir local"* (2017) expliquent que: *"C'est en traitant les problèmes publics au plus près du terrain, de manière concertée et transversale qu'ils seront le mieux pris en charge"*,¹⁰ Agier (2018) lui écrit *"C'est dans les villes et au niveau des villes que se pose la question de l'accueil et du non accueil"*¹¹. Il semble que l'idée d'un État nation comme acteur clé de l'immigration disparaisse au profit des notions de *"villes refuges"* ou *"villes solidaires"* (dont Nantes et son agglomération sont signataires) traduisant une volonté des acteurs locaux de prendre en main l'accueil de ses populations, le pouvoir de l'espace à créer de l'hospitalité.

09_ La Ville avec une majuscule caractérise autant l'espace urbain que la collectivité, les associations, et tous ses habitants.

10_ Douillet A-C., Levebvre R., 2017. Sociologie politique du pouvoir local, Paris, Collection U, Armand Colin, 272 pages.

11_ Agier M., (dir)., janvier 2018, Entre accueil et rejet; ce que la ville fait aux migrants, Editions le passager clandestin, p 11.

De la complexité de parler d'exil.

Les migrations suscitent des réactions aussi diverses que variées allant de l'élan de solidarité, à des mouvements xénophobes et identitaires en passant par la crispation citoyenne. Ce que l'on pense et ce que l'on dit d'un tel sujet s'insère nécessairement dans des discours plus larges, qu'ils soient politiques, publiques ou médiatiques. Penser qu'il en sera autrement pour ce mémoire serait se fourvoyer. Mon discours, tout comme les voix à qui je donnerai la parole seront indissociables d'une subjectivité. La neutralité n'est ni possible, ni souhaitable. Aussi, les histoires rapportées ne prétendent jamais porter une valeur de vérité générale. Bien au contraire, chaque témoignage présente une singularité qui ouvre à l'exploration des possibilités. Une singularité qui naît du contexte dans lequel les mots sont émis, ainsi que des personnes qui émettent et reçoivent ces mots. Dès lors, parler d'exil relève d'une grande complexité à laquelle il convient d'imposer une rigueur implacable. Une rigueur rendue possible par la méthodologie.

Posture plurielle.

La difficulté du sujet de l'exil tient aux nombreux risques de s'égarer en tant qu'enquêteur. En cause, penser que notre subjectivité ne va pas interférer, s'oublier, ou au contraire, faire exister les migrants seulement à travers la relation que nous entretenons avec eux, le regard que nous leur portons. Schurmans (2001) l'écrit, le chercheur se doit : *«d'élucider la place qu'il adopte entre extériorité surplombante et participation directe à l'effervescence sociale. Il s'agit là, pour lui, de définir son rapport*

avec ses informateurs. Ce qui implique [...] de définir sa part de responsabilité quant aux résultats de ses recherches.”¹² J’ai alors pris la décision d’ouvrir ce mémoire sur ma propre histoire, une histoire qui elle aussi parle de migration, d’amitié avec les exilés et d’engagement. C’était selon moi, faire preuve d’honnêteté; mon identité, fruit de mon expérience vécue va influencer sur ce mémoire, nul besoin de le nier, en être conscient c’est se donner la possibilité “d’élucider ma place”, de la repositionner au besoin. Car ma posture est singulière, plurielle et conflictuelle: enfant d’immigré révoltée rattrapée par l’étudiante impliquée, investigatrice objective face à l’aidante compatissante. Quelle est la bonne distance à adopter? Groulx (1999) écrit que cela implique : “d’être suffisamment immergé dans le terrain pour comprendre les significations que les acteurs attachent à leurs actions, et suffisamment détaché pour développer une analyse permettant de rendre compte de ce qui est observé”.¹³ Une posture peu stable qui me demande d’être à la fois “immergé” et donc en proie aux affects et “détaché” dans un monde où je suis actrice et sur lequel je porte un jugement certain. Détachement informé? (Glaser et Strauss, 1967) Neutralité empathique? (Patton, 1990) Savoir situé ? À vrai dire, je ne pourrais vous renseigner sur mon exact positionnement, tant la subtilité de chaque terme m’échappe encore. Néanmoins, je peux affirmer adopter une

12_Schurmans, M.- N. (2001). *La construction sociale de la connaissance comme action*. In : Théorie de l’action et éducation, Edition De Boek Supérieur, collection raisons éducatives, p 157-177.

13_ Groulx, L.H. (1999). Le pluralisme en recherche qualitative: essai de typologie. *Revue suisse de sociologie*, n° 25, p 317-339.

démarche compréhensive qui refuse l'objectivité totale, mener un raisonnement idiographique qui accorde une place à ma subjectivité afin de la confronter à celle des autres, à leurs expériences individuelles, sensibles, singulières qui se révéleront des sources précieuses.

Entretiens, Rencontres, Discussions, Excursions.

Il convient de rattacher une posture épistémologique maintenant définie aux outils mis en place. Dans mon cas, la principale source d'information vient des entretiens. Ceux-ci ont été réalisés de façon à rendre compte d'une grande variété d'acteurs: exilés, acteurs associatifs, élus locaux. Une polyphonie au service de l'expression de toutes les voix, surtout celles qui sont encore souvent censurées ou absentes. La méthode choisie avec les exilés est celle de *l'itinéraire*.¹⁴ Je me laisse guider à travers la ville par un exilé qui revient chronologiquement sur ces lieux habités. Un univers de références se présente à moi, une géographie de l'intime se dessine, celle des lieux vécus, évoqués, traversés, recherchés, connus, reconnus, fuis retrouvés. L'expérience individuelle, parfois ordinaire devient pertinente pour analyser le parcours des migrants, les conditions et raisons de l'arrivée à Nantes, l'accès ou non à un logement. J'ai par ailleurs mené des entretiens semi-directifs plus "classiques" avec les élus et acteurs associatifs.

14 Petiteau J-Y., Pasquier E. (2001), La méthode des itinéraires : récits et parcours, in Grosjean M., Thibaud J.-P. (dir.), L'espace urbain en méthode, Marseille, Parenthèses, p 63-77

Les exilés qui parlent d'eux.

Les acteurs associatifs qui parlent des exilés.

Les exilés qui parlent des acteurs associatifs.

Les acteurs associatifs qui parlent des exilés.

Tous qui me parlent à moi.

moi qui parlent d'eux.

moi qui parlent d'eux

qui me parlent

des autres.

Mais alors, comment rendre compte de leurs dires le plus fidèlement et justement possible, sans prendre le risque de l'émitement de l'information ?

Assumer la narration.

La figure du “chercheur solidaire” spécifiée par Piron (1996) exprime une forme de solidarité qui pourrait s'exprimer grâce à l'écriture. Il s'agit de s'interroger sur “quelle forme d'humanité, quel modèle des rapports avec autrui et quelle représentation du lien social les textes, dotés de pouvoir “scientifique” de véridiction, proposent au lecteur implicitement ou non.”¹⁵ La méthodologie choisie est celle de la narration des parcours de vie, faire de la subjectivité une forme de savoir, une force même. Le travail narratif, à travers notamment la comparaison avec les points de vue internes, externes, omniscients permet d'enclencher une mise en récit, celle-ci jouant des codes de ce dernier au service

15_Piron F, (1996). *Écriture et responsabilité : trois figures de l'anthropologue*. Anthropologie et sociétés, 20/1, p 126-148.

d'une rigueur scientifique; description scrupuleuse du contexte dans lequel des paroles ont été émises, y associer les gestes et expliciter lorsqu'il s'agit d'une interprétation personnelle. J'aimerais, à travers ces récits amener le lecteur à voir ce qui m'a été donné de voir, entendre ce que j'ai entendu, et critiquer ce que j'en ai déduit. Mais surtout, la narration permet d'assumer le rôle que j'ai joué au moment de la rédaction, celui de la production d'une nouvelle histoire à partir de celle des autres. Une nouvelle histoire plus riche, une fabrication d'un réel certain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LES EXILÉS DES MÉDIAS.

«Tenter contre l'extrême droite suédoise face au tsunami migratoire» Nicolas hu main des réfugiés» Le «Ce n'est plus une vague sans précédent» Les Echos Dupont «Le flot montant des migrants» Stéphane Javier, Sénateur RN.
«Les pays européens ont multipliés les mesures» Radio Can face au flot de réfugiés» Aignan aux élections européennes L'Europe tétaisée par l'afflux de migrants» «Il ne suffit pas de ne pas accueillir la vague de migrants traversant le quartier» Figaro - Aignan aux élections européennes L'Europe à la dérive» Libération
«Berlin se noie sous la vague de migrants» «L'Espagne face à un afflux masif de migrants» Par le flot» France Info Libération
«L'Europe tétaisée par l'afflux de migrants» «L'Espagne face à un afflux masif de migrants» Par le flot» France Info Libération «L'UE verouille ses frontières pour les migrants» Le Point de migrants» «L'Europe tétaisée par l'afflux de migrants» «L'Espagne face à un afflux masif de migrants» Par le flot» France Info Libération «L'UE verouille ses frontières pour les migrants» Le Point de migrants» «L'Europe tétaisée par l'afflux de migrants» «L'Espagne face à un afflux masif de migrants» Par le flot» France Info Libération «L'UE verouille ses frontières pour les migrants» Le Point de migrants»

Submergé par les mots.

À en croire les médias, l'Europe serait en proie à un flot, non une vague, pire même, un tsunami de migrants qu'il conviendrait d'endiguer avant que l'Europe dérive ou que le continent soit submergé par cette masse informe prête à bouleverser l'équilibre social et économique de tout le continent. Mais ne sommes nous pas plutôt submergé par les mots?

En effet, une simple analyse des discours médiatiques rend compte de la présence quasi systématique du champ lexical aquatique, celui-ci censé signifier une supposée augmentation sans précédent du nombre d'exilés arrivant sur les côtes européennes. Des discours dont je me permets de douter tant la production scientifique montre à quel point cette représentation est fautive. Un sensationnalisme médiatique à l'oeuvre qui n'a malheureusement que pour effet l'abstraction et la déshumanisation d'une population réduite à une masse informe, «liquide»¹⁶ même. Une portée d'autant plus tragique que «*le langage construit la perception que l'on a du monde*» (Marie Veniard et Laura Calabrese). Les mots, et notamment ceux des médias, porteurs d'un ensemble de connotations, controverses et positionnement subjectifs cristallisent des représentations et des opinions publiques qui peuvent être biaisées: peur, rejet, haine du cosmopolitisme, méfiance... Michel Agier, dans «*Les migrants et nous*» (2015) explique qu'il est important de changer cette description, que la «*cause des migrants*»¹⁷ est avant tout épistémologique. C'est pourquoi nous nous devons, en préambule de la réflexion, de penser la portée des mots que nous allons nécessairement être amené à utiliser. Cela implique donc d'être en pleine connaissance des sens induits et construits afin de les déconstruire en vue d'une utilisation correcte et au plus juste.

16_Segré I., 2019. La «crise des migrants»:éléments pour une analyse, Lignes, Migration contre frontière,n°58, p 139 à 146.

17_ Agier M., juin 2017. Les migrants et nous. Edition CNRS, Collection: Débats, 64 p.

Migrants contre réfugiés,
une bataille sémantique.

Etrangers, migrants, immigrants, immigrés, réfugiés, clandestins, asilés, exilés, ont longtemps été indifféremment utilisés. Depuis 2015 pourtant, deux termes sont au coeur des controverses: **migrants et réfugiés**. Une distinction au profit de la catégorisation de deux populations appréhendées comme opposées.

À l'origine de l'étonnante bataille sémantique, Barry Malone, journaliste pour la chaîne Qatarienne "Al-Jazeera" qui dans un manifeste ¹⁸ publié 20 Août 2015, expose sa décision de ne plus employer le terme "migrant" mais exclusivement le mot "réfugié". Ce dernier, étant selon lui plus approprié, car il rendrait mieux compte de la condition de ces personnes fuyant les persécutions et la guerre. Pourtant, comme l'explique Cécile Canut, ce choix ne "dénonce pas cette logique de tri déjà en place aux frontières."¹⁹ Au contraire, il l'appuie, car il explique bien que le mot *réfugié* doit être appliqué qu'à certaines nationalités, afin de ne pas les assimiler aux "migrants économiques".

Suivront de nombreux articles qui poseront la question de l'usage des termes.

18_ Barry Malone , Why Al Jazeera will not say Mediterranean 'migrants'
The word migrant has become a largely inaccurate umbrella term for this complex story. <https://www.aljazeera.com/blogs/editors-blog/2015/08/al-jazeera-mediterranean-migrants-150820082226309.html>

19_Canut C., «Migrants et réfugiés : quand dire, c'est faire la politique migratoire», article de presse paru le 12 juin 2016 dans «Vacarme»

Libération “Ne dites plus migrants mais réfugiés”, Jean Quatremer, 6 septembre 2015. Article dans lequel le journaliste condamne catégoriquement l'utilisation du terme migrant au profit d'une utilisation exclusive du terme réfugié faisant uniquement référence aux personnes qui fuient les persécutions et la guerre.

Le Figaro “Réfugiés ou Clandestins”, Yves Thréard, 26 août 2015. Dans cet article, le migrant devient clandestin, criminalisé, déprécié, au profit de la valorisation des réfugiés politiques à qui on ne peut offrir l'asile que si la plus grande sévérité est appliquée aux “migrants économiques”.

Franceinfo “Migrants ou Réfugiés; où est la frontière”, Bertrand Vanier, 29 août 2015. En réponse aux auditeurs de Franceinfo qui déplorent l'utilisation de terme migrant, jugé dépréciatif, le chroniqueur explique qu'ils sont migrants dans le sens où “ils se déplacent d'un point A à un point B” avant de se ranger de l'avis des auditeurs en affirmant que “même si ce n'est pas juridiquement exact, tous ceux qui tentent de traverser la méditerranée sont bien les réfugiés”.

Le Monde y consacra trois articles, le 25, 26, 27 août 2015: “Migrant ou réfugié, quelles différences?”, Alexandre Pouchard, puis Sylvie Chalaze, “De l'immigré au migrant, attention aux mythes”,* et enfin Sylvia Zappi, “Le migrant, nouveau visage de l'imaginaire français”.* Dans lequel il décrypte plus précisément les termes, tentant d'en donner une réponse plus objective tout en utilisant, le terme “migrant économique” en opposition avec celui de “réfugiés”.

Mais c'est l'article des Nations Unis qui rend le mieux compte d'une volonté d'infléchir une vision, la présentant comme une vérité générale à ne plus questionner, et que d'ailleurs plus personne ne questionnera à part quelques chercheurs. Cet article, écrit par la Fédération Nationale des Journalistes, pour les Nations Unies le 27 août 2015 et nommé “Réfugiés ou migrants?”

Quel est le mot juste?” insiste sur une distinction claire, en effet, on peut y lire que: *“les deux termes ont des significations distinctes et différentes. En les utilisant à tort, on pose des problèmes à ces deux populations.”* Une première affirmation qui ne laisse place à aucune nuance. Pourtant, en quelques entretiens, il est facile de témoigner d’une réalité bien plus complexe que la binarité présentée. Aussi, penser pouvoir différencier un ensemble de personnes aux parcours et histoires hétérogènes selon un critère unique, me semble incohérent. Mais voyons tout de même ce qu’ils en disent:

— *“Les migrants choisissent de quitter leur pays non pas en raison d’une menace directe de persécution ou de mort, mais surtout afin d’améliorer leur vie en trouvant du travail, et dans certains cas, pour des motifs d’éducation, de regroupement familial ou pour d’autres raisons. Contrairement aux réfugiés qui ne peuvent retourner à la maison en toute sécurité, les migrants ne font pas face à de tels obstacles en cas de retour. S’ils choisissent de rentrer chez eux, ils continueront de recevoir la protection de leur gouvernement.”*

— *“Les réfugiés sont des personnes qui fuient des conflits armés ou la persécution. Ils étaient au nombre de 21,3 millions à travers le monde à la fin 2015. Leur situation est périlleuse et intolérable au point qu’ils traversent des frontières nationales afin de trouver la sécurité dans des pays voisins, et ils sont par conséquent reconnus internationalement en tant que réfugiés accédant à l’aide des États, du HCR et d’autres organisations. On les identifie précisément car il est dangereux pour eux de retourner dans leur pays et qu’ils ont besoin d’un refuge ailleurs. Ne pas accorder l’asile à ces personnes aurait potentiellement des conséquences mortelles.”*

Fuyant son pays pour des raisons *économiques*, le migrant ne serait pas un exilé légitime. Disqualifié, son cas ne relevant pas de l'asile, l'Europe serait en droit de le rejeter. Au contraire, le réfugié, qui quitte son pays pour des raisons *politiques* serait lui légitime. L'Europe lui doit par conséquent un accueil inconditionnel. Il s'agit en général des Syriens, des Afghans, des Irakiens, des Libyens des Somaliens, et plus récemment des Soudanais. Avant même de me préoccuper de la justesse de ces définitions, je me demande en quoi l'impossibilité d'assurer la subsistance de sa famille, la condamnation à la pauvreté mortelle conduisant à tous les dangers en quête de meilleures conditions de vie ne constitue-t-elle pas une raison suffisante à justifier de l'asile, au même titre que les régimes dictatoriaux ?

Le secrétaire général de l'Organisation Internationale pour les Migrations (OIM), Monsieur William Lacy Swing, affirme qu'il "*faut corriger la narration empoisonnée actuelle.*"²⁰ Étudions donc le sens de chacun des mots présentés.

M i g r a n t s

En sciences sociales, le mot *migrant* est un terme descriptif utilisé pour qualifier des personnes qui se déplacent d'un pays à l'autre, sans distinction ou préjugés concernant leur origine ou leur destination. Claire Rodier et Catherine Portevin (2018) toutes deux juristes, insistent sur le caractère neutre du terme, la volonté de ne pas hiérarchiser les exilés²¹. Michel Agier actualise

20 _Propos tenus lors de la première «Conférence de Bruxelles sur la Syrie» qui s'est tenue en avril 2016.

21_ Rodier C.,2018. *Migrants & réfugiés : réponse aux indécis, aux inquiets et aux réticents*, collection: les cahiers libres, édition: La découverte, 96 pages.

la définition en y ajoutant un caractère instable, en effet, il explique: *“le déplacement dont il est question ici, de manière encore très générale, peut durer de plus en plus longtemps. Beaucoup sont partis mais ne sont toujours pas arrivés: pas d’emploi stable, pas de logement normal, pas de situation administrative durablement régulière, ou un seul de ces attributs alternativement sans les deux autres; l’obligation de repartir ou celle d’être immobilisé, et plus ou moins enfermé. Ils se trouvent dans un entre deux. Se forme alors tout un monde de la migration, en interminable exil à l’intérieur d’une planète unique mais dont l’organisation sociale et politique est toute fragmentée.(...) le voyage des migrants peut durer des années et se transformer en errance... (...).”*²²

Réfu gi és

Le terme *réfugié* lui, relève d’une définition juridique et institutionnelle issu de la Convention de Genève (1951), est caractérise une personne *« qui, craignant avec raison d’être persécuté du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité, et qui ne peut ou, du fait de cette crainte ne veut, se réclamer de la protection de ce pays »*. Mais surtout, afin d’obtenir le statut de réfugié, il faut avoir au préalable réalisé une demande d’asile qui devra être acceptée par les institutions habilitées à la faire: l’Agence des Nations Unies pour les réfugiés et l’OFPRA (Office Française pour la Protection des Réfugiés et Apatrides). Le refus

22_Agier M., juin 2017. Les migrants et nous. Edition CNRS, Collection: Débats, 64 p.

ou l'acceptation évoluent sans cesse au fil des circonstances politiques, des changements de rapport entre les pays, du nombre de demande... On voit alors se profiler le caractère ambigu de l'utilisation de ce terme, car ceux que les médias aiment à appeler les réfugiés, n'en n'ont que rarement le statut juridique et les droits afférents. On appelle réfugiés ceux qui peuvent y prétendre mais qui ne le sont pas encore et qui sûrement ne le seront jamais. C'est finalement, "créer une réalité quelque peu enchantée"²³ et pour laquelle on ne mentionne jamais le rôle joué par les institutions qui décident de l'attribution ou non du statut de réfugié.

À cette interrogation sémantique, le philosophe Etienne Tassin, répond lors d'un entretien avec Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky²⁴ que le terme exilé est le plus approprié. En effet, il permet d'éviter l'ambiguïté et le mésusage des mots migrants et réfugiés. Mais surtout, il décrit une situation existentielle; étymologiquement, l'exil (ex-salire) est un saut hors de soi, hors de sa personne, hors de son monde. Dès lors que toute existence est de l'ordre de l'exil, la dichotomie "eux" "nous" impose par les mots migrants et réfugiés, et cette étrange nécessité de les définir en les opposant entre eux, mais surtout en les opposant à "nous" les «établis» n'a plus aucun sens. Cette idée, m'a beaucoup plu, et j'ai à mon tour, choisis pendant un temps de ne plus utiliser que le terme exilé. Pourtant, j'ai vite réalisé que penser qu'un mot unique pour qualifier une diversité

23_Agier M., juin 2017. Les migrants et nous. Edition CNRS, Collection: Débats, 64 p.

24_Galitzine-Loumpet A., Saglio-Yatzimirsky M-C., 2018. Face à l'exil au risque des subjectivités, Journal des anthropologues, Subjectivités face à l'exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs, hors série, p 7 à 18.

incroyable de personne allait vite se révéler problématique. Michel Agier, explique qu'en refusant de parler de migrants (comme j'ai pu le faire et comme les médias l'ont fait pour des raisons différentes) on finit, plus ou moins consciemment par nier ces situations d'exil, les rendre invisibles. De même utiliser à tort le mot *réfugié* ne constitue pas une solution plus valable tant elle "correspond à une forme de rédemption".

En somme, toute utilisation dépend d'un ensemble infini de circonstances: interlocuteurs, contexte, caractère social, juridique, politique, subjectivité... Alors y répondre au singulier est impossible. Pourquoi même vouloir un terme englobant une population aussi variée? Pourquoi renier des termes embarrassant car mal utilisés plutôt que d'en connaître toutes les nuances et acceptations?

La spécificité des situations m'empêche l'utilisation d'une catégorie binaire. Et si ces personnes ne sont ni des migrants, ni des réfugiés, ni des exilés, en étant tout à la fois, il ne me reste plus qu'à leur demander comment eux se nomment ou comment ils veulent être nommés. En effet, tout au long de cette lutte sémantique en quête de justesse, la parole n'a jamais été donnée aux principaux concernés, à ceux que l'on nomme de loin, à des vies, des trajectoires, des histoires, ... C'est pourquoi, lorsque je parlerai spécifiquement d'une personne j'utiliserai le terme que lui même utilise pour nommer sa situation «aventurier, voyageur, exilé, migrant...» et pour les fois où je parlerai plus généralement, je tâcherai d'utiliser le mot se rapprochant le plus de la situation que je décris, toujours consciente de l'incertitude ou de la controverse sémantique.

L'espace urbain théâtre de l'exil.

*Dramaturgie urbaine
en trois temps:
contacts.*

*La ville "à drama in
time".*

Sur les traces de l'exil.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

DRAMATURGIE URBAINE EN TROIS TEMPS.

Ce premier chapitre s'ouvre sur des fragments de vies saisis. Des souvenirs de scènes dont j'ai été simple observatrice. Au fil des mes passages quotidiens dans le centre ville, j'avais cette étrange impression d'être dans un décor de théâtre et que les mêmes scènes se répétaient inlassablement, jusqu'au moment où, dans un éclair, une vision intime surgit et laisse entrevoir les débuts d'une relation humaine, le désir peut être, d'un monde en commun.

Catégoriser des personnes dans l'espace urbain comme migrantes ou non était d'une grande complexité, il était hors de question de tomber dans l'appréciation stéréotypée et faciale. Ainsi, afin d'être certaine que les personnes dont je parle étaient bien nouvellement arrivées en France, je devais prendre garde de réunir un ensemble de critères. D'abord, je prenais soin de me rendre dans des lieux connus comme fréquentés par les primo-arrivants (des informations données par des amis eux même nouvellement arrivés). De plus, ces derniers, pas encore en situation régulière, n'ont souvent ni logement ni travail. Aussi, un des autres critères était que les hommes observés restent pendant de longues heures aux même endroits. Par ailleurs les personnes que j'observais ne parlaient jamais français. Et si malgré tout un doute persistait, j'allais m'en assurer en discutant rapidement avec eux. J'espère avec cela ne pas avoir fait d'appréciations inconvenues, malgré tout, rien n'est certain, ces témoignages subjectifs ne sont que le produit d'une observation hasardeuse et incertaine, qui rendent compte d'une réalité elle, tout de même.

contact 1 _Le paquet de gâteau.

-27/10/2018-

Place du Commerce, un samedi d'automne ensoleillé, un homme soulève son téléphone vers le ciel comme si ce geste allait lui permettre de recevoir un réseau déjà saturé. Le réseau gratuit, seul allié contre l'ennui de ces hommes. Ces hommes, ces migrants, ces étrangers, les autres. Les autres sont là depuis quelques jours, quelques mois, quelques années. Ils ont même peut être toujours été là. On ne sait plus. Ils appartiennent à un paysage maintenant familier. Ils sont des corps abandonnés, à peine arrivés, déjà oubliés. " *Vous comprenez* ", m'explique cette dame, " *On ne peut pas accueillir toute la misère du monde, c'est la crise!* " Mais quelle crise? économique? Migratoire? De l'accueil? Ai-je pensée avant qu'elle ajoute: " *Puis faut qu'il s'adaptent* ". S'adapter. S'intégrer? Faire des concessions? Mais les valeurs culturelles peuvent-elles être négociées? Jusqu'où? Dans la rue? Pendant ce temps, l'Autre, devant cette tentative de connexion vaine décide de prendre place sur un banc plus loin. Simple invitation matérielle, le dispositif urbain fera cohabiter les différences toute l'après-midi. À ses côtés, les personnes s'assoient puis se lèvent en une valse incessante, des regards se croisent et s'oublient jusqu'au moment où, une jeune femme prend place à ses côtés, son regard s'attarde sur l'homme, elle esquisse un sourire et tend un paquet de gâteau. Un lien se crée, une discussion s'engage.

Ce texte, pourtant court, introduit assez bien un certain nombre de sujets récurrents du thème de la migration. D'abord la question de la visibilité de ces hommes dans l'espace public. Une visibilité

qui les expose tant qu'elle semble autoriser les personnes établies à porter un jugement. C'est le cas de cette femme qui, après une courte discussion tient le discours commun, mais controversé du " *on n'a pas le choix* " ou " *Tina: there is no alternative* ", sous tendant que dans la situation actuelle, celle d'une *crise* - une situation qui semble tellement admise et intégrée, que plus personne ne prend la peine de la questionner - il n'y a pas assez de ressources pour tout le monde et que donc nous ne pouvons accueillir ces personnes.

D'ailleurs ce genre de discours ne s'appuie sur aucun fondement, car en somme si nous pensons à l'échelle européenne, accueillir un million d'exilés parmi une population intégrale de 510 millions de personnes représente finalement une croissance démographique très faible. Sans compter les études qui révèlent l'impact bénéfique de la migration ou celles qui relativisent le rapport entre la richesse européenne et la proportion d'exilés accueillies sur le continent comparé aux pays en voie de développement, qui accueillent plus d'exilés tout en étant beaucoup plus pauvres.

Ce discours tenu par certains autochtones soulève un certain paradoxe. D'une part, la première partie " *on ne peut pas accueillir toute la misère du monde* " laisse penser que la France serait un Eldorado que toutes les personnes cherchent à atteindre quand la suite: " *c'est la crise !* " révèlent plutôt une difficulté à partager un territoire qui lui semble en péril, tout du moins difficile à préserver. Ces propos, aussi révoltant puissent-ils paraître, s'expliquent assez bien par les mots de Michel Agier: " *Comment nous sentir solidaire de personnes dont la vie quotidienne est si éloignée de la nôtre et en même temps physiquement si proche voir*

*apparemment invasive*⁶⁰¹. Ce discours, la femme y ajoute des propos qui vont lui donner une autre dimension ; les nouvellements arrivés devaient “*s’adapter*”. S’adapter à quoi? Je présume une forme d’identité française. Mais alors “*Quel est donc ce pouvoir étrange qu’où les autochtones de s’affirmer d’une part dans leur unité de groupe et d’autre part comme les détenteurs des “bonnes” façons d’être et de paraître dans des lieux dont ils revendiquent une appartenance de plus ou moins longue date*”⁶⁰². La dernière partie rend compte de comment un dispositif urbain minimal comme un banc peut avoir le pouvoir de faire cohabiter les existences pour reprendre une jolie expression de Pierre Sansot. Celui-ci “*constituerait de fait, des invitations matérielles, des espaces de coexistence des différences, des dispositifs qui desserrent l’étreinte de l’exigence de similitude entre citoyens*”⁶⁰³. Le banc, simple objet qui nous fait cohabiter, d’abord dans une forme d’indifférence, nous sommes les uns à côté des autres, sans créer de lien autre qu’une proximité physique jusqu’au moment où le silence est brisé, un geste bienveillant ouvre une brèche: les prémices d’une relation se créés, quelque soit sa durée, ce contact peut avoir un impact fort sur l’exilé car selon De Gourcy: “*La familiarité retrouvée génère une impression de sécurité et le geste bienveillant de l’autochtone donne au nouvel arrivant les possibilités de son inscription dans la ville d’accueil.*”⁶⁰⁴

01 Agier M., juin 2017. *Les migrants et nous*. Edition CNRS, Collection: Débats, page 12.

02 De Gourcy C., 2003. L’accueil comme horizon de la migration, Annales de la Recherche Urbaine, l’Accueil dans la ville, n°94, page 38.

03 Querrien A., Lassave ., 2003. Bienvenue dans mon jardin, Annales de la Recherche Urbaine: l’Accueil dans la ville, n° 94, page 3.

04 De Gourcy C., 2003. L’accueil comme horizon de la migration, Annales de la Recherche Urbaine, l’Accueil dans la ville, n°94, page 39.

contact 2 _Le briquet.

-08/02/2019-

J'arrive Place du Commerce, un jour d'hiver brumeux, l'atmosphère est maussade. Quelques personnes traversent l'espace alors qu'un groupe est aligné sur les marches de la Fnac, téléphone en main, l'air triste, ils sont là déjà depuis un long moment. Cette scène je l'ai vu des dizaines de fois, aujourd'hui pourtant, je choisis de m'asseoir à leurs côté. En vue d'accéder au haut des marches, je me place face à ce *mur* de personnes, alors que j'esquisse un "*excusez-moi*", une drôle de chorégraphie s'exécute, un mouvement synchronisé, presque mécanique, ouvre le passage avant d'immédiatement se refermer, me faisant jusqu'à douter qu'il ne se soit jamais ouvert. Je prends place à leurs côtés, seule femme, quelques hommes lèvent la tête d'un air interrogateur avant de retourner à leurs activités, oubliant rapidement ma présence. Je prends place sur les marches et la scène qui se déroule sous mes yeux semble faire l'éloge de l'ennui. Je vois les téléphones s'aligner, les écrans témoignent du désespoir: des fils d'actualités facebook défilent inlassablement, les mêmes images se répètent, et semblent rendre le temps plus long encore. Un petit cri de joie jaillit, un homme réussit enfin à se connecter au réseau gratuit. Il se connecte sur Whatsapp, parle rapidement à quelques personnes avant de déjà, ne plus avoir de réelles occupations. Il regarde alors infatigablement les profils de chacun de ses amis. Un autre homme lui, contemple chaque photos que contient son téléphone, une photo en particulier revient pourtant sans cesse, celle d'une femme, sur laquelle il ne cesse de zoomer, n'épargnant aucun recoin de son visage. Plus loin, un homme semble lassé, il roule une cigarette et au moment

de l'allumer, réalise qu'il n'a pas de feu. Il ne parle pas français, mais un simple geste de la main suffit à faire comprendre à son interlocuteur ce dont il a besoin, un briquet est échangé, un merci prononcé, et un sourire esquissé.

Toujours au même endroit, quelques mois plus tard, les hommes ont pris place sur les marches du bâtiment. L'escalier, objet de circulation est ici utilisé par les exilés en vue d'y séjourner, des heures durant, sans que sa fonction première de passage en soit délaissée pour autant. L'usage durable des exilés et celui passant des établis -désireux de traverser- à priori antinomiques cohabitent en une étrange harmonie, par la simple vertu de l'ajustement. En effet, les personnes qui montent font en sorte de ne pas occuper tout l'espace alors que celles qui sont assises s'adaptent et créent une ouverture pour le passant. Une scène anodine, presque anecdotique mais qui montre qu'habiter l'espace public ne va pas sans l'accommodement à une tierce personne. Bien plus, l'interaction entre deux usages et usagers est possible, car quand un homme cherche un briquet, il n'hésite pas à arrêter une personne en mouvement, sorte de choc des usages et de personnes, que rien ne prédestine à entrer en contact. Ce dernier pourtant est bienveillant et amical sans qu'aucune conversation ne soit possible. Au delà de ces micro-ajustements, j'ai particulièrement été touchée par l'atmosphère du lieu; ces marches étaient occupées d'une telle façon qu'elle matérialisent une situation d'ennui tout en rendant celle-ci favorable. Quel paradoxe quand on sait que ces hommes dont le statut n'accorde pas le droit de travailler viennent ici justement pour lutter contre l'ennui. Et à juste titre, à priori les marches par leur forme et proximité avec la Fnac offraient une assise et la meilleure

connexion possible, un bon départ pour déjà un peu moins s'ennuyer. Pourtant, ce que celles-ci offrent en réalité c'est une forme de sollicitude, d'accompagnement dans le désespoir. Tous ces hommes, téléphones en main, réalisaient simultanément la même activité tout en étant très seuls. S'asseoir sur les marches de la Fnac c'était être accompagné dans sa solitude et accompagner celle des autres. Être solitaire et solidaire (Ailleret, 2018). Pourtant sur un piédestal, ils dominent la place sans la regarder et nous offrent un spectacle bien mélancolique.

contact 3 _ La fontaine.

- 29/06/2019-

Un an après que des tentes aient été posées, je retourne au square Daviais, qui semble avoir revêtu ses habits d'antan, ceux d'un simple parc de centre ville. Pourtant, des échos différents résonnent de ce parc et laissent croire qu'il aurait finalement bien changé. De nouvelles grilles semblables à celle de cette hiver encerclent sournoisement et discrètement le parc, le rendant tous les jours moins accessible, et avortant les tentatives de «*d'occupation nocturne*»⁰⁵. Non sans peine, j'entre au square, l'ombre le découpe en deux et tous nous délaissions les zones ensoleillées au profit de l'ombre. Un étrange calme se dégage des lieux, celui de l'après tempête. Les multiples activités se déploient.

Une livre en main,

des écouteurs aux oreilles,

endormi

05 Après la tentative d'installation des exilés du gymnase Jeanne-Bernard le 3 juillet 2019, le square Daviais fait l'objet d'un dispositif de sécurisation (grilles et agents de sécurité) afin «d'éviter toute occupation nocturne» explique La Mairie. Dispositif déjà en place au Jardin des Fonderies depuis octobre 2018.

ou en pleine discussion.

Assis sur le banc,
adossé à la statue,
sur la pelouse,
la pente
ou les escaliers,
à l'écart
ou au coeur
chacun trouve sa place,
seul,
à deux,
trois
ou en groupe.

Debout,
assis,
allongé,
les positions se déploient selon les envies et les possibilités qui
s'offrent. Le lieu ménage un nombre incroyable de possibilités.
Une légère musique se fait entendre d'un groupe de jeunes
personnes assises sur les pelouses. Musique

orientale,
italienne,
indienne,
rap français
ou grands succès américains.

Les styles s'enchaînent et ne se ressemblent pas. Des hommes
chantent en coeur une musique qui m'est inconnue. Sur les
marches le vigile partage son kebab avec un homme. Au milieu
du square, une étrange oeuvre d'art humaine se dessine et
redessine par les positions successives des hommes contre la

statue en pierre. Élément le plus frais du parc, elle rafraîchit les dos, les mains, tous les recoins de la statue sont occupés par ses hommes en quête de fraîcheur, les jambes, assis dans toutes les positions, imaginables. Une promiscuité telle, qu'une dispute entre deux personnes éclatent. Les hommes se lèvent, crient très forts sans qu'aucune violence physique ne soit commise. Pourtant, au retentissement de ces cris, quelques hommes préfèrent quitter le parc. En l'espace d'un instant, le calme est retrouvé. Un homme reçoit un appel, il grimpe alors sur le banc, écouteurs aux oreilles, téléphone le plus haut possible vers le ciel, en quête de réseau, il entame une danse qui fera bien rire tout le square. Alors que les activités se multiplient, les allers-retours vers la fontaine se succèdent pour y boire, se nettoyer ou même procéder à des ablutions. Une dame âgée, assise un peu plus loin, en voyant tous ces hommes se rafraîchir décide d'en faire de même. En s'y rendant, elle croise un jeune homme qui lui fait signe d'utiliser la fontaine en première. Réjouit, elle a du mal à bien se rafraîchir et demande au jeune homme de couvrir ses bras d'eau. Décontenancé mais visiblement content, il s'exécute.

Cette dernière scène montre comment, un seul espace, vaste et agréable à la pouvoir de faire cohabiter les activités, et les personnes. Cela grâce à un aménagement spatiale qui excepté des bancs, ne se résume finalement à pas grands choses: des vides et des impensés qui déploient l'imagination des usagers. Ainsi, la pelouse, le rebord de la fontaine, les marches d'escalier, la pente naturelle du lieu ou la statue accueillent de nombreuses personnes. Ils cohabitent alternativement, afin que chacun trouve sa place. Les corps s'engagent et s'ajustent à leur environnement pour en faire un usage agréable et en accord avec

les lieux (utiliser la pente pour s'allonger, les marches d'escaliers pour manger...). Malgré tout, la cohabitation ne se fait pas sans violence ou déconvenu. On le voit avec la dispute qui éclate à cause d'une trop grande proximité des personnes, toutes en quête de fraîcheur.

Mais surtout, le parc Daviais n'est pas un espace anodin, il a accueilli les tentes des exilés, avant d'être grillagé puis à nouveau ouvert et aujourd'hui, les grilles sans le fermer, l'encerclent un peu plus chaque jour. Et cela n'est pas anodin, car même si cette fois la cohabitation avec les vigiles se fait dans une relation pacifiée, que les grilles laissent un passage pour pénétrer le square, impossible de ne pas penser aux *grilles anti-migrants*, dans ce lieu, elles prennent un sens particulier. Or "*Une ville hospitalière est une ville disponible et bien disposée vis-à-vis de ceux qui arrivent*"⁰⁶ et cela se fait ressentir à travers une atmosphère, une ambiance, un état d'esprit. Ici, le message délivré et qui peut être ressenti s'apparente plus à une forme d'exclusion. Mais pourtant, eux en font tout autre chose, les grilles semblent peu les préoccuper. Au contraire, ils partagent des instants d'amitiés, parfois de joie qui en font un lieu calme et agréable, à l'encontre des grilles. D'ailleurs, cette après-midi là, j'ai rencontré Amir, un élève de *Coucou c'est nous* qui m'a expliqué aimer venir ici "*pour se souvenir de sa vie ici avant*". Ce lieu est chargé de sens pour toute personne qui y a vécu, et ils ont choisi d'en faire un emblème.

*

06 Badaroux J., Frébault J., Ménard F., d'Aboville G., mai 2018. *Aménager sans exclure, faire la ville incluante*. Collection: *ville aménagement*, Éditions le moniteur., p 32.

Cette dramaturgie urbaine se veut une traversée sensible de l'année qui s'exprime par trois instants volés et qui s'attache à décrire l'utilisation de l'espace urbain par les exilés. Simple spectatrice, je deviens témoin privilégiée de moments suspendus, d'une banalité telle qu'elle en devient captivante. Car ces *corps* à travers la mise en récit se transforment en hommes qui utilisent l'espace pour des besoins particuliers, ils y mènent une vie sociale, créent des groupes. La ville se révèle alors comme un espace de vie, de partage, d'appropriation telle qu'elle rend possible le *contact*. Un moment spécial qui pourtant se fait voir en quelques instants, m'autorisant la supposition qu'ils sont bien fréquents. Une perspective qui laisse place à l'espoir d'un plus que probable *vivre-ensemble* imminent si : "*L'espace public n'est pas une fin en soi, il est l'un des moteurs de la transformation de la ville, un lieu générateur de modifications, porteur d'un état d'esprit, annonceur et témoin des changements à venir*"⁰⁷. Ces trois récits, ne sont que le fruit d'instantanés vécus sans jamais les avoir cherchés encore moins provoqués. Des souvenirs personnels qui se sont retrouvés ici, lâchés comme dans une urgence, le besoin d'un départ optimiste car rien n'est moins sûr que ce qui suit le sera autant. Pourtant, je suis convaincue que d'une façon bien à elle, la ville joue un rôle majeur dans la création de liens entre établis et exilés, aussi éphémères et discrets soient-ils. Ils sont la preuve que la rue ne se partage pas uniquement sous le monde de la division. On discute nos vies et se dispute la ville. On agence l'espace en harmonie, s'accommodent les uns aux autres, on cohabite?

07 Définition de *l'espace public* proposé par : Henri P., 2011. *Les 101 Mots de l'Urbanisme*, Edition Archibooks, Collection 101 mots, 138 pages.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LA VILLE “A DRAMA IN TIME”.

Forte de mes premières recherches bibliographiques et de mon observation hasardeuse quoique attentive de la ville, je décide au retour des vacances de février de me rendre sur les lieux que j'ai précédemment identifié comme fréquentés par les exilés. J'en suis certaine, je les y trouverai et en nombre! Je vais à Commerce, Bouffay, la Gare, et mon optimisme baisse à mesure que je réalise qu'ils ne sont plus là. En l'espace d'un mois, ils sont passés d'une présence importante à plus qu'une poignée. Et à ce moment là, je n'ai pas la moindre idée des raisons d'un changement si brutal. Je fais part de ma frayeur à Théo Fort-Jacques, mon professeur référent du mémoire, qui me rappelle que, par définition, mon sujet *la migration*, est instable ; l'installation des exilés est un processus dynamique, rythmé d'apparitions et de disparitions, et c'est ce qui en fait son intérêt. Réconfortée, je réalise que déjà, mon terrain m'avait échappé à plusieurs reprises. J'en veux pour preuve cet extrait de ma première notice d'intention “ *Je souhaiterais travailler sur le camp de migrant se trouvant square Daviais (...)* Je suis consciente que ce projet peut être risqué, en cause, l'instabilité du camp, mon sujet d'étude a été démantelé en fin de semaine dernière, avant même de commencer mes recherches. Cela n'est pas un problème, bien au contraire, ce démantèlement n'est pas le premier, le camp va reprendre forme très vite, et c'est là une occasion rare d'être au coeur de sa régénération, de suivre au jour le jour l'arrivée de nouvelles tentes, de nouveaux services... Par ailleurs, même s'il venait à ne pas reprendre forme (ce qui est peu probable), le champ d'étude n'en est pas amoindri, ce n'est pas parce que le camp a disparu que les migrants ne sont plus là.” Le camp ne

s'est jamais reformé. J'écris ensuite dans la seconde notice : "dans "La conscience de l'oeil", Richard Sennett dit "La présence de l'autre dans la rue est exposition". Un constat qui prend sens dans le cas de Nantes, les migrants, auparavant dans le camp, étaient visibles de tous, et cette visibilité matérialisait un combat. Aujourd'hui dans des gymnases, on les retrouve disséminés aux quatre coins de la ville, faisant face à l'ennui, (...) Le mot exposition prend alors un nouveau sens, Nantes devient un musée, ces migrants ne bougent plus, nous prenons l'habitude de les voir sans y prêter attention, espérons que l'on ne finisse pas par les oublier dans un coin." Ils ont quitté le gymnase la semaine qui suivait. Il me semble qu'il est temps de prétendre à plus que des observations subjectives et aléatoires, une étude approfondie des dynamiques qui ont régi les grands mouvements d'installation s'impose. Sous les conseils d'Agier dans *Tous Urbain* : "Si l'on veut comprendre la ville, il faut, étudier les parcours des personnes insérées dans des réseaux, comprendre les lieux de mise en place des réseaux"⁰⁸, je m'empresse de reconstituer une histoire qui a bouleversé Nantes cette année, mais qui déjà semble oubliée, celle des exilés du square Daviais.

Patrick Geddes (1915) définissait la ville comme *a drama in time*, une histoire dans le temps, une histoire qui change, qui s'écrit et se réécrit au rythme des évolutions techniques, des constructions mais aussi plus simplement au rythme de nos pas qui foulent le sol et l'imprègnent éphémèrement. Tentons donc de chronocartographier les territorialités migrantes depuis Juin dernier jusqu'à aujourd'hui.

⁰⁸ Agier M., 2016. *Du bon usage des frontières dans un monde cosmopolite*, *Tous Urbain*, n°12, p. 29.

En réalisant ces chrono-cartes, trois grands temps apparaissent: le *Temps des Camps*, le *Temps des Gymnases*, et le *Temps du Relogement*. Deleuze et Guattari élaborent dans *Qu'est ce que la philosophie?* le concept de *Territorialisation*, *Déterritorialisation*, *Reterritorialisation*, théorie selon laquelle le territoire est vivant car un lien dynamique unit l'individu au territoire. Celui-ci en est le produit d'expériences sociales individuelles et de son l'appropriation collective. Et ce lien, toujours selon les philosophes, semble se répéter comme une boucle irrégulière, un écho que l'on jurerait connaître par coeur, une sensation de déjà vu, une mélodie qu'on a l'impression d'avoir déjà entendu mais qui pourtant n'est jamais vraiment la même, un motif instrumental qui se répète, la ritournelle: "*On appelle ritournelle tout ensemble de matières d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysage territoriaux. (...) mais la ritournelle n'est pas un marqueur territorial; elle réalise et rend possible les instants de déterritorialisation*"⁰⁹

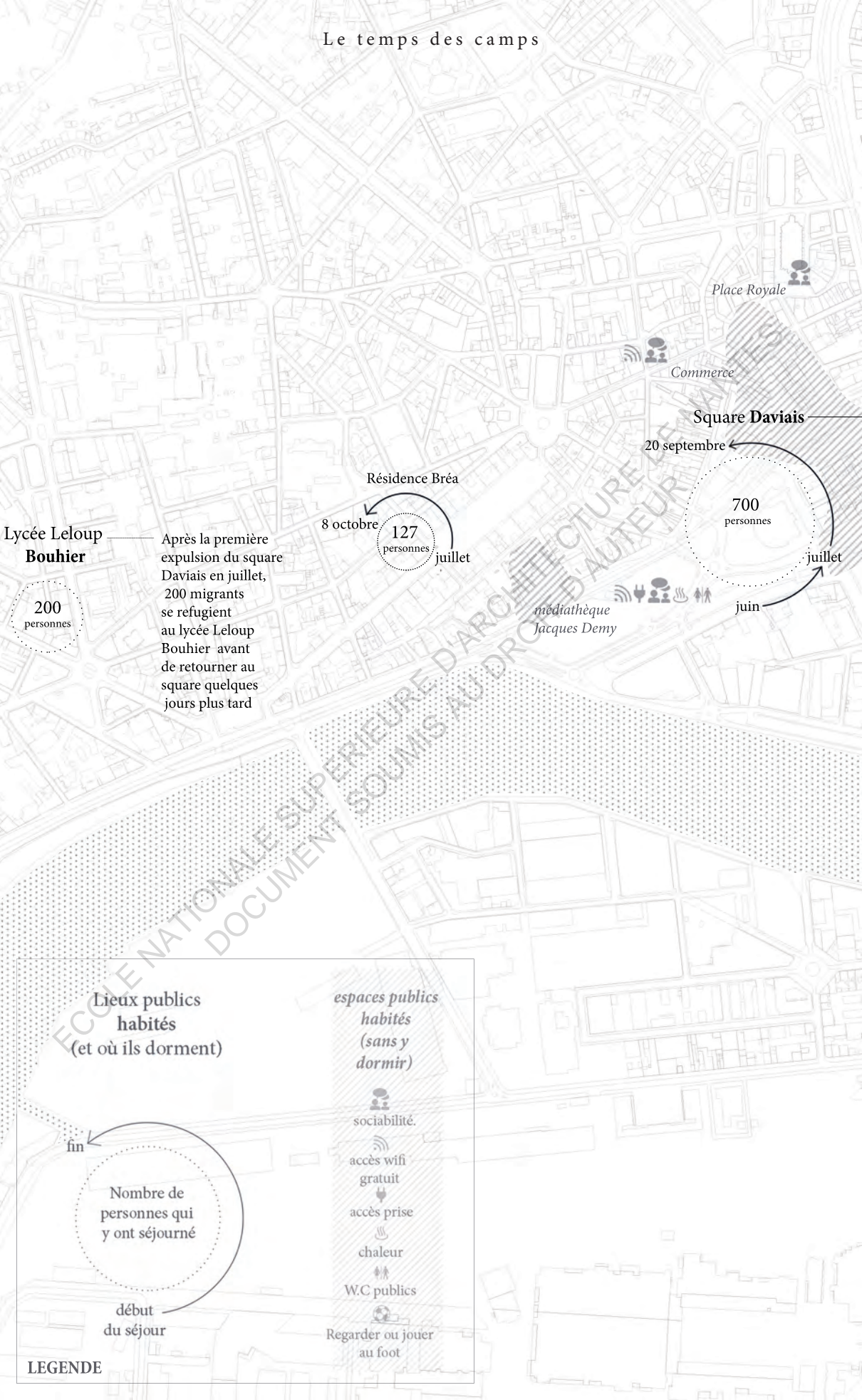
Le temps des camps _ Territorialisation

En juin dernier, des centaines de personnes, migrants primo-arrivants qui jusque là, erraient de squat en squat au gré des évacuations de la ville¹⁰, se sont vues obligés de s'installer au square Daviais. Se réunir dans ce vaste espace vert en contre bas situé en plein coeur Nantais, présentait certains avantages. Pour les acteurs associatifs, rassembler un grand nombre de personnes

09 Deleuze G., Guattari F., 1991, [2005] *Qu'est-ce-que la philosophie ?*, Paris, Edition de Minuit, collection Reprise, p 185.

10 En 2018 la ville de Nantes aura évacué entre autre, l'ancienne école des beaux-arts, les salles de cours puis le château du campus de Tertre, la résidence Bréa, la bâtiment Cap 44 et des bâtiments de la Persagotière.

Le temps des camps



Place Royale

Commerce

Square Daviais

20 septembre

Résidence Bréa

8 octobre

127 personnes

juillet

700 personnes

juillet

juin

médiathèque Jacques Demy

Lycée Leloup Bouhier

200 personnes

Après la première expulsion du square Daviais en juillet, 200 migrants se réfugient au lycée Leloup Bouhier avant de retourner au square quelques jours plus tard

Lieux publics habités (et où ils dorment)

espaces publics habités (sans y dormir)

sociabilité.

accès wifi gratuit

accès prise

chaleur

W.C publics

Regarder ou jouer au foot

fin

Nombre de personnes qui y ont séjourné

début du séjour

LEGENDE

jardin des plantes

La gare

Bouffay

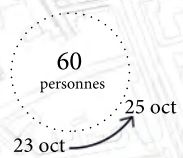
rendre visible
centraliser l'aide
proximité avec:
-les transports
-le reseau associatif
position centrale

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Jardin des Fonderies — couvert par une toiture



Square Vertais — abri offert par le pont ferroviaire



en un même lieu permettait une meilleure organisation; l'aide était centralisée et accessible à toutes les personnes qui en avaient besoin, même pour ceux qui ne vivaient pas au square. Ainsi, toute la durée du camp et tous les jours, les primo-arrivants voyaient défiler un nombre incroyable d'associations, qu'il s'agisse des interventions quotidiennes de *l'Autre Cantine* pour distribuer des repas, de *La Cimade* qui a délocalisée certaines de ses permanences pour offrir une aide juridique sur place, ou encore de *Médecins du Monde* qui sont intervenus ponctuellement.

Pour les personnes qui y logeaient, se trouver dans le centre nantais offrait autonomie et aide grâce à la proximité des transports en commun et des acteurs associatifs. Mais surtout, ce camp avait la particularité de se trouver dans un quartier pleinement inséré dans la vie locale ce qui ouvrait un nombre incroyable de lieux publics dont ils pouvaient faire l'usage et qui se sont trouvés être

de véritables ressources. La médiathèque par exemple a été très largement visitée. Venir à la médiathèque c'était pour la majorité d'entre eux pouvoir rester au chaud, charger son téléphone, avoir des sanitaires gratuits et à disposition mais surtout, c'était la possibilité d'être un usager

*“Il y a un an,
Philippe nous a em-
mené la première
fois le médiathèque
prendre les livres,
avant moi rien
comprendre, main-
tenant ça va” Amir*

parmi d'autres, ne pas se sentir stigmatisé. D'autres personnes encore voyaient en celle-ci un lieu de lutte; ils y venaient tous les

*“Je reste dans
la Médiathèque
pour le chaud,
mais pas lire
les livres, je
comprends pas!
Juste j'utilise le
téléphone.” Sabbir*

jours pour y engager un apprentissage autodidacte; s'instruire était leur moyen de s'en sortir. Les médiathécaires elles, m'ont apprises que certains étaient là à l'ouverture et y restait la journée entière; ils utilisaient l'accès internet, demandaient des ouvrages d'apprentissage de français, ou lisaient les ouvrages des sections jeunesse pour se familiariser avec la

lecture. Commerce était l'un des espaces les plus pratiqué par les exilés, cela pour de nombreuses raisons, la plus répandue,

*“Nous on n'a pas l'argent pour payer la connexion, alors des fois, on vient ici pour prendre la connexion.”
Sékou.*

s'asseoir sur les marches à la recherche du réseau wifi gratuit et ainsi tenir informer une famille restée au pays. C'est à Bouffay que les rendez-vous étaient donnés, que les parties de foot s'improvisaient, qu'une bière était partagée ou que la musique résonnait. À la

gare les hommes étaient assis des heures

*“Les rendez-vous c'est à Bouffay, on reste là bas on discute avec mes amis Bengalis”
Sabbir*

durant sur leur téléphones en charge pendant que d'autres se promenait au Jardin des Plantes. Être installé au square et donc en plein centre ville,

multipliait les chances de rencontrer de nouvelles personnes, d'entrer en relation avec des habitants établis, de cohabiter. Enfin, le square Daviais, c'était aussi et surtout rendre visible aux yeux de

“J'aime les fleurs, les arbres, la nature, pour ça je vais jardin des plantes” Amir

tous la détresse de ses hommes, femmes, mineurs et familles sans logements. Les citoyens nantais ne pouvaient plus détourner le regard, témoins, complices de la déshumanisation. Le sentiment d'impuissance s'est vite transformé en élan de solidarité citoyenne. L'aide ne cessait de croître, ne laissant pas de côté pourtant des agissements racistes et xénophobes. Parmi les pires histoires que l'on m'aît compté de la vie au camp, figure une nuit au cours de laquelle des activistes néo-nazis auraient tenté de mettre le feu au camps, déversant de l'essence sur certaines tentes habitées.

Alors que la vie au camps commençait à constituer le quotidien de ses personnes, le 23 juillet au matin, tous sont expulsés par les autorités, ces dernières ne proposeront une solution alternative qu'à une minorité de personnes faibles ou souffrantes. De retour à la rue, face au danger et la solitude, 200 personnes s'installent dans la cour du lycée Leloup Bouhier, établissement désaffecté

non loin du camp. Une installation de courte durée, car le 2 août, 300 personnes sont expulsées du lycée, et inévitablement de retour au camp. La seconde installation voit fleurir de nouvelles tentes chaque jours, l'augmentation est visible, et en l'espace de quelques semaines ils atteignent le nombre incroyable de 698 personnes. Les conditions sanitaires se dégradent à mesure que de nouvelles personnes s'installent et qu'aucun aménagement n'est proposé: chaleur, hygiène déplorable, quasi absence de point d'eau (la fontaine et deux toilettes de chantier puis 4 douches seront par la suite bricolées par le collectif de soutien aux migrants). Des conditions de vies horribles qui révèlent pourtant une solidarité et une créativité incroyable. Très vite, on voit se déployer une économie interne informelle; une coupe de cheveux au pied d'un arbre pour quelques euros, des échanges de vélo pour une livraison uber-eat... Les vacances passent et les conditions sanitaires ne font que se dégrader. Les associations multiplient les réclamations et ne trouvent en l'État qu'une oreille sourde. C'est ainsi que La Cimade, la LDH (Ligue des Droits de l'Homme), le MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples), l'Association de soutien au collectif enfants étrangers et dix personnes étrangères qui vivent sur le square Daviais, avec le soutien de deux avocates décident de saisir le Tribunal Administratif en référé en Septembre afin de mettre l'Etat et l'Ofii face à ses responsabilités. La requête ne demande pas uniquement une viabilisation du square, elle assigne l'Ofii et la préfecture à offrir un hébergement d'urgence pour les demandeurs d'asile, mais surtout un hébergement plus pérenne que des placements aléatoires et de courte durée aux effets désocialisants. Le tribunal

*“ Ils avaient passé tout l'été dans des conditions sanitaires qui étaient dégradées, certains avaient des pathologies importantes”
Mme Aïcha Bassal.*

ordonnera l'évacuation du square. Celle-ci sera exécutée par la préfecture de Nantes le lendemain, 20 Septembre 2018 à 8 heures

“Comme c'est un square qui a été occupé à la fois par des tentes et par des personnes, il a fallu complètement nettoyer, il fallait du coup retourner la terre complètement, pour enlever tous les déchets, des personnes qui faisaient aussi leurs besoins quoi, il a fallu complètement nettoyer et donc ça a pris du temps. C'était le temps nécessaire pour la remise en l'état.”
Mme Aïcha Bassal

du matin. Alors que tout le monde dort encore, 200 représentants des forces de l'ordre encerclent le campement et demandent aux habitants du square de rassembler leurs affaires. Dans la précipitation, les effets personnels sont disposés dans des sacs à dos, cabas ou sacs poubelles. À 8h30, les déjà anciens habitants du square forment une file d'attente, prêts à pénétrer dans les bus de la Tan réquisitionnés en direction d'un lieu qu'ils ne connaissent pas encore. Toutes les personnes ont embarquées, désorientées, impuissantes, mais pleines d'espoir. Le dernier bus quitte le camp, le silence est retrouvé et les regards se tournent maintenant vers le square, image glaçante et post-apocalyptique d'un lieu quitté dans

la détresse qui s'accroît à 11 heures par l'arrivée des équipes de nettoyage, en combinaisons blanches, souvenir ancien d'une souillure spécifique de l'étranger porteur de la peste (Babels, 2018) prêts à éradiquer toute trace de vie, nettoyage au karcher, terre retournée, grillages posés.

Cette première étape, le temps des camps, s'apparente au processus de *Territorialisation*, les exilés se sont appropriés des lieux comme le square Daviais, le square Vertais et le Jardin des Fonderies afin d'y installer des tentes, créant une implantation humaine à l'état initial, des camps. Cela a eu pour effet de marquer le territoire par un acte d'appropriation fort, l'espace a été transformé en profondeur, sa forme, l'imaginaire auquel il renvoie jusqu'à son identité ont été transformés.

Le temps des gymnases _ Déterritorialisation

Pendant ce temps, les bus se dirigent vers des gymnases réquisitionnés par la ville, ils déposent:

40 personnes au gymnase Léo Lagrange,

90 personnes au gymnase Emile Morice,

150 personnes au gymnase Joël Paon,

180 personnes au gymnase Raphael Lebel,

200 personnes au gymnase La Géraudière.

Les médias locaux font état d'un soulagement pour les nouveaux arrivants dans la gymnase, dressant un portrait d'une ville héroïque alors que les témoignages qui me sont délivrés racontent une toute autre histoire: certains gymnases étaient très excentrés du centre ville, ce qui contraignait leurs habitants à de longues et pénibles traversées à pieds ou en transport en commun pour se rendre dans le centre qui concentrent leurs ressources principales. D'autant plus que vivre au gymnase imposait une temporalité pesante, les privant d'une pleine liberté. Tous les gymnases avaient une gestion différente mais beaucoup imposaient horaires d'entrée et de sortie, à chaque passage, ils devaient montrer à un vigile une carte nominative sur laquelle était inscrite un numéro de lit. Une carte qu'ils présenteront toute la journée quand ils voudront un échantillon de dentifrice, un savon ou un rasoir. Un couvre feu était instauré, et la présence aux heures de distributions des repas au risque de ne pas en bénéficier. Aussi, organiser sa journée, sortir du gymnase pour de longues heures était quasiment impossible, les condamnant finalement et ne pas pouvoir mener une vie sociale

et errer dans les alentours du gymnase luttant encore et toujours contre l'ennui. Tous me disent que le gymnase, c'était sûrement le plus difficile. Entre réglementations strictes et restrictions, une petite liberté était affichée sur les murs " *il est autorisé de prier*". Une inscription d'autant plus scandaleuse qu'un droit aussi fondamental ne devrait pas faire l'objet d'une inscription mais être une évidence. Voilà qui témoigne d'une dépossession des droits de ses hommes, de leur capacité d'agir et de choisir, d'une impuissance imposée.

En parallèle aux gymnases, le square Daviais et d'autres camps plus petits comme celui du Jardin des Fonderies, ou celui du square Vertais ont été grillagés et rendus impraticables par de multiples moyens: terre retournée, gravats déposés, et surveillance permanente prise en charge par des sociétés privées. Le démantèlement du camp est loin d'être synonyme de disparition immédiate de celui-ci, au contraire, l'installation de grillages *anti-migrants*, a bouleversé l'espace public, lui a donné un nouveau sens, un connotation forte qui parle du potentiel accueillant ou non d'une ville. Mais alors, quel message renvoie la manière dont les pouvoirs publics organisent les espaces post-campement? C'est avant tout, "*un message symbolique qui délégitime la présence des exilés dans ces espaces*"¹¹. Stephen Graham lui, explique que la multiplication des ces dispositifs, qui se veulent, à priori sécuritaires n'installent non pas un état de sûreté mais un état de siège. Avant d'ajouter que cette "*obsession sécuritaire*"¹² instaure une rupture entre *eux* et *nous*, *eux*, que l'on

11 Babels, janvier 2018, Entre accueil et rejet; ce que la ville fait aux migrants, Lyon, Editions le passager clandestin, Collection : Bibliothèque des frontières", p 56.

12 *ibid.*





Le temps des gymnases

31 oct

Gymnase La Geraudière

12 oct

150

Gymnase Joël Paon

20 sept

Jardin des Plantes

La Gare

Place Royale

Commerce

Résidence Bréa

8 octobre

127

juillet

21 oct

40

20 sept

Gymnase Leo Lagrange

Daviais

grillage surveillance 24/24h terre retournée

Bouffay

8 oct

90

20 sept

Gymnase Emile Morice

Bord des Loire

Stade Mangin

Les Fonderies

grillage surveillance 24/24h

Vertais

Sol démolé Gravats

8 oct



Gymnase
Raphael Lebel

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lieux publics
habités
(et où ils dorment)



Lieux publics
habités
(et ils ont dormi)



Plus accessible
aux migrants



fermé, grillagé,
sous surveillance,
rendu inaccessible
(terre retournée
gravats...).

espaces publics
habités
(sans y
dormir)

- sociabilité.
- accès wifi gratuit
- accès prise
- chaleur
- W.C publics
- Regarder ou jouer au foot

LEGENDE

doit contrôler et *nous* que l'on doit protéger. Dès lors, la ville, n'est plus comme le dit, un espace qui amène tout un chacun à composer avec autrui (Grafmeyer, 1999) mais un espace où l'on s'immunise de l'autre, un espace qui revient de droit aux établis et où les nouveaux arrivants sont dès lors appréhendés comme un *public indésirable* (Babels, 2018) ; *“L'application de cette technique pour gérer le fait que des milliers de migrants dorment dans la rue pose beaucoup de questions, notamment parce que cette modalité de gestion revient à tenir pour inexistants les facteurs structurels, comme l'absence pure et simple d'hébergement, au delà des simples raisons de la migration. Or, une gestion basée sur le filtrage de l'accès aux espaces publics, sans prendre en compte ce facteur premier de la présence à la rue de ceux qui sont traités comme indésirables, est une forme de déni institutionnalisé”*¹³. Des grilles, des symboles forts qui rendent visibles l'indésirabilité de personnes qui, même dans l'espace public, ne sont appréhendées que comme des demi-citoyens, criminalisées pour ne pas avoir de logement, n'ayant d'autre choix que d'habiter la ville selon des modalités qui ne sont pas admises.

Le temps des gymnases pourrait être assimilé à l'étape de *Déterritorialisation*, un moment transitoire pendant lequel les exilés ont été redirigés vers des gymnases pour une durée d'un mois. C'est aussi pendant ce temps que les pouvoirs publics ont mis en suspend l'activité des camps.

13 *ibid.* p 55.

Le temps du relogement _ Reterritorialisation

Durant le mois d'Octobre, les gymnases sont vidés uns à uns, les personnes redirigées vers des logements qui se veulent plus

“On a travaillé avec les comités d'entreprise et puis la Fédération d'Education Populaire qui nous ont fait des propositions dans plusieurs communes, à la fois sur Nantes et aussi en dehors de Nantes, avec souvent des refus de maires qui ne voulaient pas par exemple que des migrants viennent chez eux.”
Mme Aïcha Bassal

pérennes. Il s'agit, entre autre: de la Caserne Mellinet, de Gaston Turpin, du C.C.A.S, de Breil Malville, du Clos Toreau mais aussi de lieux situés dans les communes de Saint-Herblain et Saint-Brévin et Batz sur Mer. Une preuve, que comme le disaient déjà en 2003 Anne Querrien et Pierre Lassave dans *Bienvenue dans mon jardin* que “La ville d'aujourd'hui étouffe dans ses frontières communales ; elle doit s'allier avec ses voisines pour offrir un nouvel espace à l'échelle des enjeux contemporains”¹⁴. Le relogement a été rendu possible grâce à une étroite collaboration entre la ville

et des acteurs associatifs. Ainsi, les lieux proposés à l'hébergement sont autant des Centres d'Accueil pour Demandeurs d'Asile (CADA) que des logements non-habités (avant destruction ou réhabilitation), ou des locaux sans affection. Aussi les acteurs intervenants sont très variés, et les exilés ne sont pas logés dans les mêmes conditions d'accueil. L'hébergement en CADA est contraint par une réglementation avec des modalités d'entrée et de sortie, des règles à respecter, le moindre conflit menant à une exclusion immédiate. À l'inverse, les lieux de vie gérés par des groupes associatifs, comme Une famille un Toit - dont les locaux se situent au rez-de-chaussé des logements habités par les exilés - reçoivent une attention particulière. Les exilés vivent sous forme

14 Querrien A., Lassave ., 2003. Bienvenue dans mon jardin, Annales de la Recherche Urbaine: l'Accueil dans la ville, n° 94, p. 4.

de colocations où ils partagent aussi la chambre à coucher et en quasi autonomie - des visites ont lieux chaque mois - les bénévoles tiennent à l'intégration des réfugiés dans la vie du quartier, dans la société française; des cours de français sont donnés, des apprentissages sont proposés ainsi que des activités avec les habitants du quartier (couture, jardinage...). Une aide psychologique peut également intervenir au besoin. Des conditions de vie et matérielles qui dépassent le simple hébergement. Dans ce cas, on peut réellement parler d'hospitalité alors que dans les CADA, les témoignages rapportent une *mise à l'abri*, une réponse à des besoins primaires plus qu'un réel accueil. En somme, même si le relogement a eu lieu pour la quasi totalité des personnes qui vivaient aux squares, les modalités ont varié selon le lieu et les institutions en charge du lieu. En cause, les conditions de vie, mais surtout le suivi et le lien entre l'hôtant et l'hôte. Même s'il prend toujours la forme d'une relation asymétrique (Gotman, 2003), dans certains cas, les personnes sont accueillies dans une forme d'hospitalité, de générosité, quand dans d'autres cas, une mise à l'abri et les conditions de vies ne ressemblent en rien à ce qu'on pourrait qualifier d'hospitalité.

*“La dernière fois on a découvert qu'un des gars qui loge ici travaillait avec la couturière du quartier car dans son pays, il était couturier. Ils étaient tous les deux très contents” Bénévole
“une famille un toit.*

Comme toute *Déterritorialisation* se double de *Reterritorialisation*, qui la neutralise, cherchant à revenir à l'état initial du territoire, les exilés ont été redirigés vers des lieux de plus en plus excentrés, pour des durées plus longues, c'est le temps du relogement. Ils sont devenus alors de moins en moins visibles, éloignés d'un centre qui pourtant, fait ressource. Depuis quelques mois maintenant, et après une mise en veille de 6 mois, le square a

repris forme dans un habit qui ressemble fortement à celui qu'il vêtissait avant l'arrivée des migrants. Nous laissant croire que la ville est redevenue ce qu'elle était avant l'arrivée des premières tentes. On cherche à oublier ce qui s'y est passé, on fait disparaître les traces de leur passage mais on sait pertinemment que rien ne sera plus pareil.

*

Cette ritournelle que j'évoquais plus haut est un support incroyable pour l'étude de la figure de l'étranger. C'est d'ailleurs ce que fera Alain Milon dans *L'Etranger dans la ville*. Il explique, que l'étranger et celui qui permet ces passages successifs entre *Territorialisation, Déterritorialisation et Reterritorialisation*, cette mélodie qui révèle le territoire dans sa flexibilité, sa capacité à être "autre chose qu'un territoire"¹⁵. Ce processus finalement réussi la prouesse de chambouler la place des choses. Plus encore, selon Deleuz et Guattari, c'est bien le vecteur *déterritorisant* d'un territoire, celui là même qui "hétérogénite harmonieuse la terre" [qui] en réalité fait tenir l'ensemble de la communauté urbaine"¹⁶. Figure de style de l'oxymore, pilier instable, sans cesse à se réinventer, la ritournelle est ici rendue visible par le migrant qui la chante. Ce migrant, qui en fait ne migre plus réellement. Au contraire, ils sont dans une volonté d'ancrage, ils font ainsi de Nantes leur ville d'inscription. Pourtant, leur vie reste rythmée par des déplacements constants, des déplacements sur lesquels ils n'ont aucun pouvoir d'action, baladés

"J'aime rester en France, précisément à Nantes"
Djibril

«J'aime Nantes, c'est une jolie ville»
Sabbir.

15 Milon A., 1999. *L'Etranger dans la ville: du rap au graff mural*, Paris, Edition Presses universitaire de France, Collection sociologie d'aujourd'hui, page 31.

16 Deleuze G., Guattari F., 1991, [2005] *Qu'est-ce-que la philosophie ?*, Paris, Edition de Minuit, collection Reprise, 206 pages.

de lieux en lieux, leur *“situation est marquée par l’asymétrie et la dépendance et non pas par la libre circulation qui caractérise normalement un espace public”*¹⁷. Exilés de la ville, exilés dans la ville, errants de logement en logement, de lieux publics en lieux publics, des espaces de vies qu’ils s’approprient à l’échelle d’un instant, d’une journée, d’un mois ou d’une année. *“Exposés aux périls permanents, pris dans une vertigineuse déterritorialisation et détemporalisation de leur existence”*¹⁸. L’exilé est condamné à une vie en mouvement, Hors de son monde, hors de lui-même. En cause, une gestion chaotique de l’état d’abord, refusant de prendre en charge les demandeurs d’asile, de la collectivité ensuite débordée par les demandes. Le rêve initial devient un défi puis une lutte, et cela même une fois arrivée dans la ville qu’ils ont choisi d’investir. Dans un processus de *Territorialisation, Déterritorialisation, Reterritorialisation*, on y voit la carte nantaise se dessiner et redessiner au rythme de déménagements

“Nous on avait demandé plusieurs fois à l’état de prendre en charge les personnes qui arrivaient”
Mme Aïcha Bassal

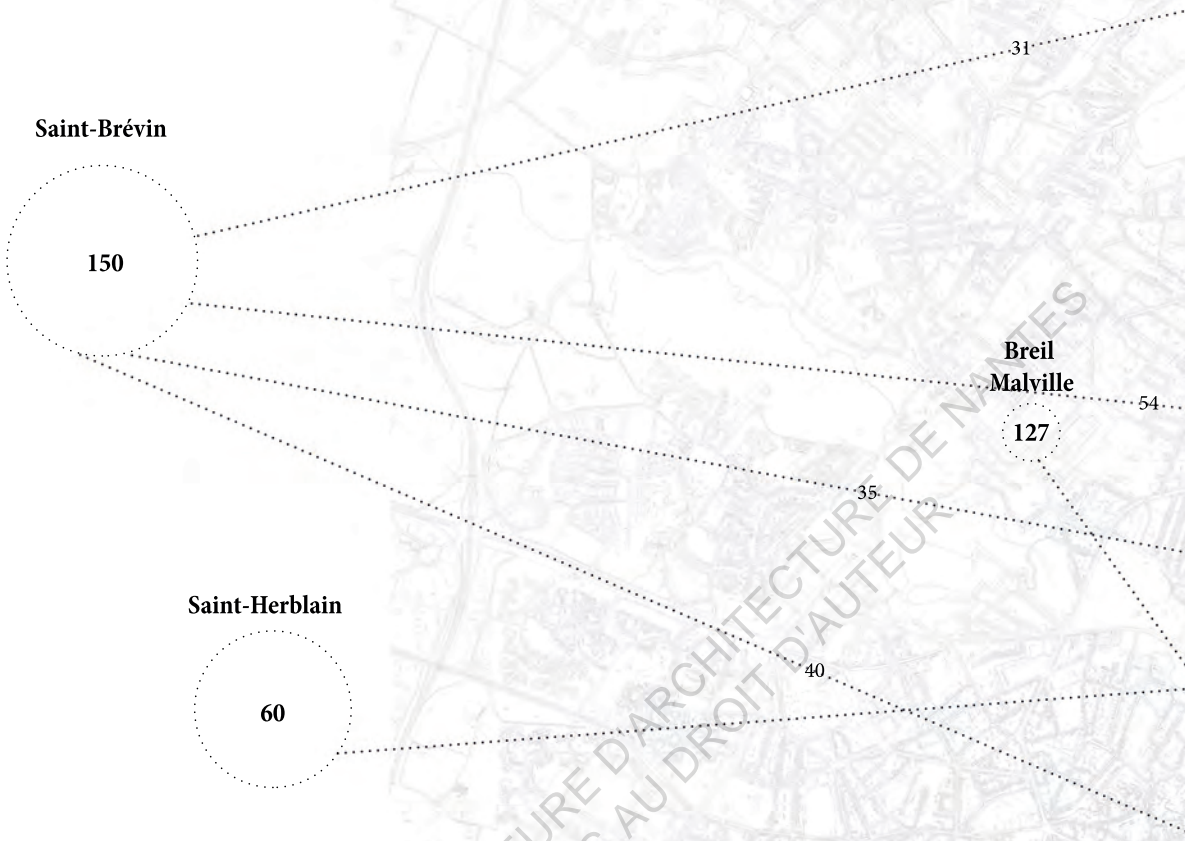
constants, vers des logements non seulement plus pérennes mais surtout de plus en plus en éloignés d’un centre urbain qui fait pourtant ressource. Un processus qui prend la forme d’une boucle incessante et répétitive car aujourd’hui encore les mêmes problématiques se posent. Le gymnase Jeanne-Bernard à Saint-Herblain, est occupé par 300 personnes dans des conditions extrêmement difficiles. Une détresse qui les a poussés, en début Juillet dernier à planter leurs tentes au square Daviais, réclamant

17 Querrien A., Lassave ., 2003. *Bienvenue dans mon jardin, Annales de la Recherche Urbaine: l’Accueil dans la ville*, n° 94, p. 5.

18 Durieux J., 2018. Le, sujet du regard. Série photographique de stalingrad (Paris) Entretien réalisé par Alexandra Galitzine-Loumpet, *Journal des anthropologues, Subjectivités face à l’exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs*, hors série, p 223.

plus de visibilité. Ils y passeront deux heures avant d'être délogés par les forces de l'ordre. Sans compter, le nombre de personnes que l'on reçoit à La Cimade, des hommes, des mineurs, des femmes et des familles, nouvellement arrivés, en demande d'asile ou même ayant acquis le statut de réfugié qui n'ont aucun logement et qui malgré les demandes successives, ne font l'objet que de rejets permanents.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Lieux publics habités (et où ils dorment)

fin ←

←

Nombre de personnes qui y ont séjourné

début du séjour

Lieux publics habités (et ils ont dormi)

Plus accessible aux migrants

fermé, grillagé, sous surveillance, rendu inaccessible (terre retournée gravats...).

Déplacements

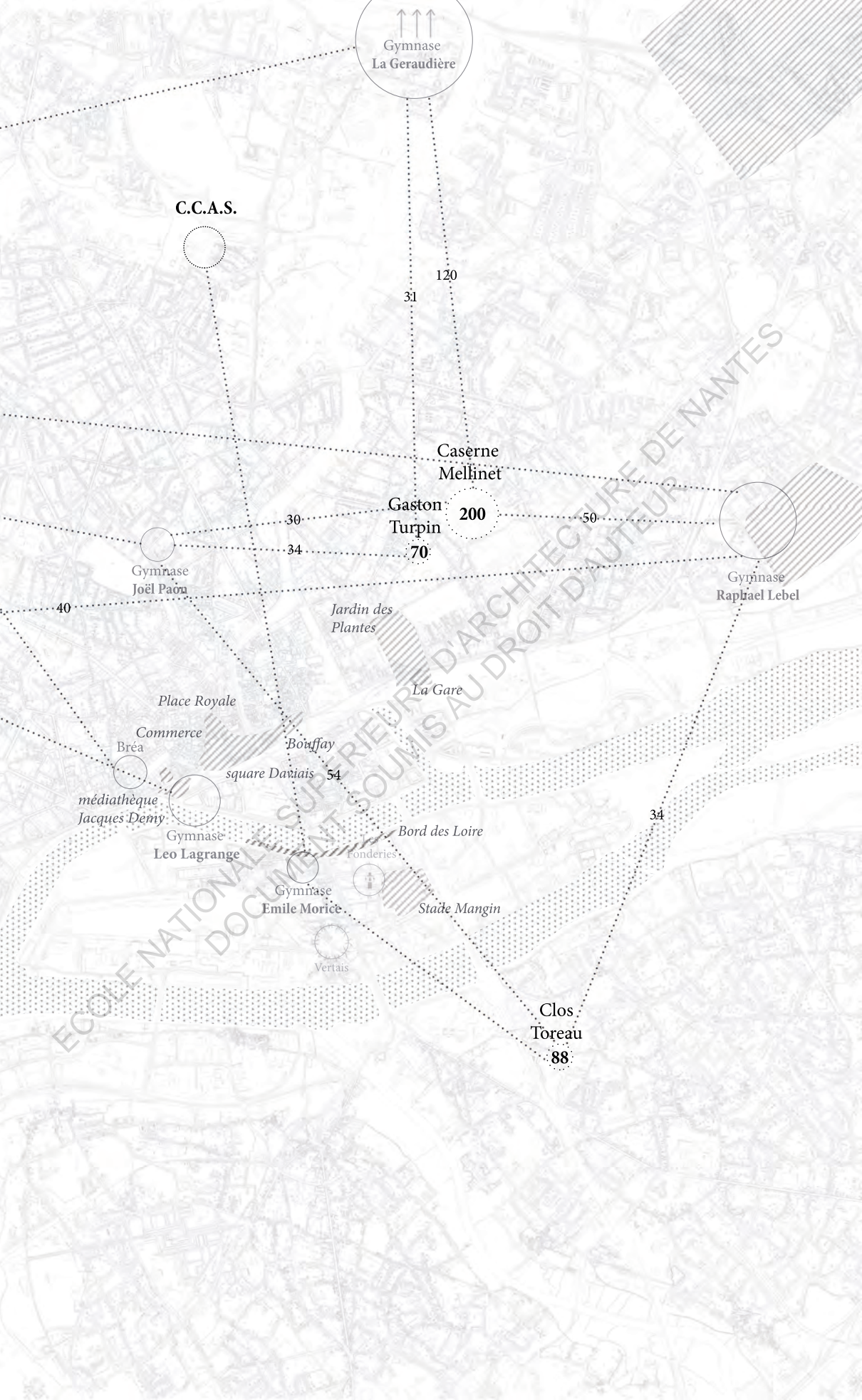
Depuis les gymnases

nbre de pers. redirigées

vers

des logements pérennes

LEGENDE



Gymnase
La Geraudière

C.C.A.S.

31 120

Caserne
Mellinet

Gaston
Turpin 200

30

50

Gymnase
Joël Paou

34

70

Gymnase
Raphael Lebel

40

Jardin des
Plantes

Place Royale

La Gare

Commerce

Bréa

Bouffay

square Daviais 54

médiathèque
Jacques Demy

Gymnase
Leo Lagrange

Bord des Loire

34

Fonderies

Gymnase
Emile Morice

Stade Mangin

Vertais

Clos
Toreau

88

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SUR LES TRACES DE L'EXIL

Habiter l'exil.

Nous venons de voir que les institutions ont tendance à réduire l'habiter à un toit, une mise à l'abri, un simple lit même dans le cas des gymnases; une vision désincarnée, parfois déshumanisante. Mais au delà des considérations techniques et politiques, que signifie habiter en tant qu'exilé?

Nicolas Chambon définit l'habiter comme *“le rapport entre soi, autrui et son environnement – et, s'il existe, son logement –, ainsi que par l'expérience du lieu et du lien pour chacune de ces parties”*¹⁹. Habiter, c'est donc cohabiter avec l'autre, cohabiter avec son milieu. Dans les gymnases par exemple, les exilés avaient un toit mais n'avaient pourtant pas le sentiment d'habiter le lieu ni les moyens de se l'approprier, tant les interactions avec autrui étaient rendues quasi impossibles par le grand nombre de personnes en un même espace, l'espace personnel se résumant à un lit de camp. Dans la rue au contraire, qu'il s'agisse des tentes, des campements ou des espaces publics, que ce soit pour y dormir ou passer la journée, ces hommes habitaient (et habitent toujours d'ailleurs), dans le sens où ils en ont pris possession, qu'ils y trouvaient une forme de liberté. Cela ne signifie pas qu'il est préférable de vivre dans la rue, mais simplement que celle-ci offrait une expérience de l'habiter plus diversifiée.

D'abord, comme le dit Tiphaine Bernard *“Habiter c'est être*

19 Chambon N., 2019. Habiter son Monde, Rhizome, Habiter, co-habiter, n° 71, page 5.

*solidaire*²⁰, et nul besoin de s'attarder sur les exemples pour constater la solidarité dans les rues nantaises toute cette année. Ma simple expérience de citoyenne me permet de constater un nombre admirable de gestes bienveillants: mon voisin qui distribuait des sacs de couchages pour les personnes qui logeaient au Jardin des Fonderies, cet homme rencontré dans la rue qui ouvrait sa voiture la nuit, toutes les manifestations devant la préfecture pour réclamer plus de droits, des cours de français qui se sont improvisés à l'école d'architecture, des visites guidées de la ville le samedi matin, la nourriture déposée aux gymnases par mon amie Hakima...

Des lieux comme, le square Daviais, le Square Vertais, le Jardin des Fonderies, Commerce, Bouffay, La Gare, le stade Mangin, le Jardin des Plantes... Ont été occupés par des personnes, comme jamais ils ne l'ont été auparavant. Ils y ont dormi, mangé, travaillé, mené une vie sociale, joué au foot, cela des heures, des jours et des mois durant. Des groupes s'y sont formés, des liens se sont créés, selon des critères d'origines, de religions, langues, d'orientations sexuelles... Alain Milon explique à ce sujet que *“La force de l'Étranger repose ainsi sur sa capacité à coder le lieu et non à être codé par le lieu. Coder le lieu, c'est d'une certaine manière, faire reconnaître au groupe sa spécificité, alors qu'être codé par le lieu c'est ne pas pouvoir faire accepter autre chose qu'une assimilation*²¹. Les exilés donne un nouveau sens aux lieu.

20 Bernard T., 2019. Coconstruire et habiter le foyer, Rhizome, Habiter, co-habiter, n° 71, pages 33.

21 Milon A., 1999. L'Étranger dans la ville: du rap au graff mural, Paris, Edition Presses universitaire de France, Collection sociologie d'aujourd'hui, page 32.

Par ailleurs, ils ne constituent pas une population homogène, la grande diversité qui les compose s'est aussi exprimée dans l'occupation de la ville, une occupation sous un mode territorialisé, des rassemblements qui témoignent d'une volonté de se retrouver *entre-soi* dans des espaces pourtant ouverts à tous. Des rencontres dans le lieu commun.

Je réalise qu'habiter est un processus complexe, bien loin de se résumer au logement ou la sédentarité.

Au contraire, l'appropriation est possible dans un mode de vie *nomade*. En s'appropriant l'espace urbain, l'exilé se sent un peu plus appartenir à la ville. L'appropriation des lieux ne se limite pas à des changements que l'on opère dans un lieu qui nous

*“Nantes c'est ma ville maintenant, j'ai dormi partout dans la ville”
Salah.*

*“J'aime Nantes, parce que c'est un beau endroit et je peux faire skate”
Sabbir*

appartient et ne va pas nécessairement de paire avec le temps long. Elle peut être temporaire, illégale ou fragile, ce qui importe c'est qu'ici et là, pour de courts ou de longs instants, les exilés se sont sentis

suffisamment appartenir au lieu pour y engager des relations sociales, en faire un chez-soi, un lieu de travail, de consommation ou d'échange. Une appropriation en marge de la société, une appropriation illégale qui fait d'eux des propriétaires illégitimes de la villes, mais surtout une appropriation qui nous a donné à voir la ville autrement. Quand nous ne voyions en l'espace du square Daviais qu'un lieu enclavé, oublié, théâtre d'activités illicites, les exilés y ont vu un lieu de vie, un emblème rendant visible la détresse et accessible l'aide. Commerce est devenu un lieu de travail avec les livraison uber-eat mais aussi un lieu où ils peuvent communiquer gratuitement

“Je connais quelques uns, on se retrouve à Commerce là. Et donc on se retrouve là bas, on prend wifi, on se connecte, on se rencontre un peu. On se rencontre parce qu'on sait on est des migrants et on est noir, tu vois ça se voit. Mais on sait un peu, lui il sait que moi je suis Guinéen et l'autre là il est Ivoirien mais quand on se rencontre on ne parle pas la même langue. Moi je parle la langue de Guinée, ma langue maternelle c'est sousou, lui il parle la langue d'Ivoire et moi je connais pas, alors on parle un peu français, où je reste avec les guinéens.”





spectateurs d'un match de foot et acteurs de la ville.

avec leurs familles. Ils se rendaient tous les jours à la gare sans jamais prendre de train. Dans chacun de ces lieux que nous voyons pourtant tous les jours, ils y ont vu un autre lieu, qui nous était invisible, un interstice qu'ils ont grand ouvert, c'est ce dédoublement de la ville, ce jumeau caché qui constitue l'essence d'habiter l'exil. Alexandra Galitsine-Loumpet parle d'habiter l'exil en ces mots : *« c'est habiter plusieurs centres dans la durée et non seulement dans le déplacement, c'est privilégier les temporalités. C'est aussi habiter ce que Georges Perec nomme joliment les « laps d'espaces », fissures, hiatus, points de friction, ouvertures sur un autre monde. Dans l'expérience de l'exil, il n'y a pas d'immobilité qui ne soit mobile, pas de mobilité qui n'immobilise ni ne segmente dans un lieu. S'il fallait définir, malgré tout, un lieu de l'exilé, il faudrait donc affirmer : l'exilé habite le multi-lieu »*²². Cette expérience de l'habiter en exil dessine de nouvelles cartes, donne un nouveau sens, une nouvelle connotation au lieu qui se voit surinvesti, vécu intimement, un espace qui semble se dilater au besoin, qui révèle une incroyable capacité à s'accommoder et se régénérer, à se disperser au besoin puis se resserrer. Par exemple, le square ne m'a jamais paru aussi grand que quand 700 personnes y ont logé. Des histoires y sont racontées, des musiques jouées et des repas cuisinés, laissant à nos sens sentir une ville qui se réinvente, qui s'ancre un peu plus dans la mondialisation.

Les lieux de vies s'éclatent, en un ensemble qui fait sens, dont résonne une logique, des lieux qui s'articulent les uns par rapport aux autres mais des lieux surtout qui placent l'exilé au coeur du processus. Aussi, dans *Espèces d'Espaces* George Perec s'interrogeait : *« Pourquoi ne pas privilégier la dispersion? Au*

22 Galitzine-Loumpet A., 2016. *La mobilité immobile : exil et dispersion*.
<https://nle.hypotheses.org/4019>

lieu de vivre dans un lieu unique, en cherchant vainement à s'y rassembler, pourquoi n'aurait-on pas, éparpillées dans Paris, cinq ou six chambres ? J'irais dormir à Denfert, j'écrirais place Voltaire, j'écouterais de la musique place Clichy, je ferais l'amour à la poterne des peupliers, je mangerais rue de la Tombe-Issoire, je lirais près du parc Monceau, etc. Est-ce plus stupide, en fin de compte, que de mettre tous les marchands de meubles faubourg Saint-Antoine, tous les tailleurs rue du Sentier, tous les Juifs rue des Rosiers, tous les étudiants au quartier Latin, tous les éditeurs à Saint-Sulpice, tous les médecins dans Harley Street, tous les Noirs à Harlem ?²³ Alors, si un exilé écrivait à la place de Perec ses lignes, lui ne s'interrogeraient plus car il l'aurait vécu, ainsi, il dirait : " J'ai à Nantes 5 ou 6 chambres éparpillées. Je dors au square Daviais, j'écris dans le jardin des Plantes, j'écoute de la musique place du Bouffay, je mange à l'Autre Cantine, j'appelle ma famille place du Commerce et je rêve à la médiathèque".

La mémoire de la ville.

Les individus qui ont investi profondément la ville, ont au delà de lui donner un nouveau sens, laissés des traces, des vestiges, des marqueurs de leur passage. La ville que nous percevons est le résultat des expériences vécus, des effets du temps, des cultures qui s'y sont déployées. Dans *Poétique de la ville, Urbanisme et Architecture*, Remy Ailleret exprime cela de façon très poétique: "De cet ensemble résonnent des échos, se détachent des images. Ces signaux faibles ou forts sont constitutifs de la réalité du lieu". Quels sont les échos qui résonnent de Nantes?

23 Perec G., 1974 [2000]. *Espèces d'Espaces*, Edition Galilée, page 81.

Mémoires d'un sol.

Si ma surface donne à voir une herbe verdoyante, un parc charmant, ce qui est enfouie est pourtant d'un tout autre registre. Résultat de la sédimentation, des effets du temps, des cultures et pratiques, j'archive en mon sein les traces du passage de vos vies. Elle deviennent miennes, elles deviennent moi. En juin dernier se posent sur moi des surfaces rectangulaires plastifiées et fixées par de courtes tiges métalliques qui me pénètrent douloureusement. D'abord quelques unes, elles deviennent vite très nombreuses. Je sens encore les corps allongés à travers ce plastique. Différentes positions qui s'essaient, les corps qui se tournent et se retournent, prenant tour à tour des positions inconfortables, rudimentaires, gênantes... puis, plus un geste, pour quelques instants, le confort est trouvé. Après quelques semaines, les résidus de vie de ses corps me pénètrent. Je suis le gardien de cette histoire, le témoin privilégié de la condition humaine. Le mégot d'une cigarette partagée manifeste la sollicitude. Les morceaux de verre des bouteilles d'alcool hurlent la détresse. Ce couteau rouillé raconte la peur. Les lettres salient parlent d'amour. Les poèmes brûlés pleurent le désespoir alors que les cahiers d'apprentissage noircissent révèlent l'aspiration à une vie meilleure. De précieux trésors enfouis qui me font support de la vie. Un matin de septembre, agitation et violence me piétinent. Pris dans le tourment, je faillis. A mon réveille, le silence est total. Les hommes et femmes ont disparu. Le souvenir de ces corps devient flou. Complètement retourné, les traces de leur passage labourées, attaquées, agressées sont devenues de douloureuses cicatrices. Le souvenir commence à disparaître et de nouveaux sont déjà semés. Mis en jachère: des pics métalliques d'un nouveau genre me traversent. Ils rendent impossible le passage et pendant 6 mois, aucun pas ne me foule. Lentement, une herbe immaculée repousse, masquant les traces de leur passage. Les tiges métalliques ont disparu, de nouvelles histoires me traversent. Je suis maintenant la surface d'un mensonge.

Les espaces investis par les exilés sont porteurs d'une poétique certaine. Théâtre de l'exil, elle a manifesté la pauvreté, la souffrance, une condition sociale douloureuse qui aujourd'hui encore irradie de certains espaces. C'est pour cette raison, que j'ai eu le besoin de confronter ce sentiment à un registre plus tangible, plus saisissant peut-être, je voulais voir, si cet imaginaire qui émerge du square Daviais, pour tous les exilés avec qui j'ai discuté, était partagé par tous. J'ai donc, en Mars dernier planté une tente au square Daviais, symbole tangible de l'appropriation des lieux. La tente solitaire et solidaire se voulait un acte anachronique fort devant le sentiment que tout autour cherchait à cacher, oublier ce qui c'était passé, je voulais assaillir le passant de cette vision, mettre en exergue des traces de leur passage avant qu'elles ne s'effacent complètement. Alors j'ai attendu des réactions, et ici est là, les regards insurgés, les airs interrogatifs ont commencé à se présenter. Planter cette tente ici avait maintenant un sens. C'est ici que se sont déployées des émotions partagées, un *chez-soi* en même temps *chez tout le monde*. Un investissement du lieu physique et affectif. Ces lieux sont devenus les emblèmes de la solidarité et l'espoir, ont constitué les prémices d'un monde en commun. Cette partie de foot à Bouffay témoigne d'un possible *vivre ensemble*, du square Daviais irradie encore l'expression des destins partagés, de la richesse dans la pauvreté, la joie dans la tristesse. La ville a toujours été là, elle offrait une forme de soutien par sa présence inconditionnelle. La ville est devenue le théâtre d'une diversité humaine, sociale et culturelle telle, donnant une place à chacun, elle a rendu possible l'altérité. Traverser la ville, procure à tous une expérience personnelle forte, et ouvre à des émotions aussi variées que puissantes. L'exilé perçoit un autre monde derrière celui que je vois, ce que nous voyons. Il y voit des





histoires, des hommes, une communauté. La ville nous rappelle à tous des éléments d'une histoire personnelle et collective, elle est le support de nos souvenirs, qu'elle à la pouvoir de brusquement faire resurgir, car ce qui est enfoui va au delà de que la réalité donne à voir.

*“La ville reste une présence pour ceux qui ont vécu des instants marquants ou tout simplement ressenti des impressions particulières, peut être troublantes, durables, éphémères mais suffisamment pour créer un souvenir ou laisser une empreinte même très légère dans l'inconscient.”*²⁴Remy Ailleret.

La ville devient une actrice à part entière, et sa personnification révèle son rôle majeure dans le processus d'inclusion ou d'exclusion des populations exilées. D'ailleurs, les entretiens que j'ai mené ont révélé que la volonté de rester à Nantes, de faire de Nantes leur ville d'inscription naît d'une relation affective qu'ils entretiennent avec elle. Ils s'approprient l'espace urbain vont jusqu'à exprimer une certaine forme d'amour. Ils partagent des souvenirs communs avec la ville, et à l'image de la mémoire du corps, on peut parler de la mémoire de la ville. La ville n'oublie pas, la ville même nous rappelle nos histoires personnelles. Dès lors, *“la ville est un lieu stratifié socialement, avec une histoire, des quartiers dans lesquels s'inscrit la géographie de l'accueil”*²⁵, et donc où l'hospitalité s'exprime tout particulièrement. C'est ce

24 Ailleret R., 2018, *Poétique de la ville, urbanisme et architecture*, Edition universitaire de Dijon, 139 p.

25 Babels, janvier 2018, *Entre accueil et rejet; ce que la ville fait aux migrants*, Lyon, Editions le passager clandestin, Collection : Bibliothèque des frontières”, page 21.

qu'explique Constance de Gourcy : *“La dimension structurante de l'hospitalité mobilise ainsi trois termes étroitement liés, en constante interaction : l'accueillant, l'accueilli et le cadre spatial informé par les migrants dans ses qualités d'hospitalité, de mémoire et de décence”*²⁶.

*

Tout ce processus a contribué à créer une cartographie intime qui pourtant est partagées par tous les exilés. Des lieux ressortent comme des passages obligés, emblématiques de l'inclusion ou de l'exclusion, ils sont des repères qui sont encore très pratiqués par les exilés. Ils se sont transformés en lieux de rendez-vous, de pause, de repos, de culture. Des nouveaux styles de vie sont à l'œuvre qui malgré leur fragilité voient naître des pratiques nouvelles. Partagées ou personnelles, elles finissent par constituer un monde, sorte de négatif du nôtre et qui le révèlent sous un autre jour, plus intensément encore.

26 De Gourcy C., 2003. L'accueil comme horizon de la migration, Annales de la Recherche Urbaine, l'Accueil dans la ville, n°94, page 42.



←
ACCUEIL
RESTAURANT
SERRES
PLAGE VERTE
JEUX ENFANTS
CENTRE VILLE
i III III III
→
TOILETTES
♿ ♿ ♿

ECO



ch a p i t r e I I

**Que fait la ville
aux migrants?**

Que font les
pouvoirs publics?

Que font les
pouvoirs associatifs?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

QUE FONT LES POUVOIRS PUBLICS AUX EXILÉS?

Hospitalité d'une ville?

En se promenant sur le site officiel de la ville de Nantes, on peut y lire que: *“Nantes est une ville ouverte sur le monde qui accueille chaque année de nouveaux Nantais des cinq continents. Elle est riche de la diversité de tous ses citoyens de résidence qui habitent à Nantes, y travaillent, scolarisent leurs enfants dans les écoles de la ville ou utilisent les services publics”*⁰¹ ou encore que *“La Ville de Nantes mène une politique volontariste en faveur de l'intégration, de la citoyenneté et de la lutte contre les discriminations”*⁰². On finit même par tomber sur *“le Guide de Bienvenue à l'usage des résidents étrangers”*⁰³ publié en 2017. Complet et bienveillant, ce dernier est empli de phrases utopiques, qui donnent l'image d'une ville idéale, qui porte des valeurs de cohésion et vivre ensemble comme : *“ À Nantes, nous croyons que l'Autre est toujours une richesse pour faire la ville ensemble. De nombreux étrangers arrivent chaque année à Nantes. Nous voulons favoriser leur accueil et leur intégration, deux étapes essentielles pour bien vivre sa ville et sa vie. La Ville a fait de ce sujet une priorité depuis 15 ans”*⁰⁴.

01 Site officiel de la ville de Nantes: <https://www.nantes.fr/home.html>

02 *Ibid.*

03 Guide de bienvenue à l'usage des étrangers: <https://www.nantes.fr/cnce>

04 Edito du *Guide de Bienvenu à l'usage des résidents étrangers*, page 5.

On note ici que le terme utilisé est *intégration*, concept sociologique complexe que je vais tenter de résumer par une entrée étymologique: du latin *integrare* “1/*remettre en état*, 2/*recommencer*, 3/*renouveler, refaire, recréer*” (Gaffiot, 2000). Il y a intégration « *d'une réalité A dans une réalité B lorsque A fait clairement partie de B mais que B a été modifié par l'entrée de A* » (Levy et Lussault, 2003). L'intégration se comprend comme un processus par lequel un personne ou un groupe de personne (A), devient membre d'un groupe plus vaste (B), cela à condition d'une contrepartie qui correspond à d'adoption des valeurs du second groupe sans que la “*contrepartie intégrative*” (Gotman, 2003), ne soit réalisée par ce dernier. Par ailleurs, la dimension d'intégration “*recouvre aussi dans le contexte français une signification liée au contexte postcolonial, renvoyant alors à une dimension identitaire ou ethno-nationale.*”(Fatiha Belmessous et Elise Roche, 2018).

Sans compter que ce guide d'environ 70 pages propose une découverte de la ville et de ses lieux propices à l'intégration des personnes étrangères. Ils y dispensent de précieux conseils allant de l'arrivée à Nantes le premier jour jusqu'aux procédures accessibles seulement après des années de résidence. Au fil des pages, la carte de Nantes se dessine et redessine proposant tour à tour la localisation des toilettes publiques, du réseau wifi gratuit, des lignes de tram et bus, des maisons de quartier et des centres socio-culturels, des lieux qui dispensent des cours de français, des lieux administratifs, des locaux associatifs, des marchés, les lieux de détente et de loisirs et d'autres qui aident à trouver un emploi. En somme, de quoi s'intégrer pleinement à la vie nantaise. Un véritable *Guide Vert* solidaire, qui représente une ville dont les espaces et la programmation auraient été pensés pour l'accueil des populations primo-arrivantes et qui nous

ferait presque oublier la précarité qu'accompagne généralement l'utilisation d'un tel guide.

De plus, la ville de Nantes est membre de réseaux à grande échelle comme *Villes Refuges* ou *Eurocities* qui ont pris une ampleur particulière depuis 2015. Se voyant dépourvue de toute capacité d'action devant l'arrivée des exilés, l'Etat présenté comme l'acteur suprême, les villes membres du réseau *Eurocities* entendent bien réclamer une place dans le processus décisionnel à l'échelle européenne. C'est ainsi, qu'elles font, en Mai 2015, une déclaration dans laquelle elles réclament: "*une politique d'immigration qui reconnaisse les défis auxquels sont confrontées les villes et l'existence de solutions locales*" et demande que "*l'Union Européenne et les états membres impliquent les villes dans la mise en oeuvre de systèmes européens d'asile, pour que les responsabilités soient partagées équitablement en Europe*"⁰⁵. À l'issu de cette Déclaration, les villes seront considérées comme des interlocutrices privilégiées en plus de bénéficier de financements spécifiques en vue de soutenir les initiatives pour "*l'intégration au niveau local, régional*"⁰⁶ des réfugiés.

Assez indéniablement, Nantes cultive l'image d'une ville ouverte à l'altérité à travers un ensemble d'éléments et d'événements qu'elle prend soin de valoriser sur son site officiel et ses réseaux sociaux, n'oubliant jamais d'insister sur sa "*mobilisation aux côtés des acteurs associatifs*"⁰⁷. D'ailleurs, lors de mon entretien avec Mme Bassal, l'adjointe au maire ne manquera pas de me le

05 Eurocities, 2015. *Déclaration de l'asile dans les villes.*

06 Ibid.

07 Site officiel de la ville de Nantes: <https://www.nantes.fr/home.html>

rappeler:

“On finance les associations, c’est la ville qui fait, c’est la ville qui aujourd’hui prend en charge. On a reçu une subvention de 4 millions d’euros pour permettre les prises en charge, ensuite on accompagne d’autres acteurs associatifs qui heureusement nous ont pas attendus, des gens comme Médecins du Monde, comme La Cimade, comme la Ligue des Droits de l’Homme, ce sont des associations qui pour certaines ont plus de cent ans donc depuis très longtemps n’attendent pas les pouvoirs publics pour accompagner les personnes vulnérables. Donc nous on les soutient, on les soutenait déjà avant qu’il y ait ce flux migratoire, on continue à les soutenir aujourd’hui”.

Pourtant, l’arrivée des exilés aux square Daviais, engendrait le risque de ternir cette image. Les expulsions successives de la préfecture sans proposition de relogement n’arrangeaient rien ni à l’image de la ville, ni aux conditions de vies des exilés qui vivaient au square.

Alors, face au refus de l’Etat de dialoguer avec les associations, ces dernières ont décidé de déposer un référé afin d’assigner la ville de Nantes, Nantes Métropole, la préfecture et L’OFII pour obtenir sinon l’hébergement des réfugiés, au moins l’amélioration des conditions sanitaires du square, à la surprise générale la ville de Nantes, saisit le tribunal administratif afin d’évacuer le square Daviais. Au delà de la riposte juridique stratégique que l’on peut voir dans cette action, il est plus important encore de souligner, qu’ici, la ville ne se satisfait pas de son rôle secondaire. Condamnée pour des expulsions dont elle n’en est pas maître,

elle entend bien proposer des propositions de mise à l'abri. La ville affirme son positionnement et va même jusqu'à presser le juge pour que la décision soit exécutée dès le lendemain. Un tour de force puisque ce dernier rend son verdict sur le siège et enjoint l'Etat à prendre en charge « *l'ensemble des personnes migrantes présentes actuellement sur le square Daviais, quelle que soit leur situation administrative au regard du droit d'asile* » et à les « *orienter, dès que possible, vers des dispositifs d'accueil correspondant à leur situation administrative, ouverts sur le territoire français* »⁰⁸. Sans grande surprise, L'Etat reste sourd et la ville prend tout en charge m'explique Aïcha Bassal lors de notre entretien:

“Nous avons demandé plusieurs fois à l'Etat de prendre en charge les personnes migrantes qui arrivaient.(...). A la fois l'hébergement d'urgence et le droit des étrangers est une compétence de l'état et donc on a demandé à l'Etat de prendre en charge les personnes qui étaient sur le square Daviais. Ce que l'Etat n'a pas fait, et donc il y a eu une augmentation importante du nombre de personnes puisqu'on est arrivé à pratiquement 750-760 personnes. Et donc, là, le Maire a décidé de mettre à l'abri ces personnes en disant qu'on ne peut pas les laisser comme ça sur l'espace public. Ils avaient passé tout l'été dans des conditions sanitaires qui étaient dégradées, certains avaient des pathologies importantes. Et donc on a déclenché ce qu'on a appelé le plan communal de sauvegarde. C'est la 1ère fois qu'on le déclenchait à la Ville de Nantes, la maire a demandé à mon service de faire des propositions pour héberger.

08 La Cimade, reprend en détail le déroulement de l'audience du mercredi 19 septembre sur : <https://www.lacimade.org/nantes-oui-laccueil-inconditionnel-est-encore-possible-en-france/>

Donc le plan communal de sauvegarde nous a permis de libérer 5 gymnases. Et donc on a mis à l'abri 768 personnes dans les gymnases. (...) Ça c'est ce qu'on a appelé la phase numéro 1, ça c'était donc à l'automne. on est rentré dans la phase 2, la phase dans laquelle on est aujourd'hui, la recherche de lieux plus pérennes. (...). On a travaillé avec les comités d'entreprise et puis la Fédération d'Education Populaire qui nous ont fait des propositions dans plusieurs communes, à la fois sur Nantes et aussi en dehors de Nantes, avec souvent des refus de Maires qui ne voulaient pas par exemple que des migrants viennent chez eux. Et donc cette phase 2 elle a commencé à la Toussaint date à laquelle on devait rendre les gymnases. Et ensuite aujourd'hui on est en phase 3 c'est à dire, la phase où l'Etat doit prendre en charge ces personnes pour les rentrer dans le dispositif national d'accueil, le DNA".

Face à tout ce pouvoir dont se dotent plus ou moins volontairement les villes et l'in vraisemblable inaction de l'Etat, on serait tenté de penser l'obsolescence de ce dernier. Et à juste titre, les dispositifs et réseaux se déploient pour affirmer le pouvoir des villes à constituer un refuge, à créer de l'hospitalité, et les scientifiques ne font qu'appuyer cette thèse. Dès 1995 avec la création des villes refuges ; Pierre Bourdieu et un ensemble d'intellectuels défendent la création de nouveaux espaces de liberté, d'échange avec la charte de la ville refuge, d'ailleurs signée par Nantes. Douillet et Lefebvre (2017), dans *Sociologie politique du pouvoir local*, par delà la question migratoire appuient l'idée selon laquelle que les problèmes publics ne peuvent être mieux pris en charge qu'au plus près de terrain. Dans l'ouvrage *Babels Entre accueil et rejet, ce que les villes font aux migrants* on lit "C'est dans les villes et au niveau des villes que se pose la question de

*l'accueil ou du non accueil*²⁰⁹. Car ce que l'Etat peut considérer comme une *masse*, une *vague*, la ville peut, un peu plus en tout cas, se donner les moyens de la voir comme des personnes à part entière aux parcours spécifiques, et alors ambitionner une intégration spatiale individualisée qui prend en considération les spécificités de la ville et pense des enjeux de socialisation et de voisinage.

Hostilité d'un Etat?

Cependant, cette affirmation ne semble pas partagée par tous, et notamment les acteurs municipaux les plus engagés. Car toujours selon Mme Aicha Bassal:

“Si le législateur a fait le choix de donner les compétences à l'Etat c'est pour qu'il y ait une égalité dans la légalité d'occuper tout le territoire. Moi je pense que c'est très bien que ce soit comme ça. Imaginez que dans certaines villes, par exemple je vais prendre par exemple la ville de Béziers où le maire refuse d'accueillir des migrants. Vous imaginez ce que ça peut faire c'est à dire que personne ne pourrait aller demander aujourd'hui des droits à la mairie de Béziers, et donc on aurait des mairies qui accepteraient et des mairies qui n'accepteraient pas et donc il n'y aurait pas d'égalité. Hors quand le législateur a donné les compétences à l'Etat, c'était bien dans cet esprit là”.

09 Babels, janvier 2018, Entre accueil et rejet; ce que la ville fait aux migrants, Lyon, Editions le passager clandestin, Collection : Bibliothèque des frontières”, page 11.

Un point de vue défendable, qui a pourtant ses limites. Car dans les faits, le nombre de dossiers de demande d'asile acceptées par les préfectures varient énormément entre les différentes régions. À Nantes par exemple, un mineur a beaucoup plus de chances d'être reconnu dans sa minorité que dans le reste de la France. En effet, alors "qu'ici un jeune sur deux est reconnu mineur, à Rennes ce ne sont que 20% des jeunes qui obtiennent ce statut" m'explique Mme Bernard, juriste salariée pour La Cimade. L'égalité d'occupation du territoire évoquée par l'adjointe au Maire dans les faits relève de l'illusion. La réalité révèle plutôt de grandes inégalités d'accès aux droits et de ce fait met à mal le *droit à la ville* pour reprendre le titre du célèbre ouvrage d'Henri Lefebvre. Alors quand est-il de l'accès à la ville et au logement décent des exilés?

La ville de Nantes, nous l'avons vu, promet un accueil qu'elle nomme elle-même de *volontariste*. Pourtant, malgré les pouvoirs donnés à la collectivité, l'Etat reste l'acteur principal et ses actions ont une réelle répercussion sur les conditions de vie et d'accueil des exilés. Etudions cela à travers l'exemple extrême mais significatif des habitants du gymnase de Beauséjour. Pour rappel, depuis fin Octobre, près de 300 exilés se sont abrités dans le gymnase désaffecté de l'ancien lycée Jeanne Bernard, à Saint-Herblain. Depuis près de 10 mois, il y vivent dans des conditions inhumaines entre insalubrité et insécurité, ils ont enduré l'hiver avec l'absence de chauffage, l'été dans une chaleur extrême. Les infrastructures sont visiblement dégradées, le ramassage des déchets est devenu de plus en plus irrégulier, sans compter que les 300 personnes ont dû cohabiter avec une unique douche et deux points d'eau. À mesure que les conditions sanitaires se

dégradent, le sentiment d'insécurité grandit: violence, peur, agressions, vols et malgré tout cela, leur plus grande peur reste celle d'une expulsion sans proposition d'hébergement, qui les laisseraient dans la précarité de la solitude. Légalement, l'Etat se doit de proposer des logements décents à ses personnes qui sont en très grande majorité en procédure de Demande d'Asile. Pourtant, le 4 Juin dernier, le secrétaire général de la Préfecture de Loire-Atlantique, Serge Boulanger a déclaré par voie de presse que l'évacuation et la mise à l'abri des exilés du gymnase Jeanne-Bernard n'aura pas lieu. Oui, le choix volontaire a été fait de les laisser vivre dans des conditions inacceptables, et cela, alors même que l'ordonnance du tribunal ordonnait l'évacuation. La Préfecture accompagnait cette décision de honteuses justifications et douteuses spéculations:

“L'action d'un certain nombre d'acteurs et de collectifs favorise cet appel d'air. En 4 ans, on a doublé la capacité d'accueil des demandeurs d'asile sur le plan régional. Nantes ne peut pas recevoir tous les migrants de France. Ce n'est plus possible. Si nous mettons ces personnes à l'abri, le flux d'arrivée continuera. C'est un cercle vicieux qu'il faut enrayer.» et *“On ne peut pas trouver de solutions pour 500 personnes, c'est impensable ! Il faut reprendre la main sur le site !”*¹⁰.

Ces quelques lignes pourraient se résumer en un reproche que le préfet fait à la ville de Nantes, et plus précisément aux associations, celui d'être trop accueillante au risque de déclencher le bien connu mais peu expliqué effet *d'appel d'air*. Mais alors, la

10 Press Océan du 04 juillet 2018, *St-Herblain Le préfet n'accordera pas le concours de la force publique pour expulser les migrants.*

peur de l'appel d'air est-elle une réalité vraisemblable ? En quoi de tels discours dénotent et suscitent des conditions d'accueil singulières?

L'équipe Babels (2018), explique que cette notion n'a rien de scientifique. En effet, cette expression, même si très imagée, est employée sans que personne n'ait jamais pris le temps de la définir ou remettre en question sauf peut être quelques scientifiques. Insa Breyer et Speranta Dumitru expliquent dans *Les sans-papiers et leurs droits d'avoir des droits* (2007), que le phénomène d'appel d'air découle de prédictions qui voudraient que si les exilés sont bien accueillis, que les villes instaurent des politiques *volontaristes* -comme Nantes aime à s'en vanter-, et bien, cela encouragerait nécessairement d'autres personnes à s'installer à Nantes. Ce qui, toujours en théorie, provoquerait un enchaînement incontrôlable de faits. On ne sait pas quoi exactement mais ce qui est certain, c'est que ces *faits* seront à l'origine d'une augmentation telle de la population migrante de la ville, que cela provoquerait un effet de *trop-plein*, ce qu'il faut en théorie toujours, absolument éviter. Mais depuis quand la prédictions surtout dans le domaine des mouvements sociaux sont des outils valables de production de connaissance?

D'ailleurs, l'histoire récente de la ville de Nantes contribue elle seule à déconstruire le mythe de *l'appel d'air*. Toujours dans le cas du gymnase Jeanne-Bernard nous avons bien vu que l'inaction du gouvernement n'a pas empêché les exilés de venir toujours plus nombreux. Tout comme tout le temps d'inaction au square Daviais n'a pas empêché 700 personnes de s'y installer. À l'inverse, dès qu'une solution a été trouvée pour le square, non seulement cela a contribué à améliorer leurs conditions de vie, mais surtout la situation globale de la ville. Car leur venir en aide,

c'est régler un problème grave, urgent et en aucun cas en créer un nouveau. Selon la Coordination et Initiatives pour Réfugiés et Étrangers: *"l'appel d'air est un "mythe", une incantation qui finit par convaincre à force d'être répétée sans répit et qui, malgré sa vacuité, n'en a pas moins des effets déplorables"*. À travers cette phrase, on comprend bien sa portée populaire, un apparent bon sens qui s'imisce dans des discours politiques qui prêchent la *peur de l'invasion*, initié par l'extrême droite, il va jusqu'à atteindre la gauche sans jamais avoir eu à être justifié. En effet, pour que la thèse de l'appel d'air soit plausible, encore faudrait-il que les exilés soient maîtres de leurs déplacements. Or, l'arrivée dans telle ou telle lieu est rarement planifiée dans leur parcours, et une fois arrivés dans une ville, le choix d'y rester dépasse des considération politiques, dont ils sont rarement informés d'ailleurs. Au contraire, la décision d'ancrage est régi par bien plus, mais cela nous le verrons plus tard.

Il est vrai tout de même que les exilés communiquent entre eux, et que la *réputation* d'une ville incite certains à venir à Nantes, plus qu'ailleurs. Cependant les raison sont moins *l'eldorado* que vante la préfecture que la supposition d'un *"c'est moins pire à tel endroit"* comme le souligne Marie Henocq responsable de la commission migrants de La Cimade (et aussi mon maître de stage). Mais surtout une telle politique a des effets très négatifs sur l'intégration des populations exilées à une ville. D'une part, de telles affirmations -dans la ligné de ce que j'évoque dans *les exilés des médias*- contribuent au même titre que *vague* ou *tsunami* de migrants, à déshumaniser ces personnes, en donnant une vision de *masse* dans laquelle la notion de flux est appréhendée comme un problème à résoudre. Une charge à se répartir, ce qui ne va pas sans donner une image sinon biaisée, négative de la migration.

D'autre part: "*La crainte de l'appel est au cœur du nouveau modèle "d'hébergement sans accueil"*"¹¹. Dans la mesure où, comme l'explique Ingrid Merckx (2017) dans *Le mythe de l'appel d'air* celui ci est une *tendance* qui consiste à ne pas trop bien accueillir afin que les suivants ne soient pas encourager à prendre le même chemin". La résultante, Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc l'exposent ainsi : "*Nos sociétés sont devenues, dans le meilleur des cas, des sociétés de secours*"¹². Dès lors, les propos tenus par la Préfecture manifestent que les étrangers ne sont pas les bienvenus. Cette crainte du "trop plein" entraîne une gestion de l'accueil maîtrisée et limitée, des tris et des quotas s'instaurent. Cela, Serge Boulanger l'exprime clairement lors d'une interview qu'il donne à Presse-Océan en réponse à la précédente "En France, l'accueil est conditionné à la situation administrative des personnes.". Dès lors, cette peur du trop plein ne va pas sans celle de perdre son "identité nationale" (François Héran). François Héran, "Looking Forward. Future Migration trends and research needs for europe", Understanding and talking the migration Challenge. The Role of Research, Commission européenne, 4-5 février 2016, Bruxelles.),

C'est ainsi, que l'accueil et l'hospitalité, hérités d'une pensée judéo-chrétienne, charitable, ont évolué lentement pour devenir un objet de droit "*lequel implicitement ou explicitement appelle une contrepartie d'intégration*"¹³. Alors, cette *situation administrative*

11 Babels, janvier 2018, Entre accueil et rejet; ce que la ville fait aux migrants, Lyon, Editions le passager clandestin, Collection : Bibliothèque des frontières", page 27.

12 Brugère F., Le Blanc G., 2018. *La fin de l'hospitalité, l'Europe Terre d'Asile?*, Edition Champs essais, 244 pages.

13 Gotman A., *Barrières urbaines, politiques publiques et usages de l'hospitalité*, Annales de la Recherche Urbaine, l'Accueil dans la ville, n°94, page 14.

dont parle le sous-préfet bien au delà d'une simple procédure de *routine*, permet de déterminer qui peut et qui ne peut pas être accueilli sur le territoire national pour d'abord bénéficier d'un accès à la ville et ensuite être intégré à la société autochtone. Ce qui signifie que certains groupes ethniques sont plus *intégrables* à la société que d'autres (Fatiha Belmessous et Elise Roche, 2018). Et tous sont différenciés des autochtones, d'un *nous*. Anne Gotman dira de ces méthodes qu'elles tiennent "*ses bénéficiaires en lisières*"¹⁴, condamnés à aucun autre choix que de se conformer à une société s'ils veulent espérer bénéficier de leurs droits, accéder à la ville. À longueur de journée dans les locaux de La Cimade., je vois les lettres de demande de séjour s'enchaîner, leurs auteurs n'oubliant jamais de prouver à quel point ils parlent bien français, qu'ils connaissent les valeurs françaises et qu'ils s'y soumettent. Mais ce que cette situation me donne à voir, en creux, c'est que ces hommes et femmes condamnés à la rue, les squats et les gymnases ; abandonnés, indésirables, mis au banc de la société, ce sont finalement, comme le disait déjà Hannah Arendt, eux qui remettent le plus en cause la souveraineté d'un Etat nation. Car déboutés ou dépourvus de droits, ils trouvent toujours le moyen d'exister. Dans *Tous Urbain*, Michel Agier écrira : "*Cette idée que l'individu sans État est celui qui met en question le plus efficacement l'État-nation me semble aujourd'hui d'actualité. La crise des migrants c'est aussi la défaite des Etats nations*"¹⁵.

14 *ibid.*

15 Agier M., 2016. Du bon usage des frontières dans un monde cosmopolite, *Tous Urbain*, n°12, page 29.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

QUE FONT LES POUVOIRS ASSOCIATIFS AUX EXILÉS?

“La fin de l’hospitalité de l’Etat (...) ne signifie pas la fin de l’hospitalité des individus ou des collectifs”

Fabienne Brugère et Guillaume Le Blanc.

Depuis l’arrivée des migrants en Europe, en France, et plus localement depuis l’épisode du square Daviais à Nantes, un nombre incroyable d’associations et collectifs se sont créés pour pallier à cette vacance de l’Etat. Les associations les plus anciennes, quant à elle ont retrouvé un nouveau souffle devant tous les citoyens désireux de s’engager. Elan de solidarité ! Impulsion hospitalière! Ici et là des pratiques *gratuites* de l’hospitalité s’improvisent, et inventent un monde en commun. Et Nantes peut s’enorgueillir de son réseau associatif aussi large que diversifié; entre aide à l’installation, à l’accès au droit, à l’hébergement, à l’emploi, à l’alphabétisation, à l’aide médicale, aux démarches administratives, à la connaissance des parcours et des pratiques culturels, que ce soit des réseaux officiels ou informels, tous participent à l’inclusion des exilés

Le terme ici préféré est celui de l’inclusion sociale et spatiale, qui s’entend comme opposée à l’exclusion. Katia Genel définit une des formes de l’inclusion comme allant *“au-delà de la simple appartenance, du simple fait d’être compté, et touche la possibilité d’être représenté et pris en considération. Elle est pensable de la manière la plus convaincante en dehors des paradigmes libéraux, dans une prise en compte des singularités”*. En somme, contrairement à l’intégration, l’inclusion n’exige pas de contrepartie, au contraire, elle donne une place à tous, quels que soient leurs particularités.

Le réseau associatif est malheureusement bien souvent débordé. Aussi, solliciter des entretiens s'est révélé non seulement très compliqué, et très peu concluant. Entre banalités et redites des actions menées dont nous pouvons être informé par une simple visite sur leur site internet. Il était très difficile de savoir réellement ce qui se jouait et comment l'espace associatif influait dans l'inclusion ou non des exilés, comment il permettait ou non la création de liens. Je ne voulais pas que ce travail se résume à un panorama global de la situation des associations de Nantes. Par chance, j'ai pu tout au long de l'année m'immiscer dans le réseau associatif et prétendre déjà un peu plus à saisir les tenants et les aboutissants des actions. Aussi, je me suis retrouvée tour à tour actrice, observatrice et enquêtrice du monde associatif et à chaque fois le résultat est bien différent.

Coucou c'est nous.

Coucou c'est nous est une association informelle. Sans statut juridique, nous nous contentions de nous rassembler tous les samedis matins à l'ENSA pour donner des cours de français à une vingtaine d'exilés. *Coucou c'est nous* est né d'une rencontre hasardeuse entre trois étudiantes à l'école d'architecture et des bénévoles de la maison de quartier de l'Île qui dispensaient des cours de français. Face à l'évidente surcharge des locaux, elles ont d'abord proposé de prêter ceux de l'école pour délocaliser une partie des cours. Puis, leur volonté de s'investir s'est transformée en la proposition que nous, les étudiants de l'école d'architecture, dispensions aussi des cours. C'est ainsi, qu'un appel sur la page facebook de l'École pour donner des cours de "français et maths" a attiré mon attention. Me voilà embarquée

dans le monde associatif, accompagnée d'autres étudiants de l'Ecole d'Architecture, de quelques Centraliens et étudiants d'Audencia. Dotés uniquement de bonne volonté et d'une courte formation aux côtés des professeurs de la maison de l'Île nous nous sommes improvisés *professeurs de français*. En réalité, ce que nous souhaitions c'était surtout rencontrer ces hommes et femmes qui étaient nos voisins ; au square, à la maison de quartier de l'Île puis au gymnase Emile Morice, nous les voyons tous les matins. Beaucoup avaient le même âge que nous, alors *Coucou c'est nous* représentait surtout l'occasion d'agir à notre échelle sur une situation qui tout l'été nous avait tous chamboulé. Nous les accueillons donc tous les samedis matin dans notre école, notre lieu de travail, mais surtout notre lieu de vie que nous leur ouvrons, non sans fierté. Je me souviens du premier jour: pour ne pas se perdre, ils sont arrivés en groupe, nous les attendions derrière la porte comme des hôtes prêts à accueillir tous ces hommes dans un lieu qui était comme chez nous et que nous pensions connaître par cœur, mais qui s'est pourtant révélé grâce aux *cours* sous un nouveau jour.

Sous les conseils d'autres bénévoles, nous commençons les cours par une rapide séance de sport, de quoi réviser les nombres, l'anatomie humaine et surtout réchauffer ceux qui arrivaient frigorifiés d'une nuit passée dans la rue. Un cercle était formé dans l'espace du 0A, au milieu, un bénévole proposait un entraînement, plus tard, les exilés aussi proposeront quelques activités sportives. Au fil des séances, nous explorions les capacités de l'espace, et petit à petit, le cercle s'est ouvert, nous sommes partis explorer le vaste plateau, en fil indienne nous courrions et tous les objets devenaient prétexte à parler français

“ Sabryn - là à droite c'est quoi?

Groupe d'exilés - Une poubelle ! (cris en coeur)

Sabryn - Et là c'est une machine à café! et là? Personne? Une benne!!

Abdelrani - Ça c'est quoi ?

Sabryn - Ah c'est la découpe laser pour couper le carton et faire des maquettes.

Abdelrani -Des maquettes?

Sabryn -Models en anglais? On ira voir des maquettes toute à l'heure si vous voulez”.

Certains bénévoles s'appuyaient sur l'école, son agencement et ce qui la compose pour faire *cours*. Très curieux devant toutes les nouvelles structures qui se déployaient toutes les semaines (Coraulis, exposition d'arts plastiques ou de géométrie spatiale...), ce qui nous semblait ordinaire devenait à travers leur regard inouï. Et très rapidement les élèves gênés et mal à l'aise qu'ils étaient, se sont appropriés petit à petit l'espace. Ils s'embraient s'y sentir plus à l'aise, le lieu devenait presque familier. Alors que les premiers jours ils attendaient à l'extérieur que l'on vienne les chercher, aujourd'hui ils nous attendent bien installés à l'intérieur, n'hésitant pas à indiquer la montre si nous arrivons un peu en retard. L'École s'est révélée le lieu parfait pour la rencontre et l'apprentissage. Les salles de classes du 1A et 1B étaient aménagées de façon à créer des petits groupes d'apprentissage autour de quelques tables assemblées et ainsi éviter la classique posture du professeur debout et des élèves assis. Parfois, nous pouvions y visionner un film ou utiliser les tableaux. Au vaste plateau du 1A, on a multiplié les activités sportives et jeux, ping-pong, volley ball, badminton... le plus important était de parler français. Et une fois l'été venu, les cours se sont délocalisés sur

les terrasses, les entraînements de sport sur le toit. Sans grande organisation, les *cours* s'improvisaient, autour d'une BD, d'un film ou un jeu de société on discutait et rigolait.

L'école d'architecture est devenu un lieu de rencontre, chaque espace ménage des possibilités qu'il s'agisse d'apprentissage ou de loisirs. Des moments, anodins et pourtant si enrichissants qui ont été rendus possible aussi grâce à des locaux dotés d'une incroyable capacité à créer de l'altérité dont la programmation laissait libre court à notre imagination.

L a C i m a d e .

La Cimade est une association d'échelle nationale. Vieille de 80 ans et à la forte identité militante elle lutte pour la défense des droits des personnes étrangères par trois biais: des actions de plaidoyer auprès des responsables politiques, des permanences d'accès au droits auprès des personnes étrangères et la sensibilisation sur les réalités migratoires via des articles de presse, les réseaux sociaux et l'organisation du festival Migrant'scène. Vaste machine bien organisée autour de 87 groupes locaux dont Nantes en est une antenne importante, elle regroupe bénévoles et salariés, adhérents et sympathisants dans toute la France. Son message est clair, la lutte pour un accueil inconditionnel.

La Cimade était un association dans laquelle je me reconnaissais beaucoup. Aussi, en voyant une offre de stage, un peu par hasard sur leur page Facebook, j'ai postulé sans réellement savoir en quoi allait consister ma mission. Il s'est avéré que l'entretien s'est bien passé, et j'ai obtenu le poste. Ma mission se divisait en deux grands

champs d'actions. D'une part, participer à la programmation et l'organisation du festival migrant'scène, d'autre part, observer les conditions matérielles et humaines d'accueil (file d'attente à l'extérieur, gestion des flux de personnes, confidentialité, convivialité de l'accueil, positionnement bénévoles/accueillies, établissement d'une relation de confiance...) des permanences d'accès aux droits organisées par le groupe local les lundis et les jeudis après-midi afin d'ensuite proposer d'éventuelles évolutions, un nouvel aménagement du local. Mon *regard d'architecte* était plébiscité. Je me suis retrouvée projetée sur la scène associative, à la fois actrice et observatrice privilégiée, infiltrée au cœur d'un énorme réseau, dont ma mission principale était finalement, de regarder.

La création d'un tel stage dénote d'un besoin et d'une volonté d'améliorer les conditions d'accueil des exilés au sein des locaux et résulte d'un conflit entre l'équipe des permanences du lundi après-midi et du jeudi après-midi, qui procèdent à des modalités différentes d'accueil. Chaque équipe considère que l'autre n'accueille pas les exilés de la bonne façon. Voyons alors les modalités de l'accueil au sein des locaux de la Cimade de Nantes, le lundi et le jeudi à travers le récit de deux journées.

Permanence du lundi _01/07/2018

Le lundi est rythmé par deux temps. De 14 heures à 17 heures des personnes étrangères sont reçues sur rendez-vous, et à 17 heures, les portes du local s'ouvrent pour accueillir toute personne qui a besoin d'aide ou d'information. En tout cas en théorie, mais dans la pratique rien ne se passe jamais exactement comme ce qui est supposé.

Ce lundi là, une petite dizaine de bénévoles s'apprêtent à accueillir des personnes étrangères qu'ils ont déjà reçues et dont la situation nécessitait un autre rendez-vous. En attendant leur arrivée, les bénévoles discutent joyeusement avant de vite se constituer en binôme pour recevoir les personnes qui arrivent. Les premiers bénévoles s'emparent des tables les plus éloignées les unes des autres, avant de vite ne plus avoir d'autre choix que de se retrouver dans une situation d'extrême proximité entre deux rendez-vous. Les rendez-vous ont à peine commencés que déjà, des personnes sans rendez-vous se présentent. C'est là que M. intervient, son rôle, accueillir, écouter et discuter afin de comprendre rapidement la situation dans laquelle se trouve la personne. Suite à cette discussion, et à la vue du déroulement des rendez-vous en cours, elle fait en sorte qu'il soit reçu le plus vite ou possible ou lui demande de repasser à 17 heures. Les portes du local sont grandes ouvertes, et très peu de personnes se présentent. Celles qui ont un rendez-vous entrent et patientent dans la première salle. Au milieu de celle-ci trône de quoi boire et grignoter mais personne ne se sert. Pendant ce temps, les rendez-vous se déroulent dans un calme étrange, les hôtes s'ouvrent devant des bénévoles bienveillants et attentifs. Soucieux d'apporter les bonnes réponses, ils consultent alors régulièrement les salariés, juristes confirmés sur les droits des étrangers ou encore d'autres bénévoles. Les rendez-vous sont pris pour une heure mais ils durent le temps qu'il faut. Le temps qu'il faut pour que l'accueilli soit en confiance, le temps qu'il faut pour discuter et faire comprendre la situation dans laquelle se trouve l'exilé. Car en réalité, ce qui est à l'œuvre ici, bien au delà de la rédaction d'une demande d'asile, ou la résolution d'une obligation à quitter le territoire, c'est une rencontre humaine entre

une personne perdue et une autre qui est là en espérant résoudre sa situation mais qui en réalité ne peut que l'accompagner, la décision reviendra toujours à la préfecture.

A 17 heures, une dizaine de personnes attendent déjà d'être accueillies pour les permanences sans rendez-vous, une nouvelle vague de bénévoles arrive. Ces derniers les invitent à entrer dans la salle d'accueil, et les incitent à se mettre à l'aise, se servir en nourriture et boisson. La salle se remplit de personnes et de bruit. Et dans un souci d'intimité pour les personnes reçues, le rideau qui sépare les deux salles est fermé. Ils patientent et discutent entre eux, l'ambiance est conviviale, accueillants et accueillis discutent. Un bébé pleure, puis se calme. Une personne arrive paniquée, elle vient de recevoir une lettre, un bénévole regarde et lui dit: *"c'est une bonne nouvelle ça! Ca veut dire que tu peux rester!"*.

Journée de jeudi _04/07/2018

Le jeudi, à la différence du lundi, aucun rendez-vous, tout le monde est accueillie à partir de 14 heure et jusqu'à 19 heure. Un rythme déjà nécessairement plus soutenu. J'arrive cette fois aussi à 14 heure devant le local, et déjà une file composée de 30 personnes fait face à une porte fermée. Femmes, enfants, personnes âgées attendent sous une chaleur déjà pesante. Une femme enceinte entre dans la première salle, les autres resteront à l'extérieur et pourront espérer entrer qu'une fois leur tour d'être accueillie venu.

Tous les bénévoles regrettent de se retrouver obligé de laisser les personnes à l'extérieur mais ne cessent de répéter qu'il n'y a pas d'autre choix. Ils décident malgré tout de déposer une table à l'extérieur sur laquelle laisser des verres et des bouteilles d'eau.

Je pose la table et le temps d'aller chercher l'eau et les verres, des femmes en on fait une assise. Je pose les bouteilles sur le côté. Personne n'y touche.

Face à toutes les revendications qui se multiplient, les voix qui s'élèvent à l'extérieur, l'équipe du jeudi à C, son rôle, écouter rapidement les histoires, appréhender les besoins et décider des l'ordre de passage en fonction de la position dans la file et de l'urgence de la situation. C redirige aussi toutes les personnes pour lesquelles La Cimade ne peut rien faire: *"Tant qu'aucune déclaration n'a été faite à la préfecture, nous on peut rien et il y en a beaucoup qui viennent à la Cimade pour demander un hébergement, nous on ne peut rien faire"*. Elle filtre le passage et quand vient le moment de passer d'une personne, elle la laisse entrer. C'était le pré-accueil. L'accueilli entre dans la première salle où il devra expliquer en détail sa situation à une nouvelle personne sur la table centrale de la pièce. Le but est là de diriger la personne vers le binôme de bénévoles le plus qualifié pour sa situation.

À l'intérieur c'est un autre monde le calme qui y règne contraste avec l'agitation extérieure. L'ambiance est plus intime et les bénévoles sont toujours aussi aimables que bienveillants. Le rideau sépare la première salle de la seconde et au fond, un des postes est occupé par un bénévole référent dont la mission est de rechercher la documentation nécessaire aux autres bénévoles. À l'extérieur, la file continue de s'agrandir, mais de plus en plus de personnes entrent et attendent leur rendez-vous. Il est très difficile pour les bénévoles de refuser certaines personnes et devant les demandes qui se multiplient et les rendez-vous qui s'éternisent, je me retrouve embarquée dans l'euphorie des permanences; j'accompagne Mohammed, jeune mineur arrivé

depuis quelques jours à Nantes, chez Médecins du Monde. Il me demande où il peut dormir et je connais la tristesse de la réponse à cette question *“aucune place disponible avec le 115, ni dans aucun organisme étatique ou même associatif”*. Dépité mais anormalement souriant il m'explique qu'il dort soit au CHU, soit au Jardin des Plantes. Quand je le reverrai la semaine suivante, il me dira qu'il va beaucoup mieux car maintenant il dort dans un camion aménagé par Médecins du Monde. Nous arrivons dans les locaux de Médecins de Monde pour mineurs, et en y entrant, rien ne laisse croire qu'il s'agit d'un espace associatif. On aurait plutôt dit un foyer de lycéens, les jeunes discutent et rigolent entre eux et avec les bénévoles, tous deux très jeunes. Les modalités de l'accueil sont bien différentes de celles de La Cimade: en entrant, les jeunes inscrivent leur nom sur la liste et cochent leur besoin selon qu'il soit privé ou qu'ils aient un besoin de tickets douches, trousse de toilette, nourriture... Si le besoin est privé, ils montent à l'étage pour un entretien plus intime. Mohammed monte, je l'attends, un peu gênée au milieu de tous ces jeunes hommes très loquaces. Mohammed descend une demi heure après et récupère des tickets bains douches, une trousse de toilette et mange un gâteau. On me dit qu'il va falloir lui expliquer que demain il aura rendez-vous aux pieds de la tour de Bretagne pour une visite de la ville et de tous ces lieux stratégiques quand on est migrant mineur isolé. De retour au local, un bénévole s'occupe de lui et ma mission est terminée.

Permanences Hors les murs au gymnase Jeanne Bernard.

Dans certaines situations, les bénévoles accompagnés d'une salariée de La Cimade choisissent de délocaliser les permanences pour venir en aide aux personnes dans une situation d'extrême

précarité. Ils l'ont fait pendant le square Daviais et le refond depuis ce mois de Juillet au gymnase Jeanne-Bernard. Je ne m'y suis jamais rendu mais les observations des bénévoles sont désolantes. F. Bénévole (du lundi) a écrit dans un mail à destination des membres de La Cimade que les conditions empiraient visiblement et qu'elles sont plus précaires encore que celles du square Daviais. Il expliquera cela ainsi:

“nous avons été particulièrement heurtés par la présence en nombre de femmes (dont plusieurs enceintes) et de jeunes enfants. Il nous a également été rapporté que le campement grossi avec l'arrivée récente de nouvelles personnes”.

Devant la gravité de la situation, ils ont sollicité et obtenu un rendez-vous le 21 août prochain avec le Maire de Saint-Herblain, Bertrand Affile afin d'échanger avec lui sur la situation au gymnase et de réfléchir à certaines solutions.

La simple existence de mon poste dans cette association dénote de la place donnée à l'espace comme capacité à accueillir. Depuis mars 2019, La Cimade s'est vue pourvue d'une nouvelle charte déontologique en six points dont deux pour lesquels la configuration spatiale des locaux joue un rôle:

“ 4 _Etablir des relations bienveillantes et respectueuses avec les personnes accompagnées. A cet effet, les bénévoles et salarié-e-s de La Cimade doivent être conscient-e-s de la dissymétrie de la relation et s'abstenir d'exprimer tout jugement sur la vie privée des personnes reçues. Il convient de créer les conditions d'un échange humain horizontal avec les personnes accompagnées et d'être attentif aux conditions matérielles de l'accueil. Il est donc nécessaire de ne pas entretenir une posture de « sachant-e » face à des personnes « en

attente d'une solution », mais de faire preuve de pédagogie pour s'assurer de leur compréhension et favoriser leur autonomie dans la décision comme dans la mise en oeuvre des démarches.

5 _Assurer le droit à la confidentialité pour les personnes accompagnées. Dans tous les cas de figure et quelle que soit la configuration des lieux, chacun-e doit veiller à préserver au mieux la confidentialité des entretiens et des informations collectées.”

La Cimade cherche à offrir l'accueil le plus respectueux possible des personnes, et entame des recherches pour un nouvel aménagement spatial qui ménage de l'horizontalité, de la dignité et de l'intimité pour les étrangers accueillis. Cependant, cette gestion de l'espace est devenu source de conflit. Les bénévoles du lundi reprochent à ceux du jeudi de laisser les personnes à l'extérieur, en fin quand ceux du lundi se voient reprocher de ne pas accueillir suffisamment de personnes. Face à tous ces conflits, les salariés ne cessent de rappeler le rôle principale des permanences qui sont des outils d'observation sur un territoire pour identifier les blocages et mener des actions de plus grande envergure et améliorer les condition de vie de plus de personnes qu'ils ne pourront jamais par le simple biais des permanences. C'est ici qu'intervient l'âme militante de La Cimade qui depuis un an multiplie les plaidoyer, au square Daviais et au gymnase, ils dénoncent, sollicitent des rendez-vous, réalisent des communiqués de presse, des actions symboliques fortes qui réellement agissent pour l'amélioration des conditions de vie des personnes.

Logis Saint-Jean

J'ai ensuite rencontré le président de l'association *Logis Saint-Jean* qui propose un accueil de jour qu'il qualifie "*de base*". C'est à dire que les locaux situés dans le centre nantais sont ouverts de 13 heures 15 à 16 heures et accueillent quotidiennement 200 à 250 personnes qui reçoivent une collation et sont reçues par des bénévoles à l'écoute et disposés à leurs venir en aide ponctuellement; remplir des papiers, donner des renseignements... J'arrive donc comme convenu avec le président à 14h30 dans les locaux de l'association, heure de forte influence. Je ne suis pas très à l'aise, les bénévoles sont submergés de travail, le président sursollicité me demande de patienter quelques instants et je me retrouve sans vraiment comprendre comment, à la plonge aux côtés de deux bénévoles. Je réalise ma tâche consciencieusement et alors que je nettoie une pile d'assiettes qui ne fait que grandir, me rendant presque invisible, autour de moi les conversations entre accueillants et accueillis ne sont que éclats de rire et bonne humeur. Je profite d'un instant de silence pour engager la conversation. La femme à ma gauche est une bénévole du quartier, elle vient une fois par semaine car elle m'explique apprécier l'ambiance et la relation qu'elle entretient avec les hommes qu'ils accueillent. Le mot peine à sortir, elle hésite, puis finit par dire: "*Oui, je crois que je peux dire que certains d'entre eux sont devenus mes amis*".

Le directeur m'interpelle et m'invite à entrer dans son bureau, petite pièce à l'entrée. Et avant même que l'entretien ait commencé, des hommes frappent à la porte, entrent, puis referment la porte. Quelques secondes plus tard, un homme frappe encore. Je comprends que l'entretien ne sera pas long.

Le président m'explique l'intérêt de l'accueil de jour, et je comprends vite, qu'au delà même de la relation entre accueillant et accueillis, les locaux sont un support, un espace public presque, dans lequel les exilés se donnent rendez-vous aussi pour se retrouver ensemble, sociabiliser et avoir accès à un certain nombre de services. Et à l'image de l'espace public, il n'y a que des hommes dans le local. Mais cette fois, il est bien plus simple d'expliquer l'absence totale de femme:

“Alors on accueille que des hommes, parce que simplement au départ il n'y avait que des hommes pratiquement et puis aussi parce qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les femmes et qu'il y a des associations spécialisées pour l'accueil des femmes, des familles et pour des problèmes d'hygiène, de disputes, quand on avait 400 personnes dans des locaux qui sont pas très très grands euh on avait des problèmes de sécurité, de bagarre, donc on fait attention. On a qu'un toilette, c'est des problèmes d'hygiène donc qui font qu'on accueille que des hommes.”

Pendant longtemps j'ai essayé de comprendre les raisons d'un tel discours. J'étais subjectivement outrée avant de réaliser qu'il disait, en creux, beaucoup de mon propre mémoire. En effet, dès le titre j'explique qu'il s'agit d'une rencontre entre des hommes et un lieu public, tout simplement car toute l'année je n'ai jamais été amenée à rencontrer une femme, soupçonnant un parcours différencié. Et si moi aussi j'étais tombée dans le piège de les exclure simplement car je ne les voyais pas ? Pourquoi est-ce si simple de conjuguer la migration au masculin, alors même que les chiffres disent qu'elles sont autant que les hommes? Et si l'espace public dont je parle si positivement avait le pouvoir

d'inclure les hommes mais d'exclure les femmes? Car si les locaux de cette association sont une métaphore exacerbée de l'espace public, en quoi est-ce révélateur d'un problème?

Revenons donc sur les dires du président. Il justifie l'accueil exclusivement masculin par le petit nombre de femmes. Pourtant, dans les faits, elles représentent la moitié de la population migrante. Pourquoi, dans l'imaginaire collectif les femmes sont absentes de la scène migratoire? *Le petit guide pour conjuguer la migration au féminin* publié par La Cimade (2013) suppose que cette réalité est relayée par les reportages télévisés regorgeant d'images représentant des jeunes hommes venus des pays d'Afrique, en situation de grande précarité, quand la femme s'est vu pourvoir depuis des dizaines d'années maintenant de l'image de *celle qui reste* au pays. Sans oublier les discours politiques toujours plus hostiles, envers la migrations qui gagnent peut-être plus à être illustrés par des figures masculines, qui suscitent plus la peur et les préjugés. C'est d'ailleurs ce qui nous mène à la deuxième hypothèse avancée par le président de l'association, celle selon laquelle elles sont exclues pour leur propre sécurité. En disant cela, il tient un double discours: les femmes migrantes victimisées et les hommes criminalisés. Et si les femmes par leur absence dans ce mémoire, étaient les actrices principales d'une lecture en négatif de l'ouvrage. L'inclusion des hommes disant peut-être autant de l'exclusion des femmes. Une présence comme fantomatique à laquelle il faudrait juste regarder à deux fois pour la voir.

Une nouvelle personne frappe à la porte. Ils ont besoin d'aide pour remplir des papiers. Il leur dit d'attendre encore quelques instants, et me fait signe d'enchaîner les questions. Il m'explique

que les hommes qui se retrouvent à Logis-Saint Jean peuvent être là depuis quelques jours tout comme depuis 10 ans, tant qu'ils sont finalement pas encore installé, pas dans une situation stable, et celle-ci peut prendre des années, puis précise:

“En général dès qu'ils sont installés ils disparaissent. Enfin, ils peuvent rester localement mais bon ils ne viennent plus. Pour venir ici, il faut être en manque de quelque chose hein. Je veux dire si vous avez fait votre trou, si vous avez un travail, si vous avez une famille, si vous êtes marié, si vous avez des gosses vous venez plus c'est certain. Si vous êtes intégré, vous ne venez plus. Ou alors une fois par an pour dire bonjour pour saluer.”

En parlant d'intégration je lui demande son point de vue sur l'intégration, et il m'explique que l'association ne fait pas de politique, qu'ils essaient juste de répondre: *“à quelques besoins primaires, éventuellement leur donner à manger”* avant d'ajouter tout de même plus loin:

“S'il veulent rester en France, qu'ils apprennent le français, qu'ils essaient de s'intégrer. Euh, quand vous voyez des types qui sont là depuis 10 ans à glander. Je sais pas si c'est la bonne solution, ni pour eux, enfin pour personne quoi. C'est certain que, je veux dire que d'être à rien faire pendant des années ça donne aussi des mauvaises habitudes, et c'est pas très sain quoi et faut qu'ils se prennent en main quoi.”

Déconcertée par les propos qu'il vient de tenir, je réalise que le monde associatif est loin d'être l'imaginaire idéalisé que je me représentais. Je préfère revenir sur les qualités spatiales de l'accueil

plutôt que de m'engager sur une voie que je sens sujette aux controverses. Je demande donc une visite des locaux avant que l'entretien se termine. Le local est divisé en deux grandes salles principales. La première correspond à "la salle de restauration", ils y prennent les repas, discutent rapidement avant de rejoindre la seconde pièce qui elle est plus réservée à la détente, on y trouve: un canapé, quelques postes d'ordinateurs, des tables de ping pong, une télévision branchée sur une chaîne d'information, un baby foot et une petite bibliothèque. L'ambiance est agitée et tout le monde vaque à de multiples occupations. Certains discutent, mangent, ou aident les bénévoles. Une ambiance agitée mais agréable, qui dénote des propos tenus par le directeur.

*

Cette seconde partie était l'occasion de s'insérer dans des réseaux inconnus ou nouveau, et de voir comment ceux-ci par leurs qualités sociales et spatiales participent à l'accueil de exilés. Cela en précisant le rôle que chacun jouait, de part aussi une précision sémantique. Ces acteurs excluent-ils? Incluent-ils? Intègrent-ils? Peut-on associer un terme à un acteur. Et alors que je portais avec une visions figée, réduisant les acteurs administratifs à l'intégration, et les acteurs associatifs à l'inclusion, mes nombreuses rencontres ont rendu compte d'une réalité bien plus nuancée. Aucune étiquette ne peut être donnée, et les acteurs administratifs, loin de se réduire à une entité homogène, ont des points de vue très diversifiés. De la rencontre avec Mme Aïcha Bassal, j'en garde le souvenir d'une personne disposée et en faveur de l'inclusion, de la mixité et du cosmopolitisme quand les propos tenus par Mr Serge Boulanger sont révélateurs d'une exclusion

acérée et assumée. De même, du côté des acteurs associatifs, je me suis retrouvée confrontée à des situations d'accueil *gratuit* qui n'existe que pour créer des situations de partage comme à *Coucou C'est nous*. À la Cimade aussi, je peux aisément témoigner d'une volonté d'inclusion, d'une quête perpétuelle des meilleures conditions d'accueil possible, dont les maîtres mots sont dignité et horizontalité sans compter le militantisme pour l'inconditionnalité de l'accueil. Pourtant, toujours avec des acteurs associatifs, la rencontre avec le directeur de Logis Saint-Jean s'est révélée déconcertante de part les propos tenus, qui, s'ils ne sont pas une forme d'exclusion témoignent au moins d'une volonté d'intégration qui en soit, n'est pas que négativité, mais qui tels qu'ils ont été énoncés se sont révélés assez violents.

Aussi, une telle constatation ne peut que susciter l'envie d'actions menées en symbiose. Cyrille Hanappe dans *La Ville Accueillanté*, explique que celle-ci se doit "*d'être pensée comme un espace où les services publics joueront leur rôle et assumeront leur responsabilité envers les populations migrantes et où les actions seront menées en complémentarité et en collaboration avec les associations tout en veillant que celles-ci garde leur indépendance en terme d'action et de positionnement politique*"¹⁶. Mais la ville comme espace urbain peut-elle se révéler intégrative ou inclusive? Cédric Audebert (2007) révèle qu'il existerait un lien entre intégration sociale et appropriation spatiale. Il me semble qu'il ne reste plus qu'à donner la parole aux exilés.

16 Hanappe C., (dir.), 2018 *La Ville Accueillanté: Accueillir à Grande-Synthe, questions théoriques et pratiques sur les exilés dans les villes*, Paris, Collection: Recherche n° 236, Édition du PUCA, page 179.

ch a p i t r e I I I

**Rencontre entre
l'exilé et la ville.**

Sabbir

Djibril

Amir

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce troisième chapitre donne la parole à Sabbir, Djibril et Amir qui m'ont guidé dans les rues nantaises. Leurs itinéraires retraçaient chronologiquement les étapes de leurs *parcours résidentiels* depuis la première nuit à Nantes jusqu'à la dernière. Mais rapidement nos errances dans la ville nous ont mené dans des lieux qui sans être des logements ont compté et qu'ils tenaient à me montrer. En une après-midi nous sommes revenus sur une année de vie à Nantes. Nous avons traversé des lieux, vécus, appropriés, fuis, perdus. Nos chemins ont dessiné des géographies intimes dont les contours laissent percevoir les conditions de l'accueil à la nantaise.

Ce sont là 3 récits sensibles et intimes, témoins d'une réalité alternative, inconnue, stigmatisée que des amis ont eu le courage de me livrer, me confiant par la même occasion le devoir de rendre compte de leurs dires le plus fidèlement possible. Alors, au delà de toute victimisation, compassion stérile ou charité distante j'apprends à les connaître, je redécouvre ces hommes à travers le récit de leur propre rencontre avec la ville. Et alors que nous traversons les lieux, le passé ressurgit, intensément. Je découvre des relations à la ville complexes, entre amour et désamour se profilent de multiples modalités de l'accueil. Des squares, des places, des trottoirs, des gymnases, des parcs se transforment par leurs histoires et deviennent habitations; lieux de rencontres, lieux de vies et de survies. De lieu en lieu, de discussion en discussion, d'anecdotes en anecdotes, autour d'un café, dans le bus ou au Jardin des Plantes je me surprends à découvrir en Nantes, un ailleurs en plein cœur de la ville.

Pour rendre compte de cette après-midi en même temps que de l'année décrite, je vais décliner narration, dialogue, réflexion et commentaire qui reconstituent le parcours de ces hommes tels que nous l'avons vécu en quelques heures. Cependant, une scène ne sera pas présente au moment réel où elle a eu lieu, la première. Le récit du moment où ils m'ont compté les raisons pour lesquels ils ont quitté leur pays. Cette question, je ne l'ai jamais posé, pourtant, ils m'en ont tous parlé, jugeant sûrement que cela aiderait à la compréhension de leurs parcours et dans un souci de cohérence chronologique, elle arrive au début.

Je vous invite à me suivre et revivre 3 après-midi, 3 histoires, 3 parcours qui retracent la rencontre entre des hommes et Nantes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Nantes

Paris

Nice

Italie

Slovénie

Croatie

Serbie

Macédoine

Grèce

Bangladesh

avril 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SABBIR

Nous courons pour rattraper notre tram et juste au moment où les portes sont sur le point de se refermer, on se faufile, *in extremis* à travers celles-ci. Après quelques instants de recherche, on trouve deux places assises. Et alors que nous reprenons notre souffle, Sabbir entame une nouvelle discussion:

“Sabbir - Tu as combien de frères et sœurs?”

Sabryn - Moi 4, tous plus petits et toi?”

Sabbir - Moi c'est moi plus petit, avec 16 ans j'ai deux frères et deux sœurs. J'ai une sœur c'est 27 ans, mon autre sœur, elle est 19, et mon frère il est 22 ans...”

Il arrête sa phrase et ne donne pas l'âge de son autre frère. Je ne pose aucune question, mais d'un geste de tête qui semble être dirigé vers lui-même, il décide de m'expliquer la raison. Car, s'il ne m'a pas donné l'âge de son second frère, c'est parce qu'il est décédé suite à un incendie déclenché par un homme qu'il nomme la *riche personne*, et qui revendiquait la propriété de leur maison. Il lève la manche de son pull et me montre son bas calciné, cicatrice immuable d'un moment qu'il m'évoque, un sourire triste aux lèvres. Attristée et gênée je murmure *“je suis désolée”*, j'ai le sentiment que le tram entier écoute notre conversation. Lui, ne semble pas préoccupé par les oreilles indiscrètes et poursuit son histoire:

“Après on est parti chez ma grand mère maison, c'est loin, c'est une campagne, je peux rien faire, pas bus, pas école. Il n'y a pas tram, pas beaucoup de bus, il faut prendre un bateau. Je peux pas avoir de travail là bas”.

Il y resteront quelques temps avant que *la riche personne* les retrouve et cette fois menace la vie de Sabbir. Au regard du danger, ses parents lui demandent de quitter le pays:

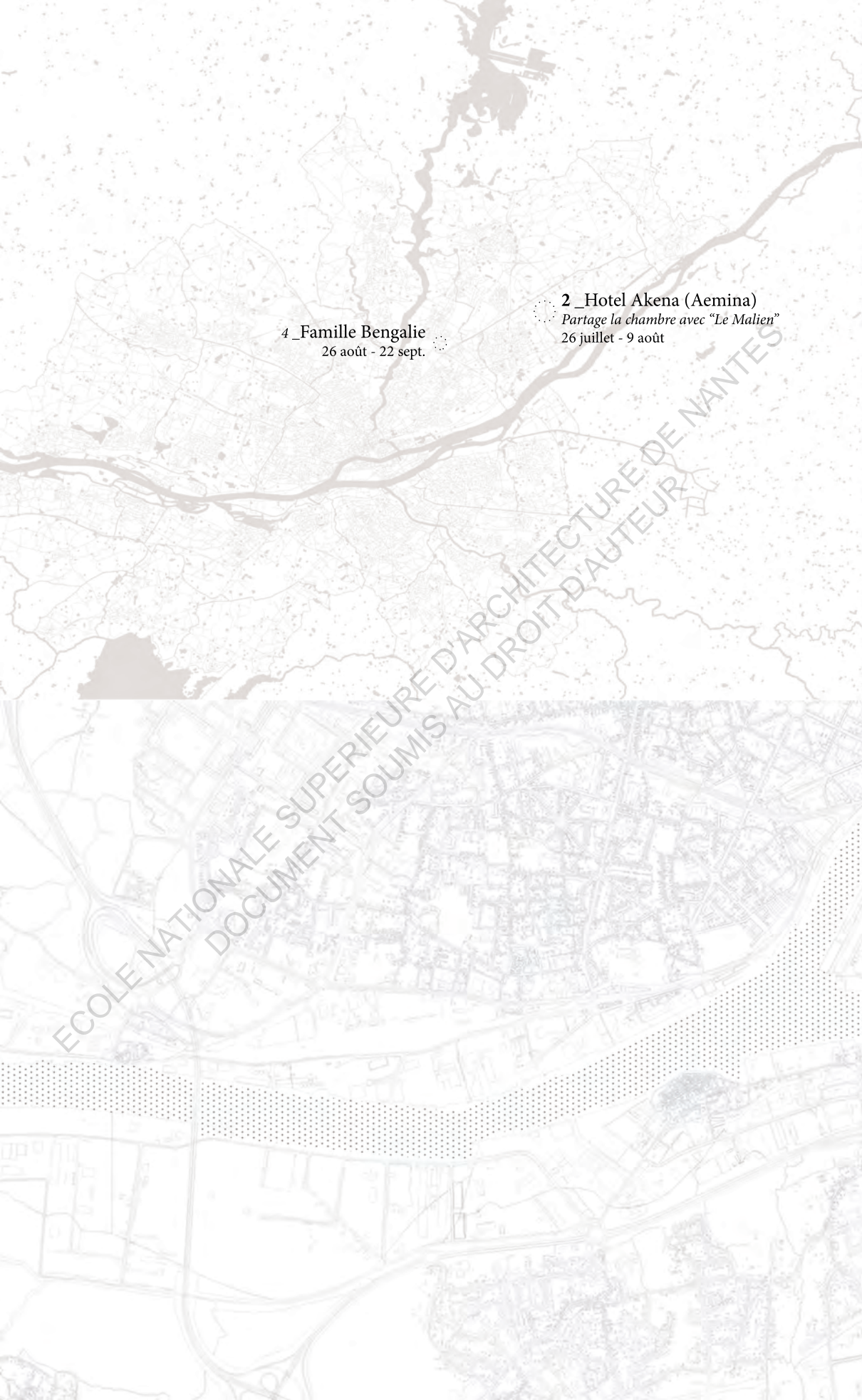
“J’ai dit c’est bon, je vais partir alors. Il y a pas de sécurité”.

C’est ce qu’il fait en avril 2018. De Dacca, la capitale du Bangladesh, il rejoint la Grèce en avion et débute alors la traversée de l’Europe, à pied ou en voiture: Macédoine, Serbie, Croatie, Slovénie, Italie puis la France, un voyage périlleux pendant lequel il fera de nombreuses rencontres. En France il arrive à :

“Tu connais Nice? Oh c’est joli hein c’est très beau!”

où il restera deux heures avant de prendre le train pour Paris où habite l’ami de son oncle. Après 15 jours à Paris, il décide de venir à Nantes, en train. Nous sommes alors le 25 juillet 2018.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



4_Famille Bengalie
26 août - 22 sept.

2_Hotel Akena (Aemina)
Partage la chambre avec "Le Malien"
26 juillet - 9 août

6_Chez Damien et Agathe
1 semaine par mois

3 _ Appartement (Aemina)
colocation à 5 ; 2 dans une chambre
10 août - 25 août

✳_Bouffay

1_ Chambre (Aemina)
Rencontre avec "Le Malien"
25 juillet

marché de la
Petite Hollande ✳

6_Chez Anne-Marie
1 semaine par mois

_Coucou c'est nous ✳

5 _Gymnase
Emile Morice
23 sept. - 8 oct

✳_LEcole JEM

6_Chez Claire
1 semaine par mois

6_Chez Cécile
1 semaine par mois

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS DROIT D'AUTEUR

1 - Un premier accueil associatif 1 nuit dans le centre nantais

Sabbir m'a donné rendez-vous devant l'école d'architecture; on a l'habitude de s'y retrouver tous les samedis matin pour les cours de *Coucou c'est nous* et cette semaine il loge sur l'Île, alors tout le monde y trouve son compte. L'entretien commence légèrement, on discute de nos vies privées et vite il prend le contrôle de l'itinéraire. Il semble fier de me montrer tous les lieux où il a vécu, de revenir sur son parcours, et me guide vers l'arrêt de bus en m'expliquant son choix de venir à Nantes:

"Quelqu'un a dit Nantes c'est une grande ville et ici personne vient, ici c'est comment dire, par exemple je suis mineur, ici ya des associations pour nous mineurs. Quelqu'un m'a dit ici on va t'aider. J'ai pris train et je suis venu".

Nantes ville des mineurs?

J'emboîte le pas, en direction de l'arrêt de bus pour rejoindre les locaux associatifs:

"d'Aemina, à côté d'Hôtel Dieu. C'est une association, directement après la gare, je savais déjà comment aller à Aemina, tu connais?"

Oui je connais assez bien Aemina. Il s'agit d'un service de l'association Saint-Benoît Labre en charge de la protection des Mineurs Non Accompagnés qui travaille en étroite collaboration avec le Conseil Départemental et le Parquet des Mineurs afin d'aider à confirmer ou non la minorité des jeunes. Pour

cela l'association réalise des entretiens, et tout le temps de la procédure, la loi exige qu'une personne présumée mineure soit hébergée. C'est ce qu'ils font dans la mesure de leurs capacités. Sabbir a donc bien raison quand il dit que:

“Si quelqu'un mineur vient ici, il DOIT aller là bas. Tout le monde il sait. Si tu demandes à quelqu'un il va te dire c'est là bas, là bas, là bas. Tu connais La Cimade. Ils m'ont donné avocat. Et Aemina ils m'ont donné hotel et il y a Médecins de Monde c'est aussi une association”.

Sabbir suggère dès le début que dans les réseaux de communication entre migrants, la ville de Nantes s'érige comme *l'endroit où il faut être* si l'on est mineur car ici il sont certains de trouver des associations qui leurs viendront en aide, qui parfois même les accueilleront. On voit là se dégager l'esprit d'une ville à l'image bienveillante, hospitalière peut-être. Si on reprend la définition de Mathieu Berger: *“une ville hospitalière est une ville disponible est bien disposée vis-à-vis de ceux qui arrivent, de ceux qui y apparaissent comme autres, nouveaux venus, étrangers”*⁰¹. Alors, les rumeurs qui traversent les réseaux migrants disent-elles vrai?

Naissance d'une relation affective avec la ville.

Nous entrons dans le bus, et alors que nous discutons, le chauffeur annonce que le terminus se fera *Cité des Congrès*, on descend

01 Badaroux J., Frébault J., Ménard F., d'Aboville G., mai 2018. Aménager sans exclure, faire la ville incluante. Collection: ville aménagement, Éditions le moniteur., page 32.

alors, apparemment plus tôt que prévu car Sabbir semble perdu. Nous errons de ruelles en ruelles pendant quelques minutes, et la scène est assez drôle:

“Oui, je crois, ah non c’est pas vraiment ici mais c’est juste là bas.”
“Attends je cherche c’est ici”, “je ne trouve pas”.

Je me moque gentiment de lui, il justifie sa désorientation par la construction d’un nouvel immeuble qui a changé le paysage. Et alors que nous déambulons, je découvre en Sabbir un certain attrait pour Nantes et son architecture. Déjà sur Facebook, il poste beaucoup de photos de l’architecture nantaise, qu’il légende souvent *“très joli endroit”*. Mais en se perdant dans les rues, il remarque les changements architecturaux les plus anodins et quand un skateur saute un obstacle devant nous:

“Ola c’est dangereux, moi j’ai un skate mais je fait pas comme ça. ”.

Il finit par retrouver son chemin, et devant les locaux, il me dit:

“J’aime bien Nantes, les personnes sont des très très bien personnes. Mes familles, mes professeurs, l’école d’architecture les associations ils sont très très bien aussi. Et la ville c’est une jolie ville, je trouve jolie.”

À deux pas des locaux de l’association, on s’arrête devant un immeuble d’apparence très banal:

“ C’est ici, j’ai dormi une nuit, mais ça a changé, maintenant c’est mieux comme ça. Il y a deux lits dans une chambre, on est deux

personnes là bas à dormir.”

Je réalise que certes, Sabbir est venu à Nantes dans l'espoir de trouver une aide adaptée à sa situation de mineur mais il est resté car il s'y plait. Il regarde amoureusement la ville, dans ses détails les plus anodins et note chaque changement. Une affection qui s'exprime encore plus clairement à travers sa pratique du skate dont il me parlera longuement. Alors si l'accueil est comme l'affirme Constance de Gourcy *“Un moment clé autorisant l'accès dans les lieux”* dont les dimensions structurantes sont *“l'éthique et l'esthétique”*, le cas de Sabbir et particulièrement significatif. L'éthique se lit à travers l'aide et la bienveillance qu'il a reçu des associations qui participent à un accueil digne quand l'esthétique se donne à voir à travers le regard affectueux qu'il porte sur Nantes.

L'indispensable amitié entre exilés.

Il quitte l'hôtel le lendemain matin avec un ticket restaurant d'une valeur de 5 euros, et surtout un nouvel ami,

“J'ai rencontrée une personne qui vient du Mali. On est resté ensemble”.

Ils partent à la découverte de ce qui va être leur nouvelle ville, au départ d'une nouvelle vie, et ce ne sera pas de tout repos. Heureusement, ils sont deux car :

“Tu vois c'est difficile quand tu es venu ici, je connais pas quelqu'un je connais pas la ville, oulaaa”.

À son arrivée, Sabbir ne parlait pas français, plongé dans une ville inconnue au langage et codes incompréhensibles, la simple recherche d'un lieu ou acheter à manger se serait révélé une immense difficulté si son ami n'était pas là:

“ Lui parle Français alors il demandait à quelqu'un «où il est magasin, j'ai besoin acheter». Lui il connaît mais moi je parle pas français. Nous parlons anglais ensemble”.

2 _ Quinze jours dans l'hôtel Akena en périphérie.

“Sabbir - Après il a donné un autre hôtel c'est loooin. Maintenant je connais mais pour aller faut prendre tram et bus. D'abord, tram jusqu'à tu connais «sourire de qui»

Sabryn - «Sourire de qui»? Non je connais pas.

Sabbir - C'est l'arrêt de tram ligne 1. C'est ligne Haluchère, peut-être 4 ou 3 arrêts avant.

Sabryn - Ah Souillarderie, si je connais.

Sabbir - Après, tu prends bus C7. C'est trop loin. Il nous donné un hôtel c'est trop loin. Pendant 15 jours j'habite là bas avec l'autre personne elle vient du Mali. Nous ensemble, ensemble là bas, dans la même chambre 15 jours après aussi changé.”

À peine arrivée à Nantes et déjà à Sainte-Luce.

On prend alors le chemin vers l'hôtel Akena situé à Sainte Luce. Entre le tram et le bus, le trajet durera 50 minutes. Et alors que nous nous rapprochons des lieux, Sabbir commence à avoir peur de ne pas se souvenir de la localisation. Il se remémore la

première fois que son ami et lui ont essayé de trouver l'hôtel. Ils s'étaient perdus de longues heures durant, ils ont demandé leur chemin à *"beaucoup, beaucoup de personnes"* me dit-il vaillamment. Égarés et découragés, ils décidèrent de retourner dans les locaux de l'association où un bénévole accepta de les y emmener en voiture. Sur le chemin il leur montra les transports en communs à prendre, les arrêts où il faut s'arrêter, mais ce qui intéressait le protagoniste c'était:

"Comment je vais aller à Commerce. Il m'a dit tu prends le bus, après tu vas à «sourire de qui», après tu prends le tram et après je savais".

Quand Sabbir habitait à l'hôtel, il lui arrivait de faire l'aller-retour deux fois par jour. La première fois pour manger au FJT (Foyer Jeunes Travailleurs) avec les autres mineurs migrants pris en charge par l'association Aemina. La seconde fois pour retrouver des amis dans le centre ville dans l'après midi et acheter de quoi manger avec *"Le Malien"* à Commerce ou Beaulieu pour le soir avec les tickets restaurant de 5 euros qu'ils leurs distribuaient. Des fois cependant, l'idée d'un si long trajet le décourageait de s'y rendre plusieurs fois par jour, alors après avoir manger au foyer jeune travailleurs, il retournait à l'hôtel:

"Sabryn: Tu faisais quoi la journée à l'hôtel ?

Sabbir: Oh rien! Je restais longtemps dans ma chambre. Je restais sur Youtube parce que là bas il y a wifi. Et je venais pas beaucoup à Nantes".

L'hébergement dans cet hôtel excentré constituait en fait une

HOTEL



BIENVENUE

ACCUEIL 24/24



**PARKING
DOUCHES &
WC PRIVÉS**





ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PARKING PRIVÉ
STRICTEMENT RÉSERVÉ
À LA CLIENTÈLE
DE L'HÔTEL
20

forme d'isolement accentué par la situation d'impuissance générée par l'attente des résultats attestant ou non de sa minorité

“Tu vois quand on n'a pas de résultats tu fais rien”.

Alors que le logement constituait une solution digne, sa localisation était handicapante, presque précaire le condamnant soit à de longues journées rythmées par les allers-retours entre le centre-ville et Sainte-Luce, soit à des journées d'ennui dans sa chambre d'hôtel. Une forme de mise à l'écart qui va jusqu'à le couper de l'aide sociale et de la vie relationnelle qu'offre le centre ville.

Un hôtel agréable

Nous descendons du bus et arrivons dans une zone industrielle, à notre gauche la quatre voies, un peu plus loin une zone commerciale, et nous, nous dirigeons vers la droite. Après trois minutes de marche, nous apercevons un bâtiment haut de deux étages, en forme de grande maison, qui ressemble finalement à beaucoup d'hôtels de périphérie.

“Oh ça fait longtemps que je suis pas venu ici. Depuis 9 mois! Et tu as vu, j'ai pas oublié cette fois!”.

Ses pas s'accéléraient et il me montre fièrement une fenêtre située au rez-de-chaussée:

“Sabbir - Je dormais juste ici, la chambre là. C'était très bien. C'était propre, les personnes étaient gentilles. On prenait petit déjeuner

avec tout le monde. Il y avait wifi. Je peux charger mon téléphone. Dans la chambre c'est une chambre, deux personnes, et une salle de bain. C'est bien comme ça on parle, je suis pas tout seul et les lits ils sont séparés. Tu pars quand tu veux, 7 heures, 9 heures et quand tu veux tu rentres même 22 heures, 21 heures.

Sabryn - Et tu te promenais ici, il y a des magasins à côté?

Sabbir - Non je ne connais pas ça

Sabryn - Tu achetais à manger où?

Sabbir - À commerce ou à Beaulieu. C'est la personne qui habitait avec moi qui a demandé à quelqu'un pour manger et la personne a dit c'est là bas là bas là bas, alors on est allé."

Malgré la localisation, Sabbir en fait une description très élogieuse, la satisfaction et le plaisir d'avoir un endroit où dormir, qui plus est décent et agréable vaut finalement plus que les désagréments causés par la localisation. De plus, l'isolement -certain- que je déplore un peu plus haut, est balancé par un public varié au sein de l'hôtel. Celui-ci accueille effectivement les touristes et autres voyageurs d'affaires alors même qu'il loge des migrants mineurs isolés; une coprésence et pluralité de population qui atténue l'isolement qu'il constitue.

3 _ Quinze jours dans un Appartement

Tour de Bretagne.

Nous retournons à l'arrêt de bus, et toujours ravi de revenir sur son parcours, il m'explique rapidement ce qui va suivre:

"On va aller maintenant à Commerce pour prendre après ligne trois et aller à Tour de Bretagne où j'habitais"

Très bien alors, c'est parti pour une nouvelle traversée du centre ville en bus et en tram, au cours de laquelle nous discutons de nos vies respectives, et à travers les vitres du tram il me montre les lieux où il a l'habitude de se rendre:

“Tiens regarde c'est mon coiffure! Il est bien! Il est pas cher, il y a musique (...) J'ai un ami il habite ici, je vais chez lui des fois”.

Nous descendons à Bouffay pour rejoindre la Tour de Bretagne,

“L'après midi avec mes amis Bengalis à Nantes on parle, des fois on joue au foot. On va ici a Bouffay c'est bien là. Parfois à côté du château là bas où il y a l'eau par terre”.

Un ici-inhabitable

Et alors que nous marchons, Sabbir s'arrête soudainement, *“C'est ici!”*. Nous sommes devant un bâtiment style Haussmannien très bourgeois en plein cœur du centre ville.

“On était 5 dedans et c'est trois chambre. Dans ma chambre nous sommes deux”.

Il m'explique qu'il s'agit d'un appartement offert par Aemina, pendant 15 jours, et ajoute qu'il ne comprend pas vraiment pourquoi ils étaient dans un tel logement, mais selon lui, la famille qui y vit a prêté à l'association son logement alors qu'ils partaient en vacances. Il appréciait beaucoup que ce soit un réel appartement,

“C’est différent ici, ici c’est pas un hôtel, c’est comme un appartement.”

Mais il a été déçu en apprenant qu’ils ne pourraient pas y cuisiner:

“Moi j’aime cuisiner, mais la association elle a dit à nous de ne pas cuisiner, “vous allez pas utiliser la cuisine”. C’est dommage j’aime cuisiner. Je cuisinais avec ma famille”.

Le logement alors apparaît comme un *ici-inhabitable*, tout dans sa forme donne l’espoir qu’il va pouvoir y rester, mener une vie plus sédentaire, plus libre, plus autonome. Hors ce lieu, si proche d’être la matérialisation de la sédentarisation se révèle d’autant plus décevant qu’il n’offre pas plus d’habitabilité et de possibilités d’appropriations que l’hôtel. Un lieu de transit inhabitable, par le simple fait de ne pas pouvoir cuisiner. Activité anodine mais qui pourtant lui rappelle sa vie antérieure sédentaire. Cuisiner, décider de ce qu’on va manger représente une forme de contrôle qu’il n’a pas lorsque tous les jours il mange au FJT.

Voilà maintenant 1 heures 30 que nous nous promenons dans Nantes et déjà, nous avons traversé le premier mois à Nantes de Sabbir, matérialisé par trois lieux qui varient tant dans leur localisation que leur forme. Chacun offrant des ressources particulières tout en limitant d’autres possibilités. Tout le mois, il a été complètement pris en charge par l’associations Aemina. Cela dans l’attente du résultat qui reconnaît ou non sa minorité. Malheureusement, le résultat sera négatif et cela va beaucoup chamboulé son parcours.

4 _ Vingt jours au gymnase Emile Morice.

“Sabbir - Tu vois, si tu es avec une association, ils te donnent tout: manger, vêtement, où dormir. Tout tout tout. Mais si tu n'as pas accepté tu perds tout. Quand l'association elle dit “tu n'as pas accepté”, je suis allé chez une Famille Bengali que je connais, j'ai habité avec la famille, à Halluchère. J'ai habité peut-être 20 jours et après la famille est parti est Paris. Donc après moi je suis resté ici. J'ai appelé Marie que je connais à l'école Vincent-Gâche, tu connais?”

Sabryn - Oui je connais Marie, elle donne des cours à la maison de quartier de l'Ile.

Sabbir - J'ai expliqué à Marie comme j'habite, après j'ai dit Marie «J'habite avec une famille mais elle va partir Paris, je fais quoi maintenant? Où je dors? J'ai pas de place». Après elle a donné squat.”

Nous nous rendons donc à l'Ile de Nantes, à la recherche de ce qu'il nomme le *squat* et qui se révèle en fait être le gymnase Emile Morice dans lequel il a obtenu une place par le biais associatif, cela, même s'il ne vivait pas sur le square Daviais.

“Sabbir - Là bas on était beaucoup beaucoup beaucoup de personnes! Peut-être 100 personnes dans le gymnase. C'est trop difficile tu vois, tout les matin je dois sortir à 9 heures ou 10 heure et après tu dois rentrer à 17 heures. La journée on pouvait pas rester. Tout le monde il sort le matin et rentre le soir. À 22 heures c'est fini. Tu dois rentrer maximum 22 heures et dormir.

Sabryn - Alors tu faisais quoi pendant la journée?

Sabbir - Je vais à l'école et je restais là bas comment ça s'appelle,

médiathèque, je reste dans la médiathèque pour le chaud, mais pas lire les livres, je comprends pas! Juste j'utilise le téléphone. Je chargeais téléphone là bas."

Cette seconde étape du parcours de Sabbir, qui se retrouve *sans rien* suite au refus de son dossier révèle l'instabilité d'une situation, qui en un jour a basculé ainsi que l'incompréhension face à un suivi administratif qui lui échappe; il sait qu'il est mineur, alors comment un jugement peut en dire autrement? D'ailleurs, en toute objectivité, Sabbir à un physique très enfantin et cette décision a été pour tous, très surprenante.

Par ailleurs, l'hébergement dans le gymnase est synonyme d'une grande précarité résidentielle, la dignité et liberté des personnes sont mises à mal par des conditions de vies difficiles, des règles restrictives, l'absence totale d'intimité mais n'en demeure pas moins une forme de mise à l'abri,

" Et c'était bien aussi parce qu'il n'y a pas de places pour dormir dans les autres endroits. Donc c'était déjà bien qu'ils donnent le gymnase. C'est mieux que dehors"

et un accès à la ville et des espaces de déploiement comme la médiathèque :

"Le gymnase c'est trop difficile mais j'allais à la médiathèque",

Commerce, Bouffay et le centre Commercial Beaulieu et les acteurs associatifs dont Sabbir fait beaucoup référence. Ici, le cas de Sabbir se rapproche beaucoup de celui d'une famille Syrienne

suivi par Assaf Dahdah, Gwenaëlle Audren et Florence Bouillon, dans *“La ville (in)hospitalière : parcours solaire et résidentiel d’une famille à Marseille”* pour laquelle le centre ville constituait *“Outre la concentration des institutions et des associations avec lesquelles les primo-arrivants doivent/peuvent traiter, les demandeurs d’asile trouvent également une offre commerciale abordable, s’ils sont non francophones, des interlocuteurs en mesure de les comprendre”*⁰². Effectivement, la proximité avec le centre ville offre de nombreuses prises, comme les acteurs associatifs représentés en la personne de Marie qui vont par la suite se révéler une incroyable ressource. C’est elle par exemple qui après l’avoir reçu à la maison de l’île pour des cours de français va l’intégrer aux cours de l’école JEM.

L’école JEM.

“L’école Jem elle est pas loin d’ici, je vais toujours, je vais t’emmener voir mon école”.

Nous marchons alors 10 minutes avant de nous retrouver devant un immeuble de bureau dont le rez-de-chaussé est occupé par son école:

“C’est une vraie école. Tous les matins on fait petit déjeuner là bas à l’école. Il a trois professeurs et nous tous les pays, Mali, Guinée et juste moi Bengali. C’est un immeuble et nous au premier étage. C’est lundi, mardi, mercredi, jeudi vendredi aussi. J’ai une carte regarde pour aller à l’École. Et c’est bien l’école (...) Quand j’arrive

02 Dahdah A., Audren G., Bouillon F., décembre 2018. La ville (in)hospitalière: parcours scolaire et résidentiel d’une famille e syrienne à Marseille, Espaces et Société Migrants et accès à la ville, n°172-173, page 82.

ici, je parlais pas bien, maintenant j'ai un peu appris, je parle un peu, je lis un peu. Je veux apprendre tu vois."

Une école dont il parle fièrement, brandissant sa carte de *l'école Jem*. Celle-ci est une institution destinée aux mineurs migrants qui ne sont pas (encore) pris en charge par l'aide sociale à l'enfance. Et pour Sabbir. Être *scolarisé* lui offre un rythme de vie et des habitudes qui l'encrent un peu plus dans une forme de *normalité* qu'il recherche. On assiste là aux prémices de l'insertion urbain, qui selon Francisco Torres Pérez, Miguel Monsell Liern "*supposerait l'inscription normalisée dans les processus sociaux*"²⁰³ que sont le travail ou la scolarisation, l'accès à un logement et aux services. Ici, le gymnase n'offre pas un logement, à peine une mise à l'abri, pourtant, ce n'est qu'une fois que Sabbir s'est vu obligé d'y vivre qu'il a pu réellement avoir accès aux services et à une forme de scolarisation qui l'inscrivent localement dans des lieux, lui confèrent un statut de citoyen, car ce n'est pas rien l'école Jem, "*C'est une vraie école*", sans compter l'apprentissage du français qui ouvre l'accès à la ville et à la citoyenneté. Sabbir poursuit et me montre des vidéos d'un spectacle qu'ils ont réalisé avec ses camarades de classe:

"Regarde nous chanter devant beaucoup de monde. Regarde c'est moi je chante pas bien olala"

avant d'ajouter excité, que la semaine prochaine, toujours avec l'école, ils vont faire de la danse hip hop. Au delà de l'accès à

03 Torres F., Daccord G., Monsell M., décembre 2018. Lieux, logements et accès à la ville des Roms à Valence (Espagne), Espace et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, p 110.

l'éducation, avec l'école Jem, il réalise des activités extra-scolaires et des loisirs. Cependant, Sabbir est conscient que sans l'obtention d'un statut légal, il sera difficile pour lui de poursuivre des études. Et alors que le premier refus a constitué pour lui une étape difficile d'hyper-vulnérabilité, la projection dans un futur où son statut est accordé constitue une forme de réconfort. Car bientôt Sabbir passera devant le juge pour contester le refus de sa minorité et si tout se passe bien:

“Je vais aller en troisième professionnelle. C'est Marie elle a cherchée pour moi. La semaine dernière j'ai passé un examen avec CIO, C'est mathématiques, histoire, anglais un petit aussi. Tu vois c'est un peu difficile. Et après je peux faire CAP”.

À l'heure où j'écris, ce texte, je réalise qu'il y a une suite à cette histoire, une suite dans laquelle il obtient son statut de mineur, et engage un apprentissage en pâtisserie. Par ailleurs, si à Nantes, beaucoup de mineurs sont acceptés c'est aussi grâce à un grand réseau d'avocats militants qui réussissent dans beaucoup de cas à obtenir pour leur clients le statut de mineur alors même que les tests osseux et récits de parcours avaient conclu à un premier refus m'explique Mme Bernard, juriste salariée de La Cimade.

Travailler au marché de la petite Hollande.

Et alors que nous empruntons la passerelle, je me souviens que Sabbir travaille au marché tous les samedis à midi car pour y aller, il quitte toujours les cours un peu plus tôt. Un travail auquel il a accédé aussi grâce à sa proximité avec le centre.

“Sabryn - Tu travailles toujours le samedi?”

Sabbir - *Oui je travaille encore au marché, c'est bien parce que tu vois j'ai besoin d'argent.*

Sabryn - *Tu l'as trouvé comment ce job?*

Sabbir - *Je connais une amie qui travaille là bas, et quand elle a arrêté ce travail c'est moi qui a travaillé à sa place. C'est très bien. Le problème c'est que moi je suis mineur alors j'ai pas le droit de travailler. J'espère personne va savoir. Parce que ya pas le droit, c'est «au black». Ma famille avec qui j'habite elle est pas contente de ce travail. Parce que c'est pas bien, je suis migrant, je dois faire attention et ça c'est plus problèmes.”*

Même si sa double position de mineur et de migrant interdit Sabbir de travailler, il contourne consciemment l'interdiction. D'une part pour améliorer légèrement sa situation grâce à l'argent de poche qu'il se fait en travaillant quelques heures comme le samedi au marché de la Petite Hollande. Mais aussi, comme la scolarisation, le travail constitue “un support d'inscription dans la structure sociale. Et l'activité [est] d'autant plus importante qu'elle [permet] d'exister en France autrement que par la demande d'asile”⁰⁴

5 _ Quatre familles dans Nantes.

“Sabbir - *Tu sais j'ai beaucoup de familles. C'est Marie qui a trouvé toutes mes familles. Avant d'aller dans mes familles j'ai rencontré, on a mangé au restaurant avec Marie, Agathe de la famille à Orvault et Anne-Marie de la famille à médiathèque. On a mangé tous ensemble et après c'était bien et ils ont dit d'accord il peut venir*

04 Kobelinsky C., 2014. *Le temps dilaté, l'espace rétréci. Le quotidien des demandeurs d'asile*, Terrain, no 63, page 142

chez nous Sabbir.”

L'installation dans les gymnases a été brève, alors, avant que Sabbir ne se retrouve à nouveau sans toit, Marie lui a trouver 4 familles chez lesquelles il loge une semaine une fois par mois. Et comme il l'explique bien, préalablement à l'accueil, il a rencontré ses futures familles, lesquelles devaient accepter ou non d'accueillir Sabbir, car comme l'explique Marjorie Gerbier-Aublanc *“Accueillir quelqu'un chez soi, c'est d'abord lui faire une place dans son environnement quotidien: lui dédier une pièce, partager des espaces commun, accepter sa présence”*⁰⁵. Étudier le cadre de vie chez les familles relèverait d'un travail à part entière, ce qui est intéressant dans le cas de Sabbir et la continuité du travail à échelle urbaine, c'est de voir comment vivre chez 4 familles, influe ou non dans le processus d'inclusion.

6 _ Vivre aux 4 coins de Nantes

À ce moment là nous nous rendions au dernier arrêt de bus, cela faisait déjà trois heures que nous parcourons les rues de Nantes et à la vue de l'heure et aussi dans le soucis de respecter la vie privée des personnes qui accueillent Sabbir, il n'a jamais été question de rendre visite à ses familles. Et alors que nous attendions à l'arrêt de bus en discutant brièvement de la rencontre avec ses familles, Sabbir se tourne et pointe du doigt la carte du réseau Tan accrochée derrière nous et décide de mon montrer où loge chaque famille:

“Sabbir - J'ai une famille sur l'Ile de Nantes, une famille à

05 Gerbier- Aublanc M., 2018. Un migrant chez soi, Esprit, Le courage de l'hospitalité, page 124.

Médiathèque, une famille à Orvault et la étudiante à Rezé, elle habite tout seule. Je reste une semaine avec chaque famille. C'est bien habité avec mes familles. Regarde, quand j'habite avec l'étudiante Claire, je prend le C8, il est où?

Sabryn - C'est le rose non?

Sabbir - Ah oui, je prends C8, après je m'arrête ici et après peut-être 10 minutes à pied je suis chez elle. La famille de l'Ile c'est ici. La famille de la médiathèque c'est à côté de la piscine. Quand j'habite Orvault là bas j'utilise beaucoup le bus, la famille elle habite juste là. Ça c'est tous les chemin que je fais tout le temps.

Sabryn - Tu dois changer toutes les semaines de maison?

Sabbir - Oui, c'est un peu difficile ça, changer tout le temps. Je fais mon sac souvent et les maisons elles sont loins”

Vivre chez l'habitant à constituer pour Sabbir une sécurité qu'il n'avait pas encore connue, car aujourd'hui encore, il y loge et pour une durée qui n'est pas déterminée. Dans chacune des maisons il a un cadre de vie agréable et des habitudes:

“J'ai une chambre tout seul, dans toutes les familles sauf quand j'habite chez la étudiante elle a une chambre. Elle a proposé, tu dors dans ma chambre en haut je dors sur le canapé. J'ai dit Non! Tu dors en haut, je dors en bas parce que en bas, il n'y a pas de lit, il y a un matelas. Elle est gentille, elle s'appelle Claire.”

Il est attaché à chaque membre qu'il me décrira longuement. Cependant, la dernière phrase montre une difficulté à être chez-soi car transporter tout ce qu'il a vers un autre coin de Nantes, et cela chaque semaine en fait des lieux presque de passage, où le temporalité empêche d'être pleinement chez-soi. Cependant,

il passera rapidement sur la question des déplacements pour continuer à décrire chaque famille avec détail. Alors que le bus passe sous nos yeux, il préfère prendre le suivant pour continuer ses explications. Il sort son téléphone et me montre des photos des membres des familles, j'avais déjà vu certaines de ses photos sur Facebook, qu'il légendait de remerciements pour la famille. Il semble beaucoup les apprécier aussi car vivre avec des familles lui rappelle des activités qu'il faisait au Bangladesh:

“Sabbir: Hier j'étais à la piscine, à côté Beaujoire.

Sabryn: Tu sais nager?

Sabbir: Bah oui!

Sabryn: C'est parce que moi je nage très mal.

Sabbir: Tu vois tous les Bengalis ils nagent, on a des rivières pour nager. Et là j'étais content de nager. J'ai été avec ma famille de l'île de Nantes.”

ou encore:

“Chez mes familles on cuisine et on mange ensemble. J'aime bien cuisiner. Au Bangladesh j'aide ma mère”.

Constance De Gourcy dans *“Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement”* développe le concept de *retour proxémique*, lequel, dans le cas d'une expérience d'exil, qualifie un retour qui serait non pas physique mais qui renverrait plutôt à des lieux qui se trouvent entre leur passé et leur présent, où finalement il retrouvent des éléments familiers. Dans le cas de Sabbir, nager ou cuisiner, des activités anodines mais importantes a été rendu possible

par ses familles qui au delà même de leur accueil bienveillant, constitue une forme d'hospitalité importante tant « *La perte de ce qu'apportait le pays natal est désormais compensée par les abords perçus comme familiers d'une ville devenue point d'ancrage*⁰⁶ ».

Son bus arrive, il me remercie de ce retour, il dit être content d'avoir pu retracer son parcours ainsi. Il rentre dans le bus, et à travers la vitre, il me fait un signe de la main alors qu'il s'éloigne.

06 De Gourcy C., 2007 « *Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement* », Revue européenne des migrations internationales [En ligne], vol. 23 - n°2 | 2007, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 18 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remi/4184>



Nantes
2018

Espagne

Maroc

*Traversé d'un
long désert*

Guinée
2016

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

DJIBRIL

Alors que nous nous promenons, dans le centre ville, discutant de nos vies respectives, Djibril, migrant mineur isolé évoque sa passion pour le football :

“Moi je suis footballeur et je viens de Guinée pour rentrer dans un club. Je connais des guinéens comme Paul Pogba qui jouent au foot”.

Une passion qui, ajoutée à la misère économique vécue par le guinéen, l’a poussé à quitter son pays natale à l’âge de 15 ans, le rêve en tête de devenir un grand footballeur.

“Si tu voyais Djibril jouer au football devant toi tu serais là “olalaaaa” (Il s’agit bien de Djibril qui parle de lui à la troisième personne),

ou même plus simplement d’être scolarisé et de trouver un travail

“Je veux travailler, je veux aller à l’école”.

Il entame alors une traversée de l’Afrique de l’Ouest, avec dès le départ l’envie de rejoindre la France, pour des raisons linguistiques avant tout: la langue officielle de la République de Guinée est le français, que Djibril parle très bien mais qu’il n’écrit pas, faute de scolarisation. Durant notre discussion, contrairement aux autres entretiens, Djibril ne revient pas en détail sur les pays qu’il a traversés, car finalement il n’a parcouru qu’un long désert toujours vers le Nord jusqu’à la pointe du Maroc dont il me parle cette fois plus longuement:

“Djibril - Depuis le Maroc, on a pris un zodiac pour traverser la mer. Notre moteur avait cassé pendant ... De 6h à 17h nous sommes sous l'eau. Et après le bateau de la Croix Rouge, le gros bateau là, “Salamonto”. Donc les bateaux espagnols ils sont venus, puis à 17h l'hélicoptère il est venu aussi. Et donc il a donné l'information. Comment expliquer en français rapidement, c'est pas facile. Donc le gros bateau il a remonté l'information et avec l'hélicoptère ils sont venus nous déposer là bas.

Sabryn: Où?

Djibril: En Espagne ... et arrivé là bas moi j'ai fait une crise, bon moi on m'a envoyé à l'hôpital, j'ai fait une crise, j'ai eu super peur. Parce que dès que notre moteur s'est cassé j'étais désespéré. Ils m'ont envoyé à l'hôpital pour faire les soins. Depuis que moi je suis en Afrique, je voulais vraiment être ici en France et maintenant je veux rester”.

Djibril a un désir très fort de rester à Nantes. Alors à la sortie de l'hôpital, il a repris la route, traverser l'Espagne et la France pour arriver à Nantes durant l'été 2018, toute première ville dans laquelle il s'arrête avec la ferme intention d'y rester.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 _DES SOUVENIRS

Juillet-novembre

..... LOIN.... TRES LOIN.....

Commerce ★
rencontre
wifi

Ecole Coucou ★
c'est nous

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

★ Distribution
nourriture
*Rencontre avec
Philippe*

2 _CHU
3 jours en nov.

_Judo ★
*"Je parle avec de Français
à mon club de judo"*

★ Ecole de l'île

3 _Jardin des Fonderies
3 jours de nov.

4 _ Chez Philippe
De nov à aujourd'hui

1 _ Une arrivée encore trouble.

Djibril m'a donné rendez-vous devant le cinéma Gaumont pour commencer notre promenade:

“Sabryn - Pourquoi tu m'as donné rendez-vous ici?”

Djibril - Moi je ne connais pas beaucoup d'endroit ici à part Commerce, cinéma Gaumont et la Nouvelle Cantine. Et Commerce c'était mon premier endroit, mon premier jour, j'ai dormi dehors car je suis venu le soir vers 21 heures 22 heures comme ça et dès le matin j'ai demandé aux gens c'est où pour faire les papiers... Alors les gens, ils étaient très gentils ils m'ont dit tu vas là puis là puis là”.

La première rencontre entre Djibril et Nantes s'est donc effectuée à Commerce, un lieu dans lequel il revient encore régulièrement. Ce qui est étonnant c'est que Djibril est là depuis environ 6 mois, pourtant, il est semble toujours perdu dans la ville ; il n'ose prendre le risque de s'égarer ou s'aventurer, réduisant ses trajets au nécessaire: se nourrir, aller à l'école et retrouver des amis à Commerce. Il a été accueilli par l'espace urbain mais aussi par ses habitants qui lui ont indiqué le chemin à suivre, un accueil qu'il relate comme bienveillant. Suite à ces indications, il est allé faire ses démarches administratives, à Aemina qui le logera pendant “presque 4 mois” dans une multitudes d'hôtels où nous ne nous rendrons pas. Il m'explique que les hôtels étaient à chaque fois très éloignés du centre et qu'il ne sait pas s'il pourra retrouver son chemin, je lui demande alors les noms de ces hôtels, mais il ne s'en souvient plus. Je n'insiste pas, il n'a pas l'air d'avoir envie d'en discuter. Il passe cette étape rapidement, balayant en deux mots l'idée de s'y rendre et poursuit:

“Et après comme j’avais pas les résultats ils m’avaient laissé dehors quoi. J’avais nul part. Pas de travail, pas de boulot, ni rien, ni école. Parce que moi j’ai envie d’aller à l’école et travailler encore. Donc je suis restée dehors comme ça pendant quelques jours”.

Et alors qu’il me compte intensément son incompréhension et le chamboulement suscité par la perte d’un toit du jour au lendemain. Je commence à me demander où il va me guider car pour le moment nous n’avons pas bougé:

*“Sabryn - Quels sont les endroits dont tu veux me parler?
Djibril- Tu me suis non?”*

Rien ne sert de poser de questions, il ne me reste plus qu’à le suivre.

Des rêves en papier

Sur le chemin, vers un lieu qui m’est encore inconnu, je lui demande pourquoi il a décidé de rester Nantes et voilà la réponse qu’il me donne:

“ Djibril - Bah... Du coup parce que avant moi j’étais au pays et j’aime la France quoi. Désolé je m’exprime pas très bien. Donc j’aime rester en France, précisément à Nantes. Voilà.

Sabryn - Pourquoi précisément à Nantes?

Djibril - Parce que moi j’aime Nantes.

Sabryn - T’es allé dans d’autres villes avant Nantes?

Djibril - Non”

Sabryn: La première ville où tu t’es arrêté c’est Nantes?

Djibril: Oui”

Décontenancée devant une réponse qui m'est énoncée comme une évidence mais que je ne comprends pas ; car il affirme vivement rester en France et le justifie par une relation affective qu'il entretient avec la ville, mais qui à la différence de Sabbir, ne s'exprime pas autrement que par la parole d'autant plus qu'il finit par s'excuser de ne pas pouvoir donner plus d'éléments, comme si, lui non plus ne pouvait pas l'expliquer. Alors je pose la question une nouvelle fois:

"Sabryn - Pourquoi tu as décidé de rester à Nantes.

Djibril - Rester à Nantes c'était ma grande décision, ma propre décision. J'ai envie de rester à Nantes et de travailler à Nantes aussi."

C'est là que je réalise que chez Djibril, la dimension du rêve est très importante. La première première réponse montre qu'il aimait la France avant même d'y avoir mis les pieds, celle-ci allait matérialiser tous ses rêves et ses espoirs. Alors, certes il n'explique pas encore complètement pourquoi Nantes, ce qui est certain c'est qu'il en parle comme de quelque chose de grand, d'important et d'extrêmement intime. Il quitte son pays très jeune, fuyant une extrême pauvreté économique, un chômage massif des jeunes entre autres violences policières, avec l'aspiration d'une vie meilleure. Il n'a encore que 16 ans au moment où je lui parle et c'est plein de rêves qu'il voit en la France et Nantes, une chance de devenir footballeur ou d'avoir un bon travail. Mais de tels espoirs ne pouvaient qu'être accompagnés que d'une extrême déception

"Mais c'était pas facile même en France hein, parce que nous..."

il s'arrête, un silence gêné s'installe, il finit par ajouter:

“Mais c'est pas facile, tous les jours ici c'est papier papier papier papier papier. C'est ça mon problème pour atteindre mon objectif. Mais mon avocate elle m'a demandé des papiers que je n'ai pas et bon il n'y a pas de communication entre moi et ma maman au pays, parce que bon elle n'a pas de téléphone, il y a pas de contact. Impossible d'envoyer mon extrait de naissance. Ma maman ne peut pas faire ça, elle n'a pas fait l'école.”

Il poursuit en détail la question des papiers, son obstacle principal qui l'empêche d'avancer, une confrontation avec la réalité d'autant plus douloureuse que le rêve était grand : *“Le refus de régularisation précipite dans l'hyper-vulnérabilité”*⁰¹(Assaf Dahdah, Gwenaëlle Audren et Florence Bouillon, 2018).

2 _Trois jours au CHU

Alors que nous continuons à marcher, Djibril s'arrête et me montre du doigt le CHU:

“Djibril - Je dormais ici, dans les Urgences ici. J'ai fait trois jours aux Urgences.

Sabryn - Où dans les Urgences?

Djibril - À l'intérieur. Ils n'acceptent pas que nous on dort là bas mais on n'a pas le choix, on en profite pour dormir pour pas dormir dehors. Bon j'ai fait là bas un jour, deux jours, trois jours... Et après

01 Dahdah A., Audren G., Bouillon F., décembre 2018. *La ville (in)hospitalière: parcours scolaire et résidentiel d'une famille e syrienne à Marseille*, Espaces et Société Migrants et accès à la ville, n°172-173, page 89.

maintenant bon, mon quatrième jour un monsieur de la police m'a demandé de partir à 6h du matin j'étais tout seul là bas, je dormais, et ils m'ont réveillé! Ils pensent quoi eux, moi j'ai pas le choix. Mais c'est vrai qu'ils disent de partir gentiment."

La perte de l'hébergement en hôtel et l'absence de solution a mené Djibril, comme beaucoup d'autres migrants d'ailleurs encore aujourd'hui, à loger dans le CHU de Nantes. Loger au CHU est synonyme de grande précarité, de vulnérabilité et l'instabilité, car après le CHU, c'est la rue. De plus, l'expulsion est réalisé par des agents de polices, à 6 heures du matin, avec gentillesse précise Djibril, mais cela n'en constitue pas moins un symbole fort de criminalisation auquel Djibril rétorque

"j'ai pas le choix".

Errance et ennui

Alors que nous nous apprêtons à repartir arrive un ami de Djibril, Sékou. Il est venu rendre à Djibril son vélo. Nous discutons rapidement.

"Sékou - Bonjour

Sabryn - Bonjour? Tu t'appelles comment?

Sekou - Sekou

Sabryn - Vous vous êtes rencontré comment?

Djibril: C'est d'ici qu'on se connaît.

Sabryn - Ici à Nantes?

Sékou - Non ici dans cet endroit là bas (montre Commerce du doigt)

Djibril - Parce que à chaque fois moi je viens ici, pour me promener. Parce que pendant la journée ... J'ai pas de boulot, je n'ai rien à faire. Si j'ai fini de faire mes courses je viens ici pour me promener seulement, pour prendre du temps.

Sabryn - (à Sékou) Et toi?

Sékou - ...

Sabryn - Pourquoi tu viens ici?

Sékou - Nous on n'a pas l'argent pour payer la connexion, alors des fois, on vient ici pour prendre la connexion."

Les deux jeunes en situation d'exil témoignent de l'ennui suscité par leur situation, en attente de résultats, sans logement ni travail, il n'ont d'autres choix que d'errer dans la ville. Dès lors, ils évoluent, seuls ou en groupe dans l'espace urbain pour finalement s'arrêter à la recherche de wifi. Des changements de lieux physiques et psychiques perpétuels qui les font, comme l'affirme Alain Milon: "*voyager tout en restant dans l'espace urbain*"⁰², et c'est précisément cette errance dans des lieux qui sont tous le temps les mêmes qui va "*définir les nouvelles figures de cette urbanité*"⁰³.

Des regards pesants.

Rencontrer son ami lui aussi exilé a été l'occasion d'évoquer sa vie quotidienne dans l'espace urbain et son rapport avec les autres utilisateurs de celui-ci:

02 Milon A., 1999. *L'Etranger dans la ville: du rap au graff mural*, Paris, Edition Presses universitaires de France, Collection sociologie d'aujourd'hui, page 32.

03 *Ibid.*

“Je connais quelques uns, on se retrouve là bas où tu m'avais retrouvé, à Commerce là. Et donc on se retrouve là bas, on prend wifi, on se connecte, on se rencontre un peu. On se rencontre parce qu'on sait on est des migrants et on est noir, tu vois ça se voit. Mais on sait un peu, lui il sait que moi je suis guinéen et l'autre là il est ivoirien mais quand on se rencontre on ne parle pas la même langue. Moi je parle la langue de Guinée, ma langue maternelle c'est Sousou, lui il parle la langue d'ivoire et moi je connais pas, alors on parle un peu français, où je reste avec les guinéens”.

Et encore une fois, Commerce est identifié comme le lieu de rencontre principal pour des migrants qui loin de former une entité homogène ; des groupes se forment selon leur nationalité, âge... Pourtant, selon lui, il se dégage une forme de *communauté de migrants* où finalement tout le monde se connaît plus ou moins et qui surtout se différencie clairement des établis : *“on est des migrants et on est noir tu vois ça se voit”*. Une dichotomie est un hermétisme qui se confirme et qu'il reproche aux autochtones :

“Si moi je viens ici, je suis avec mes amis black. La rue ici pour parler avec des blancs non non. Moi je dis bonjour aux blancs là! Mais eux ils ne répondent pas hein! Une fois, deux fois, trois ils répondent pas, alors j'ai fait la remarque de ça. Pourquoi ils répondent pas! Imagine moi comment je peux faire? C'est pas bien”.

Djibril ici témoigne clairement d'un sentiment d'exclusion provoqué par le comportement des autochtones qui refusent la relation. Norbert Elias (1999), dans *Logiques de l'Exclusion* explique que l'exclusion s'inscrit dans des rapports sociaux de pouvoir. Ce qui est à l'œuvre ici, en tout cas du point de vue de

Djibril est un regard et un comportement porté sur lui perçu comme dévalorisant et stigmatisant, ce qui, toujours selon Norbert Elias renvoie au thème de l'estime de soi, du respect, de l'amour propre et de la dignité. La décence comment condition de l'accueil (De Gourcy, 2003) est ici mise à mal par une relation accueillant accueilli qui mène à une forme d'humiliation au sein même de l'espace public. Cette perte de l'estime de soi se fait sentir aussi lorsqu'à de nombreuses reprises, Djibril s'excuse de son français alors même qu'il est francophone, son accent guinéen constituant le plus grand marqueur d'étrangeté et que les autochtones, n'ont de cesse de lui rappeler.

3 _Le jardin des Fonderies

On poursuit notre chemin, très rapidement après le CHU, il me montre le skate park d'Hôtel Dieu.

“Djibril - Bon alors, avant c'est là bas que nous faisons la distribution de nourriture. Là bas, Là où il y a les arbres. Les arbres couleur jaune. Pendant la distribution, j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit, “Bon Djibril, ya un endroit où on dort, un autre lieu”.

Sabryn - Quel lieu?

Djibril - Là bas en bas, c'est fermé maintenant? C'est un parc. Donc il m'avait donné des couvertures pour aller coucher avec les autres. Donc j'ai passé là bas un jour, deux jours...

Sabryn - On pourra aller voir ?

Djibril - D'accord on y va, mais s'est fermé. Les policiers n'acceptent pas que les gens dorment là bas maintenant. Comme il fait froid, ils ont envoyé les gens dans les gymnases.

Sabryn - Mais aujourd'hui il n'y a plus personne dans les gymnases.

Djibril - Oui ça c'était avant, là ils les ont logé. Mais nous on est resté dehors."

Après dix minutes de marche, nous arrivons devant le parc dont il parlait, il s'agissait en fait du jardin des Fonderies dans lequel il a dormi trois nuits. S'il s'est retrouvé au jardin des Fonderies, c'est parce que des acteurs associatifs qui réalisaient la distribution de nourriture donnaient par la même occasion des sacs de couchages et indiquaient le chemin du jardin à ceux qui dormaient dans la rue.

"Djibril - Ils veulent nous aider pour pas qu'on dorme dehors. Ils ne veulent pas que les blacks dorment dehors.

Sabryn - Mais ici c'est dehors non?

Djibril - Mais oui, c'est dehors mais c'est quand même un peu mieux."

Si l'insertion urbaine, se définit *comme leur processus d'inclusion en tant qu'habitants, travailleurs, consommateurs et utilisateurs des espaces et des services publics (Torres, 2011)*, dormir dans le CHU ou le Jardin des Fonderies constitue une insertion *en marge* de l'espace urbain qui, toujours selon Torres Perez est caractérisée par une sociabilité à l'intérieur de groupe. On le retrouve quand il explique ne pas avoir de lien avec les autochtones, à l'exception peut être de quelques bénévoles lors de la distribution. Ces espaces deviennent alors des lieux de l'exclusion sociale et urbaine qui constituent une précarité et pauvreté extrême et qui n'offrent pas les conditions d'habitabilité minimales. Cela même si leur emplacement facilite l'accès aux services associatifs (distribution de nourriture, wifi, aide associative..) et la possibilité d'entrer en

relation avec les autochtones qui se transforme en impossibilité et source d'exclusion. Assez clairement, pour le moment et pour Djibril, nous sommes loins des conditions d'accueil éthiques et esthétiques dont parle De Gourcy (2003).

4 _ Chez Philippe.

Alors que nous revenons sur nos pas, nous passons à nouveau devant le skate park ancien lieu de distribution de nourriture de l'aide associative.

“Djibril - c'était ici, que Philippe m'avait embarqué pour me ramener dans sa propre maison. Le jour là j'ai pleuré, j'ai pensé à ma maman, c'était pas facile mais bon j'ai le courage. Et tu vois quand il y a de la souffrance c'est que peut être il y a le bonheur après. L'homme pense toujours négativement. J'ai déjà fait beaucoup.”

Philippe, qui distribuait des repas à Hôtel Dieu et qui donne aussi des cours français à la maison de quartier de l'Île est un acteur associatif engagé dans la question de la migration, que Djibril a rencontré lors de la distribution. C'est suite à une discussion que Philippe lui proposa de passer une nuit chez lui. Élément déclencheur, pour la première fois, une personne dirige un geste hospitalier vers lui, l'accueil est maintenant possible.

“Djibril: Je lui ai expliqué du coup. Comment je suis venu ici. Bon je lui ai expliqué tout tout tout. Et lui aussi il fait du sport, comme moi aussi j'aime le sport, je lui ai dit moi je suis footballeur et je viens de Guinée pour rentrer dans un club. Du coup j'ai expliqué

mon cas et on s'est bien entendu et il m'a dit "toi, je vais te ramener chez moi aujourd'hui". Il n'y a pas de problème, je suis allé, j'ai dit merci."

Les débuts d'une relation se mettaient en place, mais cette nuit chez Philippe ne signifiait pas pour autant que ce dernier allait le loger,

"Après il m'a dit bon je vais te ramener en ville et ce soir je sais pas si tu peux venir",

pour cela, il allait falloir construire une relation de confiance entre les deux personnes.

"Djibril - Ça s'était bien passé. Parce que bon, quelqu'un qui veut te prendre dehors pour te ramener dans sa propre maison et il te dit tu peux faire tout ce que tu veux, tu te laves... Il m'a présenté sa douche, très bien et en plus il m'avait donné des clés pour ma chambre, là où j'allais dormir. Il m'a donné à manger encore, le matin encore on a fait le petit déjeuner ensemble. Et il m'a déposé en ville encore. Mais cette fois, avant ça, il a pris mon numéro et il est parti. Donc ce soir encore, il m'a appelé "Djibril où tu es? Je suis là où on s'était rencontré la fois passée". Il est venu là où on s'était rencontré, on a passé la nuit encore là bas. Le matin maintenant, comme il a vu mon comportement, je ne sais pas, donc il a dit "Djibril je vais te donner ce vélo là, ce vélo il est pour toi? Tu fais tes courses avec ce vélo là et ce soir en rentrant tu viens avec ce vélo là à la maison" Depuis ce jour, c'est fini, je vis là bas."

Il a fallu un temps "d'observation" pour Philippe de deux nuits

pour acter officiellement l'accueil. Habiter chez Philippe a constitué un réel soulagement dans la parcours de Djibril et une amélioration importante de sa qualité de vie, de son confort. Car cela lui a permis non seulement de vivre dans des conditions décentes (chambre personnelle, douches, nourriture...) mais aussi, grâce au vélo offert par Philippe, de réaliser de nombreux allers-retours vers le centre ville et de conserver un rapport fort avec celui-ci en continuant plus facilement ses démarches, en allant au cours de français et en retrouvant ses amis à Commerce.

“J'aime beaucoup mon vélo, c'est mon premier véhicule en France.”

Support de l'insertion urbaine et sociale, voici là une jolie expression de solidarité et d'hospitalité qui n'est pas sans signifier le désengagement ou du moins les difficultés des pouvoirs publics à pourvoir si ce n'est un logement, un abri à tous les arrivants (Marjorie Gerbier-Aublanc, 2018).

L'École.

Nous allons maintenant prendre un café, la discussion se fait moins formelle, il me parle de son quotidien:

“Djibril - Mais tu vois j'ai pas les papiers, alors je peux rien faire. Je n'ai rien à faire à part aller à l'école. Heureusement, je pars à l'école à la maison de quartier, le lundi, mardi, mercredi non et jeudi et vendredi et samedi avec vous. C'est tous les matins de 10 heures à 12h.

Sabryn -Et l'après-midi?

Djibril: L'après-midi et bah je demande aux gens là où on trouve

l'école pour aller, je veux encore travailler et sinon et je rentre à la maison pour faire des exercices.”

Voilà une ambition et un travail acharné que j'avais déjà constaté lors des cours de français. Djibril a un objectif en tête, il travaille dure pour le réaliser, et la difficulté à obtenir ses papiers n'est pas suffisante à le freiner. Qui plus est, aller à ce qu'il nomme l'école mais qui sont des cours organisés par les bénévoles de la maison de l'Ile et *Coucou c'est nous*, rythme ces journées et l'insère dans des processus normalisés que les difficultés administratives, elles, empêchent.

Le sport et les petits jobs

Il poursuit:

“Djibril - Et ce soir par exemple je pars avec Philippe au Judo. Avant-hier et hier j'étais occupé hein! Ils m'avaient embauché! C'est un autre club là, je les aidais à organiser.”

Sabryn - Le judo?

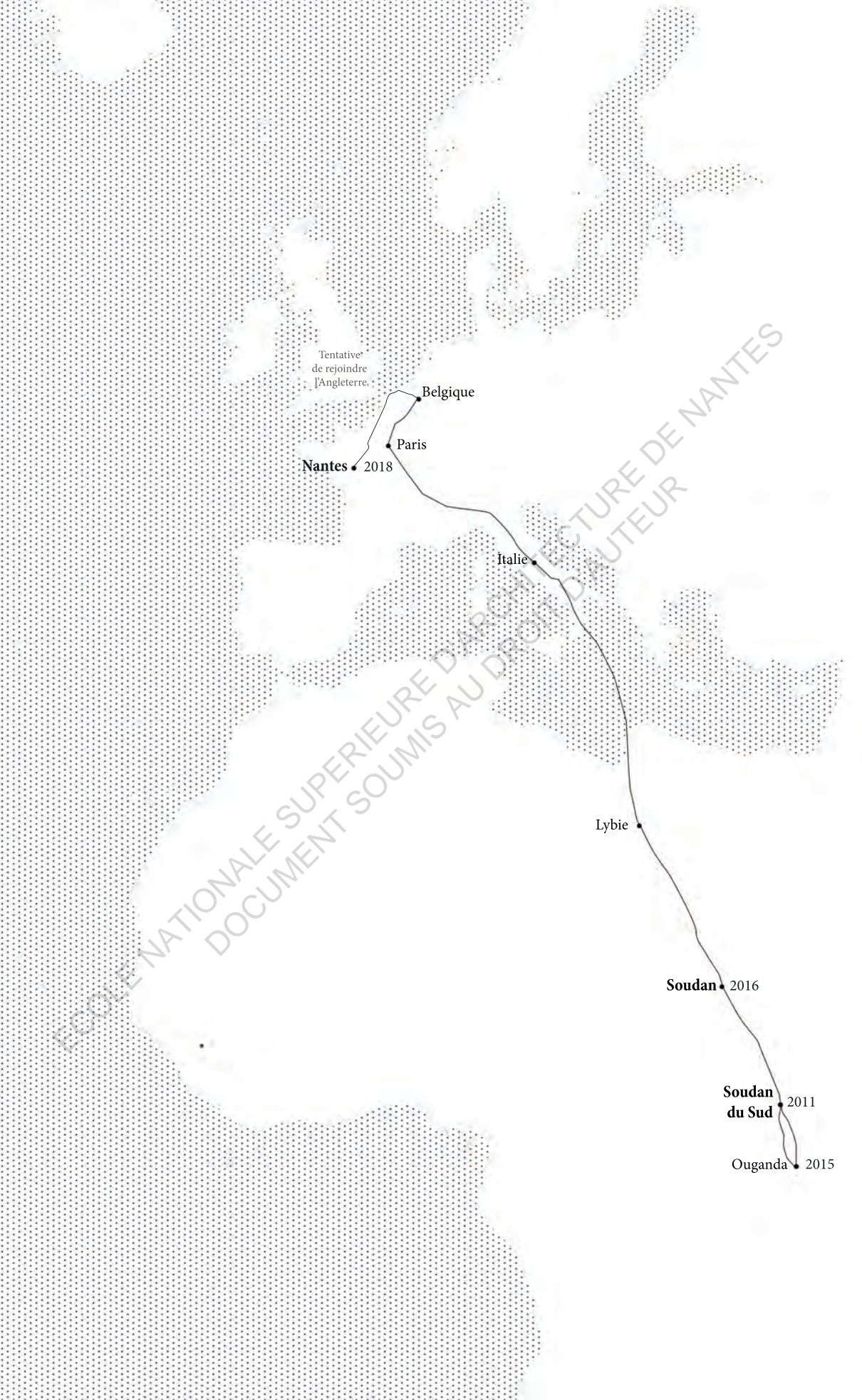
Djibril - Oui, le judo ça me plaît mais bon, c'est l'amour de Philippe tu vois, c'est juste que je veux pas rester à la maison comme ça. Moi c'est le football.”

La relation entre Philippe et Djibril est née d'une discussion qui parle de sport comme passion commune et se poursuit par le sport. Elle a ensuite permis à Djibril d'être intégré à de nouvelles activités comme le judo, qu'il réalise surtout par gratitude pour son hôte et aussi, car les petits jobs offerts ponctuellement constituent un argent de poche et donc une occupation et une

amélioration de ses conditions de vie. Surtout, la salle de sport est le seul lieu où Djibril exprime entretenir une relation avec des autochtones autres que les acteurs associatifs:

“Je parle avec des Français, à mon club de judo je suis connu maintenant. Tout le monde me connaît parce que Djibril il est gentil, tout le monde me connaît maintenant, les jeunes filles, tout le monde me connaît, j’ai mes photos avec eux, tous tous tous il y a des gens ils disent viens on prend des photos. Hier par exemple on est resté jusqu’à 23 heures, 22 heures comme ça, on parlait avec des blancs.”

Une insertion par le sport, les débuts d’une relation sociale, les prémices d’un monde en commun mais en attendant, nous finissons nos cafés.



Tentative
de rejoindre
l'Angleterre.

Nantes • 2018

Paris

Belgique

Italie

Lybie

Soudan • 2016

Soudan
du Sud • 2011

Ouganda • 2015

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

AMIR

Nous passons les portes du Jardin des Plantes, et Amir me raconte son enfance dans la montagne soudanaise avant qu'en 2001 puis 2003, des groupes rebelles mettent le feu à leur village et entraînent la mort de plusieurs membres de sa famille. En 2011, les dangers de la guerre civile s'accroissent et l'obligent à quitter le Soudan avec son oncle vers l'Ouganda. Amir est membre d'un groupe ethnique *For* hautement ségrégué:

“Moi j'ai pas de papiers au Soudan, moi j'ai pas d'identité, pas de carte.”

En 2015, après la mort de son oncle il décide de retourner au Soudan, mais la situation est loin de s'être améliorée,

“C'est compliqué, tout le temps, tous les jours il y a guerre, guerre”.

Alors un an plus tard, il entame un périple vers l'Europe qui durera deux ans:

“J'ai traversé le désert de Libye, après Italie, après c'est France, il y a aussi Belgique et j'ai essayé passe en Angleterre, mais c'est trop difficile, alors j'ai retourné à Paris et Nantes.”

Il arrive à Nantes à 29 ans, en juillet 2018, mais son esprit est hanté par la situation au Soudan :

“Et il y a tous les jours il y a guerre, moi j'ai vu sur internet, il y a tous les jours guerre. Tous les jours je écoute à la radio, à la télé, ils ont tué les gens, il y a guerre.”

2_Gymnase
Jeanne-Bernard
oct. 2018 - aujourd'hui



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



journée

I_Square
Daviais
juill. 2018 - sept. 2018

parc
des Machines

place
Royale

ordinaire.

La Gare

retour

Jardin des Plantes

imaginaire
vers le Soudan

en quête de nature.

parc Crapa

✱ Danse libre

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 _Jamais vraiment arrivé,
jamais vraiment accueilli

Je rejoins Amir qui m'a donné rendez-vous au square Daviais. Je le retrouve assis à une table, il est en train de lire un dictionnaire. Il veut comprendre les significations des signes conventionnels et abréviations mais malheureusement, il se trouve devant une *prof* tout à coup bien incompétente, et c'est ainsi que la discussion commence légèrement, amicalement, puis il regarde autour de lui:

“Amir - La France il a beaucoup de différences avec le Soudan. Tout est différent, les bâtiments c'est pas du tout pareil. Je préfère le Soudan à cause mon cœur. Quand la guerre elle est arrêtée, le demain je vais retourner au pays.

Sabryn - Pourquoi tu as choisi de venir à Nantes?

Amir - Ok, quand j'étais à Paris, les gens sont dans la rue, on n'a pas de logement, et la personne moi je suis venu avec lui il est allé à ville de Nantes et il a dit, il fait demande d'asile, ils donnent le logement. Alors j'ai fait demande d'asile mais il y a rien, il n'y a pas de logements, il n'y a pas de maisons, pas de travail. J'ai essayé mais à cause de mon récépissé il veut pas que je travaille. J'ai fait le muguet au mois de mai et après la préfecture de Vendée elle dit non j'ai pas le droit de travailler. Mais ils donnent de l'argent, c'est 200, 210 euros par moi, c'est bien! Parce que moi je suis seul. Je sais pas si le prochain mois ils donnent ou non. Je connais les gens quand tu finis un an, ils ont quitté l'argent pendant 3 mois ou 4 mois.

Sabryn - Tu es encore en procédure de demande d'asile?

Amir - Je suis Dublin

Sabryn - Ah oui... et tes empreintes elles ont été prises où?

Amir - C'est Italie

Sabryn - Mais tu veux rester à Nantes?

Amir - Ca dépend, quand j'étais à Italie j'ai fait demande d'asile, même ici, j'ai dormi dans la rue, j'étais même passé à Angleterre. Moi je veux les papiers, quand je trouve les papiers s'ils disent je dois rester ici je reste s'ils disent je reste une autre ville je pars."

Dubliné, il fuit une autorité politique qui s'efforce de l'immobiliser vers une liberté qu'il ne trouvera pas ailleurs. Car pour cet ailleurs matérialisé par la ville de Nantes, Amir n'est qu'une présence physique. Dans son cas, l'accueil comme moment clé autorisant l'accès au lieu (De Gourcy, 2003) ne s'est jamais produit. En cause, l'absence de travail, de logement, d'une situation administrative régulière, dépendant financièrement d'une somme qu'il n'est même pas certain de recevoir chaque mois, empêché de travailler par la législation, il est pourtant là depuis un an. Son transit se fige dans un entre-deux dans lequel il est comme enfermé et dont la rêvée liberté ne dépend que d'une décision administrative. Impuissant, dans un lieu pour lequel il ne nourrit aucune attache, il vit un *"interminable exil à l'intérieur d'une planète unique mais dont l'organisation sociale et politique est toute fragmentée.(...) le voyage des migrants peut durer des années et se transformer en errance."*⁰¹ Alain Milon parle du *"paradoxe du lieu de transit"* qui n'est pas *"un lieu éphémère mais un lieu qui fixe l'éphémérité pour la rendre durable sans que pour autant elle ne soit inscrite dans le temps"*⁰². Dès lors, la seule chose qui lui importe est d'avoir accès

01 Agier M., juin 2017. *Les migrants et nous*. Edition CNRS, Collection: Débats, page 22.

02 Milon A., 1999. *L'Etranger dans la ville: du rap au graff mural*, Paris, Edition Presses universitaires de France, Collection sociologie d'aujourd'hui, page 47.

à cet arrêt que constitue l'accueil et l'installation rendue possible par la régularisation de sa situation. Et, que cet arrêt se face à Nantes ou un ailleurs autre n'importe peu car quoi qu'il en soit son *"cœur est au Soudan"*.

Non choix.

Une telle situation ne va pas sans déception, élément central de l'expérience humaine (Hirschman, 1983), qui n'en ait pas moins très douloureuse.

"Quand on arrive ici les gens disent c'est bien, on est tranquille, on est content... Moi j'ai dit non, je suis pas content. C'est à cause de ça que moi parfois je veux rester seul. Je suis partie avec l'association la danse, comme je vais oublier qu'est ce qui se passe parce que c'est dure. C'est pas mieux ici."

Une situation d'autant plus difficile à accepter que le voyage d'Amir n'est non pas la volonté de rejoindre l'Europe en quête de meilleurs conditions de vie,

"L'Europe c'est rien pour moi",

mais plutôt le produit d'un contexte politique extrêmement dangereux. Et cela Amir, insiste beaucoup dessus, sur ce non-choix, ce déplacement contraint qui n'a que pour effet, d'accentuer le sentiment d'exil, le déracinement de son pays natal. Car quand je lui demande :

“Sabryn - Je dis «migrant» mais ça te convient où tu préfères que j'utilise un autre mot?

Amir - C'est... Ok, ça dépend, si la personne elle dit «moi je suis migrant» moi je comprends «ici, en France c'est pas pays», et il faut comprendre “j'ai été obligé venir ici, c'est pas mon choix.”

Sabryn - Tu sais tu peux aussi dire exilé, ce mot montre un peu mieux que tu n'as pas eu le choix selon moi.

Amir - C'est important pour moi on comprend j'ai pas eu le choix.

Ici en France, il y a les gens qui aiment pas migrants?

Sabryn - Je sais pas tu en penses quoi toi?

Amir - J'ai l'impression il y a des gens ils aiment pas migrants. J'ai vu en Facebook, j'aime la page de l'Autre Cantine et deux semaines passées il y a personne il a brûlé le lieu.

Sabryn - Et les gens que tu rencontres?

Amir - Quand j'ai habité au square, plusieurs fois la nuit j'ai vu il a des gens ils ont fait beaucoup de bruit, nous on ne comprends pas français, mais il y a des gens ils sont arrivés ils ont frappé... Mais moi tout seul personne jamais été raciste.”

Un non-choix qu'il se sent obligé d'expliquer et de justifier aussi comme réponse à l'hostilité des établis. Hostilité surtout vers un groupe et non pas individuelle.

2 _ Deux mois au square Daviais

Amir est maintenant plus à l'aise, il commence à évoquer sa vie au square Daviais, où nous nous trouvons encore, l'un face à l'autre sur cette table de pique-nique, le dictionnaire encore ouvert.

*“Amir - Je suis arrivé à Nantes avec le train ça fait un an maintenant!
Je suis arrivé et première nuit j'ai dormi dans, une autre place mais
je sais pas où c'était première nuit, je souviens pas où c'est à Nantes.
Après, je suis venu ici avec un ami ici, à square Daviais quand il y
avait les tentes.*

Sabryn - C'était comment la vie ici?

*Amir - C'était très... ça dépend quand moi je suis au Soudan, moi
j'ai dormi dans la rue, dans la forêt, c'est un petit la même, c'est pas
pour moi difficile. Dans ma région il y a guerre, il y a des gens ils
dorment dans la rue, dans la forêt, dans la montagne.”*

On se lève et il me fait visiter les lieux alors même qu'aujourd'hui
aucune tente ne s'y trouve.

*“Regarde ma tente à moi elle était là juste là. (Il montre un espace
à l'ombre au niveau de la rue, pas encore à l'intérieur du parc, sur
le gravier) C'était une bonne place, nous avons l'ombre.”*

La rencontre avec la ville s'est effectuée pour Amir avec d'abord
une rencontre avec le square Daviais, qui en somme n'a pas
constitué un moment traumatisant. Il le décrit au contraire
comme une suite logique à son parcours, une situation à
laquelle il est habitué. Un premier lieu qui est pour autant, loin
d'être anodin, car le camp, par sa forme évoque, du moins dans
l'imaginaire collectif une situation de transit. Ni une situation
douloureuse, ni la possibilité d'un ancrage, nous retombons
dans cet entre-deux qui lui se révèle réellement douloureux.
Douloureux aussi car très éloigné de ce qu'il espérait en France.
Si nous cherchons à comprendre si le square Daviais participe
à l'accueil, et donc constitue un lieu décent en se basant sur la

définition donnée par Constance De Gourcy: *“La société décente telle qu'elle a été pensée est une société dont les institutions ne donnent jamais à ses membres une raison de se sentir humilié”*⁰³. Et malgré le déploiement d'énergie des associations pour proposer une amélioration des conditions de vie, elles se sont elles mêmes trouvées dans l'obligation d'assigner un procès à l'Etat. Preuve, que (je prends le risque d'une affirmation): le square Daviais, l'été dernier, de par la vulnérabilité des personnes qui y vivaient, n'a pas constitué un lieu décent. Et donc pas un lieu d'accueil d'ancrage. C'est aussi pour cela que la ville a entrepris de reloger tous les habitants du square. Pourtant, je sais qu'Amir n'est actuellement pas logé par la ville, alors que s'est-il passé?

*“Sabryn - Mais si tu vivais au square pourquoi tu n'es pas allé avec tous les autres aux gymnases donnés par l'Etat, puis les logements ?
Amir - J'étais à rendez-vous et quand je reviens, ils ont dit «non tu étais pas là» et comme mon adresse elle est Vendée, ce jour je suis partie là bas pour faire papiers, pour courrier et quand je reviens tous les gens ils sont partis.*

Sabryn - Tu avais laissé tes affaires, des choses là bas?

Amir - J'avais un sac avec mon vêtement.”

En fait, Amir fait parti de la vingtaine de personnes qui n'étaient pas présentes lors du démantèlement du camp et qui n'ont pas pu entrer dans le processus de relogement enclenché par la collectivité. Injustice qu'il n'a pu contester, malgré la présence d'effets personnelles sur le camps car il a entrepris ses démarches administratives en Vendée. Point culminant de l'exclusion,

03 De Gourcy C., 2003. L'accueil comme horizon de la migration, Annales de la Recherche Urbaine, l'Accueil dans la ville, n°94, page 40.

exclut même du square Daviais, condamné à une situation plus précaire encore, celle de :

“la rue, parfois l’hôpital, parfois à la gare”.

Rejet des lieux fréquentés par les exilés

Après cette rapide visite imaginaire du square, nous sortons et commençons à errer inconsciemment, je le suis, troublée par le préjudice qu’il a subi. Nous marchons sans destination et alors que nous passons devant Bouffay :

“Sabryn: Tu as jamais joué au foot ici?

Amir- J’aime pas le Bouffay, j’aime pas là bas, parce qu’il y a les gens qui draguent, les policiers qui vient chercher papiers, les gens qui restent là pour boire, draguer, fumer la drogue, moi j’aime pas le Bouffay, parfois il vont «fight». Parfois je reste à la place de l’éléphant, aux machines de l’éléphant de temps en temps j’aime bien. J’aime pas quand il y a beaucoup de gens, beaucoup de monde, du bruit. Parfois je vais à la gare pour le wifi c’est gratuit, il y a la Fnac aussi mais gare c’est mieux, c’est rapide. J’envois les messages et voilà.”

Alors que l’un des seuls avantages de la vie du square Daviais était la possibilité de rompre l’isolement, Amir, lui, au contraire le recherche et exprime une aversion pour les lieux où les exilés sont présents en nombre. Au contraire, il est la seule personne exilée qui me parle des Machines de l’éléphant comme espace de détente. Sa cartographie personnelle en fait, est une sorte de négatif de la majorité des exilés, fuyant la plupart des lieux de

rencontre des exilés, évitant la présence policière et en quête de calme. Cela, jusqu'à se construire une image négative de lieux qu'il envisage comme l'endroit de débauche et des pratiques illicites.

3 _ Depuis huit mois au gymnase

Jeanne-Bernard

Nous sommes maintenant arrivé au Jardin des Plantes, nous prenons place sur un banc, et Amir évoque son lieu de vie actuelle, le gymnase Jeanne-Bernard, au cœur de polémiques tant les conditions de vies y sont précaires. Je suis prise d'une tristesse que je peine à cacher, car je connais Amir, et jusque là, il parlait de *squats* et non de gymnases ; alors jamais je n'avais compris qu'il s'agissait de Beauséjour. Nous continuons à nous promener dans le centre ville, en direction du Jardin des Plantes, et il est implicitement convenu qu'il est hors de question de se rendre au gymnase. La situation est beaucoup trop difficile, pesante et délicate et ma présence y serait bien indécente.

“Sabryn - Au gymnase c'est comment?”

Amir - Par exemple c'est difficile un peu, il y a beaucoup de monde, il n'y a pas de toilettes il n'y a pas de salle de bain. Pour manger c'est difficile. Une fois par jour on mange, c'est l'Autre Cantine. Je dors dans une tente, c'est deux personnes dans une tente.

Amir est très mal à l'aise, d'habitude enjoué, il a du mal à se livrer. Je sens qu'il ne veut pas que j'entre dans les détails. Alors je ne le fais pas.

Amir - J'ai enregistré pour logement à Vendée mais ça fait longtemps j'attends la réponse. Je suis dans le gymnase depuis 8 mois, depuis longtemps. Je veux les papiers. Parce que la nuit c'est très difficile quand je vais pour dormir je réfléchis à ma famille et à cause de ça je fais beaucoup de sport: comme ça je suis fatigué et je peux dormir. Quand il y a bruit j'écoute la musique.

Sabryn - J'avais pas compris que tu étais encore au gymnase comme tu m'avais dit que tu étais au squat je pensais que c'était un logement dans un squat.

Amir - Non parfois je dors chez quelqu'un mais c'est illégal. Quand il y a un peu de froid il m'appelle. Et je reste dans son logement quelques jours.

Sabryn - Il est Français?

Amir - Non il vient Soudan. Mais c'est pas tout le temps. Des fois je suis gymnase, des fois squat pour wifi, je prends ma douche là, je lave mes vêtements parce qu'au gymnase je peux pas faire ça. Mais pour moi, c'est normal, quand j'étais au Soudan, pendant plus que 10 ans moi j'ai dormi dans la rue, dans une montagne... Pour moi c'est pas difficile. Comme là (il montre un le banc sur lequel nous sommes assis) je dors ici, moi j'ai pas de problème ! (il rigole)

Plus tard, en repassant devant le square Daviais je demanderais:

“ Sabryn - Si tu devais choisir entre square Daviais et le gymnase?

Amir - Je reviens ici au square Daviais c'est sur, c'est mieux, le gymnase en fait c'est chaud, il fait trop chaud, c'est trop difficile.”

La danse libre

Ce qu'il me dit me rappelle une phrase qu'il a prononcé plus haut dont je n'avais pas encore saisi toute la portée:

"Je suis parti avec l'association la danse, comme je veux oublier qu'est ce qui se passe parce que c'est dure. C'est pas mieux ici."

Alors je lui demande:

"Sabryn: Et tu fais de la danse le samedi après-midi non?"

Amir: Oui c'est Danse association, on enregistre parfois une vidéo, des fois on est allé à la plage. Ces projets dedans on fait avec Français et migrants. Dans la vidéo on danse, on fait plein de choses après il enregistre dans une vidéo et après il va faire dans un écran, et tout le monde va voir qu'est ce qui se passe qu'est ce qu'on a fait. Par exemple, le premier jour on était ensemble, on ne comprend pas quand français ils parlent, on comprend un petit peu, c'est différentes langues, on est différent pays et on fait les choses ensemble!

Sabryn: Vous faites quoi comme danse?

Amir: Danse Libre.

Sabryn: Vous êtes combien de personnes?

Amir: Ca dépend, parfois 10 personnes, parfois 20 personnes parfois 7 personnes. Moitié migrants moitié français.

Sabryn: J'ai envie de voir la vidéo.

Amir: Ok; le samedi dernier, la dame elle dit il est presque fini le vidéo. On a fait beaucoup de vidéo. On fait dans le gymnase, à la plage, à la forêt... ils vont trier pour faire le bon vidéo.

Sabryn: Tout le monde pourra voir?

Amir: Je pense oui!"

Voilà un bien joli discours de vivre ensemble. La danse libre qu'il réalise tous les samedis et dont il m'avait déjà parlé à plusieurs reprises fièrement est non seulement un échappatoire à la difficulté de la situation actuelle mais aussi un moyen de créer des relations sociales. La danse constitue en fait un univers incroyable, entre expression artistique libre, rencontre avec les autochtones et les autres exilés. Un univers qui reviendra plusieurs fois dans l'après-midi lors d'une rencontre avec un jeune Guinéen qu'il a rencontré au cours de Danse, ou en passant devant le château d'eau:

"Amir: On est parti avec Laura et sa famille faire pique nique ici, dans ce jardin, elle est origine Colombien, j'ai rencontré cours de danse. J'aime bien, on parle tout le temps".

La danse, Amir en parle avec amour, ce qui lui plaît c'est "*faire des choses ensemble*", il aime le cosmopolitisme, il le recherche même.

La danse pour oublier quel ques instants la guerre. La danse pour aller à la plage, la campagne ou la forêt.
La danse pour découvrir d'autres lieux.
La danse pour être libre.
La danse comme manifeste du vivre-ensemble. La danse

Des vacances en Bretagne.

Toujours assis sur ce banc dans le Jardin des Plantes, la discussion se poursuit, et lui et moi avons oublié depuis longtemps le caractère "scolaire" de l'entretien. Maintenant, nous ne sommes plus que deux amis assis sur un banc et qui discutent:

"Amir - Je vais partir Douarnenez, c'est Bretagne à la plage avec Gasprom, jusqu'à 17 août. Moi je vais poser une question: tu penses que les familles françaises, les blancs qui habitent à la campagne, tu penses ils aiment les gens comme moi migrants ou ça dépend? Nous on va partir à la plage dans la campagne tu penses les gens ils ont peur de nous?"

Le Gasprom est une association qui aide les exilés dans les tâches administratives, donne des cours de français, et qui apparemment cette année a réussi à organiser des vacances pour un groupe d'exilés. Il convient là de souligner la générosité des associations, leur volonté d'améliorer leur quotidien, d'offrir des champs de liberté là où ils sont très minces. Et cela, Amir en est très reconnaissant. Pourtant, il a peur de représenter une source de peur pour les autochtones, et moi j'ai peur de la réponse que je dois donner à cette question.

4 _L'errance comme lieu.

Alors, bredouillant une réponses floue, je propose de continuer la promenade dans le Jardin des Plantes.

La quête d'un Ailleurs ici.

Il s'arrête pour prendre en photo les fleurs, plantes et sculptures végétales du jardin.

"Sabryn - Pourquoi tu as pris une photo?"

Amir - J'aime bien, je prends tout le temps les photos de la nature. Parce que moi j'aime bien la campagne, la nature, moi j'aime les montagnes, les rivières, c'est pour ça j'aime bien Jardin des Plantes, il y a de l'eau, le parc aussi il y a la nature et si je prends bus 20 à Saint-Herblain il y a un grand parc. Je vais là bas avec mon Ami, Gingili, il joue le tambour et il y a comme festival, il joue la musique avec ses amis.

(...)

Amir - Tu fais du sport?

Sabryn - Je cours juste deux fois par semaine.

Amir - A quel endroit?

Sabryn - Je fais le tour de l'île de Nantes.

Amir - Okkkkk, moi aussi je cours sur Ile de Nantes. Il y a un graaaaand parc. Comment il s'appelle?

Sabryn: Parc Crapa!

Amir - Crapa? Pour courir c'est bien. Pour courir c'est bien la nature quand la terre elle est douce, ça (montre le sol goudronné) c'est pas bien ça fait mal au pied. Hier j'ai vu une vidéo, c'est des gens ils font du jogging dans le désert. C'est très très dure. Ils montent les... les comment on dit les montagnes avec le sables?

Sabryn - Les dunes?

Amir - Les duuunes oui! Les dunes de sable.

Sabryn - Je pourrais jamais faire ça et toi?

Amir: Oui, dans mon village il a beaucoup de sable, quand on est

petit on jouait au foot dans sable alors on a l'habitude. Avant le ramadan moi j'ai couru 16 km.

Amir - Tu as trouvé un logement?

Sabryn - Oui un logement étudiant, il faut prendre le tram 2 jusqu'à Saint-Mihiel.

Amir - Ah oui c'est à côté l'Ile de Versailles! Moi j'étais là, je suis allé la semaine dernière à l'Ile de Versailles, c'est jardin japonais, c'est joliiiiie. C'est après tram Motte-Rouge.”

Ces courts extraits sont quelques uns parmi d'autres où Amir a évoqué la nature et son village natale, à chaque fois, avec exaltation. C'est comme si, dans Nantes, il recherchait constamment les lieux où il allait retrouver des éléments paysagers de sa jeunesse au Soudan. Constance de Gourcy, dans *“Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement”* parle de retour *“proxémique”* pour qualifier: *“l'expérience de retrouver des éléments familiers dans des endroits qui ne le sont pas” un retour qui “interroge les qualités d'hospitalité inscrites dans les espaces traversés et réintroduit de la proximité dans l'éloignement, condition nécessaire à l'inscription dans les villes d'accueil”*.⁰⁴ Alors que De Gourcy emploie le terme dans le cadre d'exil *volontaire* certaines notions qu'elle évoque s'appliquent également à d'Amir. Le cœur d'Amir est au Soudan, mais le retour physique est pour le moment impossible, pourtant en allant au Jardin des Plantes, au Parc Capa, à l'Ile de Versailles, il cherche à revenir au Soudan, mentalement du moins. La

04 De Gourcy C., 2007 « Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement », Revue européenne des migrations internationales [En ligne], vol. 23 - n°2 | 2007, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 18 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remi/4184>

rencontre avec l'espace naturel s'est révélé contrairement à celle avec la ville plus vivifiante, reconstituante peut-être, comme si quelque chose de perdu avait été retrouvé. La nature comme espace de déploiement, par son essence et à travers l'histoire personnelle d'Amir devient hospitalière. Elle crée les prémices d'une condition décente, éthique car jamais la nature n'a malmenée le respect des individus, esthétique, par le plaisir et les possibilités de détente évidentes qu'elle suscite chez Amir (De Gourcy, 2003). Dès lors l'accueil est possible.

L'errance dans la ville et connexions aux lieux.

Nous sortons du parc et continuons notre marche.

“Amir - Parfois quand je marche en ville, parfois je trouve toi, parfois Emilie, parfois Lucie, je parle avec elles un petit peu. Il y a Léo aussi.

Sabryn - Tu viens comment?

Amir - Je prends le tram, j'ai carte de tram et bus c'est le vert carte et comme ça c'est pas trop loin. Parfois on marche de Commerce jusqu'à Beauséjour, c'est pas loin je fais du sport et ça c'est pas loin.

Parce que moi j'ai rien à faire, moi j'ai pas de travail j'ai rien à faire, je marche longtemps des longues distances. Même quand il fait froid je marche, Chantier Naval jusqu'à Vincent-Gâche après je retourne vers Commerce, je fais le tour de la ville. Je vais place de Royale... Je vais toujours dans les mêmes endroits, quand je connais pas l'endroit je vais pas. (Il me montre son téléphone) Regarde, je marche toute la journée, et mon téléphone, il dit, par exemple hier j'ai marché 16 kilomètres. Et tous les jours c'est comme ça, c'est parce que j'ai rien à faire.”

L'errance dans la ville prend là une dimension toute autre. La rencontre avec des amis rythme des journées où l'ennui est devenu immuable alors il marche inlassablement, prend les chemins comme une interminable boucle qui se répète et où la météo n'est qu'une actrice passive. Et pourtant dans cet apparent ennui et désintérêt "Loin d'être une "galère" ou une "dérive", l'errance se comprend plutôt comme l'expression d'un sentiment fort de communication avec le lieu"⁰⁵. Il me montre dignement son téléphone qui affiche les trajectoires et le nombre de kilomètres parcourus tous les jours. Il y est attaché, à ses promenades qui l'accompagnent et matérialise une nouvelle forme de voyage. "C'est en cela que l'Étranger voyage tout en restant dans l'espace urbain. Cela reste vrai à condition que l'on admette, d'une part que l'urbanité est la forme principale dans laquelle l'Étranger évolue, et d'autre part, que la Ville possède en premier lieu un état d'esprit qui ne la réduit pas seulement à une surface ou à un territoire traversable."⁰⁶. Et cela, je l'admets, sans peine. L'errance d'Amir définit une nouvelle urbanité, une géographie intime et puissante, loin de se réduire à une traversée détachée, ses passages transforment la ville qui est désormais "autant un lieu (la ville comme territoire stabilisé) qu'un parcours (la Ville comme lieu de déplacement) sans que l'un le localise ou ne détermine définitivement l'autre. La ville réunit en fait les deux; elle fixe sans figer"⁰⁷. Son errance donne un autre sens à la ville, qu'il écrit lui-même, et se créer ses propres conditions d'accueil.

05 Milon A., 1999. L'Étranger dans la ville: du rap au graff mural, Paris, Edition Presses universitaire de France, Collection sociologie d'aujourd'hui, page 45.

06 Ibid.

07 Ibid. page 75.

La mise en récit des parcours de Sabbir, Djibril, et Amir donne à voir la complexité et la pluralité des modalités de l'accueil Nantais. Il s'agissait de comprendre par quoi est induit cet arrêt dans le mouvement que caractérise l'accueil tout en envisageant les différentes modalités de celui-ci, une fois la décision prise de rester. Autrement dit, comment les lieux habités, par leur qualité d'habitabilité, de confort et par leur localisation participent à l'inclusion ou l'exclusion urbaine. Ce qui a été découvert à travers ces récits et que la réalité est encore une fois très nuancée. Loin de constituer un parcours type, l'accueil est avant tout une expérience intime: une rencontre avec la ville et les autochtones qui se révèle parfois affectueuse d'autres fois conflictuelle. Les raisons de la sédentarisation, quand elle est volontaire renvoient à des expériences comme la mémoire familiale, un accueil hospitalier, des rencontres décisives, la relation avec l'autre, et font toutes référence au besoin de décence (De Gourcy, 2003). Hors quand les conditions de décence ne sont pas réunies, comme dans le cas d'Amir, l'accueil est impossible et l'arrêt dans le lieu prend la forme d'un transit figé, imposé et qui interdit le sentiment d'attache pour la ville.

Les déménagements constants vécus par Sabbir et Djibril en font des exilés permanents au sein même de la ville. Alors qu'Amir, relégué, oublié, par une société qui se doit de l'accueillir se retrouve exilé par la ville, paradoxalement exclu mais pourtant obligé de rester.

Les lieux vécus évoqués peuvent autant constituer un premier pas vers l'insertion urbaine de part leur localisation - souvent proche du centre ville- qui ouvre à l'aide associative, la scolarité

ou le travail, comme participer à une forme d'exclusion en raison de la précarité de l'abri. L'inverse est aussi possible, un lieu peut constituer une solution digne d'habiter tout en produisant de l'exclusion en raison de son caractère excentré en général.

Par ailleurs, les parcours ne sont pas uniformes et chaque déménagement ne constitue pas nécessairement une amélioration des conditions de vie, au contraire, Sabbir et Djibril sont passés respectivement d'hôtels au gymnase ou à la rue, quand leur statut de mineur a été refusé et Amir, s'est trouvé rejeté du square Daviais vers la rue avant de trouver refuge au gymnase Beauséjour, où les conditions de vies sont encore plus difficiles que celles du square, condamné à errer indéfiniment dans la ville, en quête d'un ailleurs ici. Au delà des logements habités, qu'initialement nous étions censé visiter, les trois hommes m'ont tous menée dans des lieux qu'ils affectionnent et qu'il habitent sans y dormir, le Jardin des Plantes, les locaux de l'école Jem, la salle de danse libre, les cours de judo racontent un vivre-ensemble déjà bien présent, d'un vivre ensemble incroyablement riche, tant pour l'accueillant que l'accueilli.

en guise de clôture

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dès l'ouverture du mémoire, la dichotomie *eux, nous* est présentée comme dénuée de sens du fait que toute existence est de l'ordre de l'exil. Pourtant, le sort qui leur est réservé est bien loin de rendre compte d'une condition commune. Bien au contraire, il accentue une différence qui ne saurait exister: relégation aux bancs de la société, précarité de l'accès à la ville, violence de l'exclusion... Le parcours d'un exilé qui arrive à Nantes, traduit bien souvent une difficulté à les reconnaître comme nos semblables. Aussi, le choix fait tout au long du mémoire, d'appréhender à la fois les entretiens, mon expérience personnelle et la rencontre avec les exilés comme des moments ordinaires, quotidiens, que je retrace dans leur caractère intime, parfois banal, était un moyen de dépasser cette frontière. Ainsi, le regard décentré permettait de, si ce n'est abolir la distance entre eux et nous, la réduire au mieux ; opposer à la différence la compréhension.

Et c'est ici, devant cet ébranlement des subjectivités que les difficultés commencent, au moment de résoudre une problématique qui elle a été engagée dans un caractère beaucoup plus général. Car les subjectivités *“s'engagent, se ferment, se déplacent, se protègent dans des élaborations tributaires d'héritages historiques et d'histoires personnelles liés à la migration. Quelles projections et identifications projectives sont à l'œuvre dans cet exercice de se tenir devant l'autre “en exil” ? Qui rencontre qui et qui est projeté dans cette rencontre ?”*⁰¹

La matière qui précède implique une myriade de réflexivités, qui n'en sont pas moins chacune révélatrices d'un réel. Nantes,

01 Galitzine-Loumpet A., Saglio-Yatzimirsky M-C., 2018. Face à l'exil au risque des subjectivités, Journal des anthropologues, Subjectivités face à l'exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs, hors série, page 11.

tout au long de mes rencontres a pris une infinité de formes qui définissent une même infinité de modalités de l'accueil. L'observation de la ville révèle d'un possible *vivre-ensemble* harmonieux, de moments de contacts entre exilés et autochtones dont la simplicité en fait la beauté. Mais une observation en détail de celle-ci révèle une mélodie bien familière même si toujours singulière, cette année, chantée un peu plus fort par les exilés: la *ritournelle* de Deleuz et Guattari. Un rythme en trois temps, *Territorialisation, Déterritorialisation, Reterritorialisation*, et une mélodie qui sort de la ville de sa condition de simple territoire et l'élève en une harmonieuse confusion qui révèle sa flexibilité et son adaptabilité. Elle met en lumière des lieux oubliés jusqu'à les rendre emblématiques. Dans ces lieux, de nouvelles pratiques s'inventent, des ressources insoupçonnées sont rendues visibles par les pratiques des exilés, et des échos nouveaux se font entendre. Ici et là, des lieux deviennent emblèmes de la solidarité, support des prémices d'un monde en commun, expression de destins partagé mais aussi théâtres de la l'ennui et la solitude. Par ailleurs, l'étude des réseaux, administratifs et associatifs a révélé de modalités d'accueil *intégration, inclusion, exclusion* qui sont bien loin de se résumer à une vision stéréotypée de l'état hostile et des associations hospitalières. L'accueil devient tantôt imaginaire global cultivé par la ville pour se transformer en exclusion à travers les mots d'un préfet voir même d'acteurs associatifs, pour devenir une forme générosité *gratuite* et un accueil inconditionnel chez certaines associations et autochtones. Enfin, la mise en récit des parcours de Sabbir, Djibril, et Amir donne à voir la complexité et la pluralité des modalités de l'accueil Nantais. Exilés de la ville, exilés dans la ville ; leur vie est rythmée par l'incertitude des déménagements constants. Mais c'est bien le lieu habité par

ses qualités de confort et sa localisation qui participe ou non à l'exclusion, car c'est celui-là même qui autorise l'accès à des espaces de déploiement, la scolarisation, un travail, des activités artistiques - souvent dans le centre-ville Nantais - qui améliorent visiblement les conditions de vie des exilés et exacerbent le lieu en commun des autochtones et des exilés. Alors que certains lieux (square Daviais, Commerce, Gare, Bouffay, locaux associatifs) sont présentés comme des symboles de l'accueil. D'autres le sont tout autant, mais cette fois pour des raisons bien plus intimes. C'est par exemple le cas quand l'exilé retrouve dans certains lieux les qualités de sa terre natale. Et dès lors que ces expériences personnelles sont portée par des qualités éthiques et esthétiques (De Gourcy, 2003), l'accueil est possible.

Par son utilisation de l'espace, ses errances et ses abris, l'exilé, se donne à voir bravement, et n'hésite pas à imprégner les lieux d'un nouveau sens. Pourtant, les politiques urbaines à l'oeuvre tendent à gommer le caractère étranger, en quête d'une forme d'homogénéisation des lieux. Pourtant, ne vaudrait-il pas au contraire intensifier un sentiment d'étrangeté, finalement partagé par tous ?

bibliographie

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOGRAPHIE

Agier M., 2016. *Du bon usage des frontières dans un monde cosmopolite*, Tous Urbain, n°12, pages 27-37

Agier M., juin 2017. *Les migrants et nous*. Edition CNRS, Collection: Débats, 64 pages.

Aguilar T., 2017, *Gouverner les illégalismes urbains, politiques publiques face aux squats*, Paris, Collection: Nouvelle bibliothèque de Thèse, Édition Dalloz, 704 pages.

Ailleret R., 2018, *Poétique de la ville, urbanisme et architecture*, Edition universitaire de Dijon, 139 pages.

Akoka K., 2018. *Réfugiés ou Migrants? Les enjeux politiques d'une distinction juridique*, Nouvelle revue de Psychologie, n°25, pages 15 à 30.

Arendt H., 2013. *Nous autres Réfugiés*, Seuil, n° 144, pages 5 à 16.

Babels, janvier 2018, *Entre accueil et rejet; ce que la ville fait aux migrants*, Lyon, Editions le passager clandestin, Collection : Bibliothèque des frontières", 159 pages.

Badaroux J., Frébault J., Ménard F., d'Aboville G., mai 2018. *Aménager sans exclure, faire la ville incluante*. Collection: ville aménagement, Éditions le moniteur., 167 pages.

Belmessous F., Roche E., décembre 2018. *Accueillir, insérer, intégrer les migrants à la ville*, Espaces et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 7 à 18.

Bernard T., 2019. *Coconstruire et habiter le foyer*, Rhizome, Habiter, co-habiter, n° 71, pages 25 à 33.

Brault M., Daccord G., Lenouvel J., décembre 2018. *Les lieux de l'insertion et de l'intégration sociale des réfugiés. Le cas de Dessau, ville de décroissance*, Espace et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 55 à 72.

Chambon N., 2019. *Habiter son Monde*, Rhizome, Habiter, co-habiter, n° 71, pages 5 à 10.

Dahdah A., Audren G., Bouillon F., décembre 2018. *La ville (in)hospitalière: parcours scolaire et résidentiel d'une famille syrienne à Marseille*, Espaces et Société Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 73 à 91.

De Gourcy C., 2003. *L'accueil comme horizon de la migration*, Annales de la Recherche Urbaine, l'Accueil dans la ville, n°94, pages 37-42.

Deleuze G., Guattari F., 1991, [2005] *Qu'est-ce-que la philosophie ?*, Paris, Edition de Minuit, collection Reprise, 206 pages.

Durieux J., 2018. *Le sujet du regard. Série photographique de stalingrad (Paris) Entretien réalisé par Alexandra Galitzine-Loumpet*, Journal des anthropologues, Subjectivités face à l'exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs , hors série, pages 217 à 228.

Elias N., Scotson J-L., 1997, *Logiques de l'Exclusion*, Paris, Edition Fayard, 278 pages.

El Khouri-Tannous D., Bautès N., Bergel P., décembre 2018. A, *Les réfugiés de guerre syriens au liban: quel accès à la ville pour des citoyens indésirables*, Espaces et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 19 à 33.

Galitzine-Loumpet A., Saglio-Yatzimirsky M-C., 2018. *Face à l'exil au risque des subjectivités*, Journal des anthropologues, Subjectivités face à l'exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs, hors série, pages 7 à 18.

Gerbier- Aublanc M., 2018. *Un migrant chez soi*, Esprit, Le courage de l'hospitalité, pages 122 à 129.

Germain A., 2003. *L'Autre, là où on ne l'attendait pas: l'expérience d'une ville multiethnique*, Montréal, Annales de la Recherche Urbain, l'Accueil dans la ville, n°94, pages 17-23

Gotman A., 2003. *Barrières urbaines, politiques publiques et usages de l'hospitalité*, Annales de la Recherche Urbaine, l'Accueil dans la ville, n°94, pages 7-15.

Hanappe C., (dir.), 2018. *La Ville Accueillant: Accueillir à Grande-Synthe, questions théoriques et pratiques sur les exilés dans les villes*, Paris, Collection: Recherche n° 236, Édition du PUCA, 528 pages.

Le Bars J., décembre 2018. *Le coût d'une existence sans droits: la trajectoire résidentielle d'une femme sans papiers*, Espaces et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 19 à 33.

Lussault M., Ghorra Gobin C., 2016. *Espaces de migrants*, Tous Urbain, n°12, pages 38-43.

Lussault M., 2018. *Espace d'accueil*, Esprit, Accueillir, n° ?, pages 103 à 112.

Masson Diez É., 2018. *Militants, bénévoles, citoyens solidaires... Comment se nommer lorsque l'on vient en aide aux migrants?*, Journal des anthropologues, Subjectivités face à l'exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs, hors série, pages 159 à 180.

Milon A., 1999. *L'Etranger dans la ville: du rap au graff mural*, Paris, Edition Presses universitaires de France, Collection sociologie d'aujourd'hui, 162 pages.

Niang-Ndiaye., 2019, *Les « territorialités migrantes » : un mode d'habiter en migration*, Les cahiers de Rhizome, Habiter-Co-habiter, n° 71, pages 34-41.

Paquot T., 2017, DICORUE: Vocabulaire ordinaire et extraordinaire des lieux urbains, Edition CNRS, Collection Sociologie/ Anthropologie, 479 pages.

Querrien A., Lassave ., 2003. *Bienvenue dans mon jardin*, Annales de la Recherche Urbaine: l'Accueil dans la ville, n° 94, pages 3-5

Segré I., 2019. *La "crise des migrants", Lignes, Migration contre frontière*, n°58, pages 139 à 146.

Sennett R., 2009, *La Conscience de l'oeil*, Edition Verdier, 416 pages.

Surya M., 2019. *Présentation*, Migrations contre frontière, Lignes, n°58, pages 5 à 6.

Torres F., Daccord G., Monsell M., décembre 2018. *Lieux, logements et accès à la ville des Roms à Valence (Espagne)*, Espace et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 109 à 126.

Véniat C., décembre 2018. *Se faire une place dans la ville; décrire les techniques d'appropriation des familles roumaines vivant en bidonville*, Espace et Société, Migrants et accès à la ville, n°172-173, pages 127 à 142.

Vollaire C., 2018. *Qui donc pourrait se sentir à sa place*, *Journal des anthropologues*, Subjectivités face à l'exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs, hors série, pages 79 à 98.

Wolmark L., 2018. *Subjectivité dans l'espace thérapeutique*, *Journal des anthropologues*, Subjectivités face à l'exil: positions, réflexivités et imaginaires des acteurs, hors série, pages 201 à 216.

SITOGRAPHIE

Akoka K., L'Europe, loin de connaître une crise migratoire, vit une crise de l'asile sans précédents. <https://journals.openedition.org/revdh/3374>

Charles Suaud., Identification et classification des étrangers dans la politique municipale de Nantes, in Gotman (A.), *Ville et Hospitalité: les municipalités et leurs étrangers*, Édition de la maison des sciences, pages 447-4469. <https://books.openedition.org/editionsmsh/874>

Galitzine-Loumpet A., 2016. *La mobilité immobile : exil et dispersion*. <https://nle.hypotheses.org/4019>

Gotman A., 2004, Introduction, in Gotman (A.), *Ville et Hospitalité: les municipalités et leurs étrangers*, Édition de la maison des sciences, p 1-18. <http://www.openedition.org/6540>

De Gourcy C., 2007 « Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 23 - n°2 | 2007, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 18 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remi/4184>

Vollaire C., 2016. *Immobiliser les migrants : les enjeux d'un oxymore*. <https://nle.hypotheses.org/4021>

Constance De Gourcy, « Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 23 - n°2 | 2007, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 18 août 2019. URL : <http://journals.openedition.org/remi/4184>

SITE OFFICIEL DE LA VILLE DE NANTES
<https://www.nantes.fr/home.html>

« Sabbir - Et pourquoi tu fais ça?

Sabryn - C'est mon sujet de mémoire.

*Avant de finir les études, on doit écrire sur
un sujet qui nous intéresse.*

Sabbir - C'est une histoire?

*Sabryn - C'est un peu comme une histoire
oui. Et moi j'ai choisi de raconter comment
la Ville vous accueille.*

Sabbir: Aaaaah d'accord. »